

André Breton

POÉSIE

1913-1988

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

MONT DE PIÉTÉ
(1913 – 1919)

FAÇON

Chéruit.

L’attachement vous sème en taffetas
broché projets,
sauf où le chatoiement d’ors se complut.
Que juillet, témoin
fou, ne compte le péché
d’au moins ce vieux roman de fillettes qu’on lut !

De fillettes qu’on
brigua
se mouille (Ans, store au point d’oubli), faillant
téter le doux gave,
– Autre volupté, quel acte élu t’instaure ? –
un avenir, éclatante Cour Batave.

Étiquetant
baume vain l’amour, est-on nanti
de froideur
un fond, plus que d’heures mais, de mois ? Elles
font de batiste : À jamais ! – L’odeur anéantit
tout de même jaloux ce printemps,

Mesdemoiselles.

RIEUSE

Rieuse et si peut-être imprudemment laurée
De jeunesse qu'un faune accouru l'aurait ceinte
Une Nymphe au Rocher qui l'âme (Sinon peinte
L'ai-je du moins surprise au bleu de quelque orée)

Sur la nacelle d'or d'un rêve aventurée
– De qui tiens-tu l'espoir et ta foi dans la vie ? –
Des yeux refléterait l'ascension suivie
Sous l'azur frais, dans la lumière murmurée…

– Non plutôt de l'éden où son geste convie
Mais d'elle extasiée en blancheur dévêtue
Que les réalités n'ont encore asservie :

Caresse d'aube, émoi pressenti de statue,
Éveil, aveu qu'on n'ose et pudeur si peu feinte,
Chaste ingénuité d'une prière tue.

D’OR VERT

D’or vert les raisins mûrs et mes futiles vœux
Se gorgent de clarté si douce qu’on s’étonne.
Au délice ingénu de ceindre tes cheveux
Plus belle, à n’envier que l’azur monotone,

Je t’évoque, inquiet d’un pouvoir de manteau
Chimérique de fée à tes pas sur la terre,
Un peu triste peut-être et rebelle plutôt
Que toute abandonnée au glacis volontaire.

Étourdiment parjure aux promesses de fleur
Ton col s’effile, orné de rinceaux par la treille.
Il semble, à voir tes mains, qu’elles brodent couleur
De feuillage une soie où te fondre, pareille.

Je sens combien tu m’es lointaine et que tes yeux,
L’azur, tes bijoux d’ombre et les étoiles d’aube
Vont s’éteindre, captifs du ramage ennuyeux
Que tôt figurera ton caprice de robe.

L’AN SUAVE

À Mme Marie Laurencin.

Un châle méchamment qui lèse ta frileuse
Épaule nous condamne aux redites. Berger,
Tu me deviens l’à peine accessible fileuse.
(À l’ordinaire jeu ce délice étranger.)

Qu’aimablement ta main dissipe tout léger
Nuage vers ce front où la mèche boucleuse
N’aspire, avec les brins de paille, qu’au danger
De lune !

Ai-je omis la nymphe miraculeuse
Icare aux buissons neigeux, tu sais, parmi
Les douces flèches – l’an suave quel ami ! –
Et, criblé de chansons par Écho, le silence

Que déjà ton souhait de plumes, n’oscillant
Pour se moquer de grèbe en paradis, s’élance
– Ah ! quel ami c’est l’an suave ! – au toquet blanc ?

HYMNE

Hymne, à peine d'une eau mourante sur le sable.
Ô pins, vous imitez l'azur indispensable
Et le couchant prélude à vos cimes rougies
Un bras faible se noue en des mythologies
Scabreuses dont la flûte émeut l'enchanteresse
Au torse vain du faune avide. La caresse
Initiale flue avec de l'ombre.
Alcée?
Alcée en pleurs dédaigne une rose glacée
Où, depuis qu'en certaine émeraude un délire
Suscita les clartés mystérieuses, lire…
À la faveur des chants de lyre, aube de soie
Changeante, une île d'or apparaît.
Qui se noie
– Des plus folles ! – sous les rochers d'aventurine
À Leucade ? (Frivole alliance marine
On s'en doute, mais l'art de se feindre ingénue
L'absout.)
« Tu vois qu'un cerne aimable diminue
Aux paupières. La peur que fraîchissent les touffes
Désertes, l'une ou l'autre, en vain, si tu l'étouffes,
Promit ta chevelure aux fleurs d'écaille, bleue…
Trêve d'héliotrope où s'irise une queue
De sirène, le flot te cajole. »

Août 1914.

ÂGE

Aube, adieu ! Je sors du bois hanté ; j'affronte les routes, croix torrides. Un feuillage bénissant me perd. L'août est sans brèche comme une meule.

Retiens la vue panoramique, hume l'espace et dévide machinalement les fumées.

Je vais m'élire une enceinte précaire : on enjambera s'il faut le buis. La province aux bégonias chauffés caquète, range. Que gentiment s'ameutent les griffons au volant frisé des jupes !

Où la chercher, depuis les fontaines ? À tort je me fie à son collier de bulles…

Yeux devant les pois de senteur.

*

Chemises caillées sur la chaise. Un chapeau de soie inaugure de reflets ma poursuite. Homme… Une glace te venge et vaincu me traite en habit ôté. L'instant revient patiner la chair.

Maisons, je m'affranchis de parois sèches. On secoue ! Un lit tendre est plaisanté de couronnes.

Atteins la poésie accablante des paliers.

19 février 1916.

COQS DE BRUYÈRE

Coqs de bruyère… et seront-ce coquetteries
de péril
ou de casques couleur de quetsche ?
Oh ! surtout
qu'elle fripe un gant de Suède chaud
soutenant quels
feux de Bengale gâteries !

Au Tyrol, quand les bois se foncent, de tout
l'être abdiquant un
destin
digne, au plus, de chromos savoureux,
mon
remords : sa rudesse, des maux,
je dégage les capucines de sa lettre.

DÉCEMBRE

Au 25 est l'auberge et son bouchon de gui.
J'esquive la frayée injuste, ô blanche terre.
Coucou – l'Europe à feu de l'an prochain languit.
La chanson des fenouils – et te voilà !
                                        Nous taire
Enfants des contes si le beau missel en fleurs
À minuit de ton gré s'ouvre au feuillet de cloches
Pâles qui sont des jacinthes…
                                        Qu'en persifleurs
Les gamins argentent leur paire de galoches !
Elle chante un préau, sans arbre, éperdument.
Tes yeux prêchent l'amour impatient des Mages
Où compliqué t'aima je sais trop quel amant.

Du mensonge qu'un thème ébouriffe en plumages
(Des perdrix de l'aurore à ces faisans dorés)
Je te loue attendrie autant, plus que naguère.

Ne jalousais-tu pas de vieux hennins cendrés ?

Ce soir, j'envie aux preux des Bouvines la guerre
Indulgente à raison de pape.
                                        Fantassin
Là-bas, conscrit du sol et de la hampe, y être !
– Et mes bras, leur liane chaude qui t'a ceint ?
– J'aurai mordu la vie à tes seins d'ange piètre.

ANDRÉ DERAIN

chante – pinsons – dressoir et pots crus en poète.
Il s’entend de patine à velouter ;
le soir
une fleur des genêts sa corne vous lutine
Allons !
tant qu’un neigeux Olympe déjeunait
en voulut-il
à son éclat ? – Pommiers. –
Songeuse
mystique aux mains
ces langes bleus comme un glaçon,
l’humain frémisse,
et toi : le premier-né c’est l’ange !

– À vol d’oiseau. – Que mousse
entre vos feuilles, toits exquis,
la rose blanche et qui fond, de fumée !

Où, selon que mes doigts
débouchent à l’odeur – Mai ! – ce tube ou
d’almée
un pantalon chiffonnent,
m’épandre aussi verdeur à travers ?
Qu’un semblant de cornette bouffonne
(et ta coiffe empesée)
appelle : tout tremblant
le ramage turquin, ma sœur, des noms en *zée*.

Ah ! plus ce brouillard tendre.

FORÊT-NOIRE[1]

Out

Tendre capsule etc melon

Madame de Saint-Gobain trouve le temps long seule ne côtelette se fane

Relief du sort
Où sans volets ce pignon blanc
Cascades
Les schlitteurs sont favorisés

Ça souffle
que salubre est le vent le vent des crémeries

L’auteur de l’Auberge de l’Ange Gardien
L’an dernier est tout de même mort
À propos
De Tubingue à ma rencontre
Se portent les jeunes Kepler Hegel
Et le bon camarade

POUR LAFCADIO

L’avenue   en même temps   le Gulf Stream
MAM VIVIER
Ma maîtresse
prend en bonne part
son diminutif Les amis
sont à l’aise
        On s’entend

    Greffier
parlez MA *langue* MA*ternelle*
    Quel ennui l’heure du cher corps
corps accort
    Jamais je ne gagnerai tant de guerres

Des combattants
qu’importe mes vers le lent train
l’entrain
Mieux vaut laisser dire
qu’André Breton
receveur de Contributions Indirectes
s’adonne au collage
en attendant la retraite

MONSIEUR V

À la place de l’étoile
L’Arc de Triomphe
qui ne ressemble à un aimant que pour la forme
argenterai-je
les jardins suspendus

BERCEUSE

L’enfant à la capote de rubans
l’enfant que chatouille la mer

En grandissant
il se regarde dans une coquille nacrée
l’iris de son œil est l’étoile
dont je parlais

MARCHE
Pierre ou Paul

Il s’apprête à tirer les rois
aujourd’hui comme ailleurs
ses égaux
Rêve de révolutions

On ne saurait décrire en art
l’engin à prendre le renard bleu

CLÉ DE SOL

À Pierre Reverdy.

On peut suivre sur le rideau
L'amour s'en va

Toujours est-il

Un piano à queue
Tout se perd

Au secours
L'arme de précision
Des fleurs
Dans la tête sont pour éclore

Coup de théâtre
La porte cède
La porte c'est de la musique

UNE MAISON PEU SOLIDE

Le gardien des travaux
est victime de son dévouement

Depuis longtemps le mode de construction d'un immeuble situé rue des Martyrs était jugé déraisonnable par les gens du quartier. Rien n'apparaissait encore de la toiture que déjà les peintres et les tapissiers entreprenaient de décorer les appartements. De nouveaux échafaudages étayaient tous les jours la façade chancelante, au grand trouble des passants que le gardien des travaux rassurait. Hélas ! celui-ci devait payer son optimisme de la vie puisqu'hier, à midi 30, alors que les ouvriers étaient allés déjeuner, la bâtisse s'effondrait, l'ensevelissant sous ses décombres.

Un enfant, trouvé évanoui sur les lieux du sinistre, ne fut pas long à reprendre connaissance. C'est le jeune Lespoir, 7 ans, que l'on reconduisit bien vite à ses parents. Il avait eu plus de peur que de mal. Il commença par réclamer la *trottinette* sur laquelle il s'était élancé du haut de la rue. Le garçonnet raconte qu'un homme avec un bâton s'étant précipité vers lui en criant : « Gare ! » il avait voulu s'enfuir. C'est tout ce dont il se souvient. On sait le reste. Son sauveur, bien connu de l'entourage sous le nom de Guillaume Apollinaire, pouvait avoir une soixantaine d'années. Il avait gagné la médaille du travail et ses compagnons l'estimaient.

Quand pourrons-nous donner la clé de ce mystère ? On recherche, en vain jusqu'à présent, l'entrepreneur et l'architecte de la maison penchée. L'émotion est considérable.

À Tristan Tzara.

LE CORSET MYSTÈRE



Le Corset Mystère

Mes belles lectrices,

à force d’en voir de **toutes les couleurs Cartes splendides,** à *effets de lumière*, Venise

Autrefois les meubles de ma chambre étaient fixés solidement aux murs et je me faisais attacher pour écrire :

J’ai le pied marin

nous adhérons à une sorte de **Touring Club** sentimental

UN CHÂTEAU À LA PLACE DE LA TÊTE

c’est aussi le **Bazar de la Charité**

Jeux très amusants pour tous âges ;

Jeux poétiques, etc.

Je tiens Paris comme – pour vous dévoiler l’avenir – votre main ouverte

la taille bien prise.

POÈMES DIVERS I

LE RÊVE

Quelquefois, à l’éveil, par un matin qui passe,
On se sent dans le cœur un souvenir gravé ;
Le fait est loin de nous ; on dirait qu’il s’efface…
On l’évoque un instant et l’on dit : « J’ai rêvé… »

Un rêve est un regard plongé dans l’infini…
Quelque chose de bleu, comme un coin de légende…
Un joyau très brillant, mais que le jour ternit…
Peut-être le seul fruit que le jour nous défende…

Est-ce toi, triste Nuit, quand tu descends sur terre,
Qui jettes de ton char ce beau sable doré
Sur la pensée errante et toujours solitaire,
En secouant dans l’air ton manteau déchiré ?

Ou n’est-ce pas plutôt la voix d’un chérubin
Berçant notre sommeil de chansons étouffées…
Très naïves… qui s’échapperait le matin
En nous laissant ravis de nos contes de fées ?

Septembre 1911.

ÉDEN…

À M. Klein.

Ce serait un jardin d'amour
    Où le jour
Point, dans l'aube couleur d'opale
    Ou plus pâle…

On verrait l'étoile qui fuit
    Dans la nuit…
Et le soleil – Oh ! dernier rêve ! –
    Qui se lève…

On verrait éclore les fleurs
    Sous les pleurs
De la rosée… alors gemmées…
    Parfumées…

Et sur les blés, au vent léger
    Voltiger
Des formes blanches enlacées
    Et bercées…

Quelque brillant chardonneret
    Chanterait
Sur l'arbre au bord de la rivière,
    Sa prière…

L'onde renverrait, dépliant
    Son ruban,
L'image indécise de vierges
    Sur les berges…
Visions qu'un amour ferait fuir,
    S'évanouir…
Vierges aux grands yeux bleus, limpides,
    Et timides…

Mais l'ange leur lançant ses traits
    De plus près,
Elles pourraient se laisser prendre…
    Et se rendre.

Ce serait un jardin d'amour
    Où le jour
Point, dans l'aube couleur d'opale
    Ou plus pâle…

Avril 1912.

LORSQUE TOUT DORT…

Lorsque tout dort au salon de ma rêverie
Le soir, ma lampe y brûle en des silences lourds
Et verse en ses clartés des pavots de velours
Mauve, qu'effeuille un abat-jour de broderie.

Un portrait de femme, au mur, s'attriste pourtant
Seul, dans l'ombre, et ses yeux, ses yeux vagues d'absence
Sont d'un azur voilé que l'au-delà nuance :
L'azur des reflets de lune sur un étang.

Monotone, l'oubli rythme la chanson brève
De l'heure. – Sur la console on voit, penché vers
L'edelweiss, signet jauni d'un livre de vers,
L'ange du souvenir, en marbre blanc, qui rêve…

Toujours le souvenir de chagrins pardonnés
D'un marbre à peine attiédi de veines grises
Et la même feuille, avec de l'automne, aux frises
Parmi les ors vieillis et les roses fanés !

Février 1913.

RONDEL

Mauve procession ce soir
Au couchant brumeux des époques ;
Autour du cœur, l'air équivoque,
Comme au pied d'un ancien manoir,

Vont les courtisanes d'Espoir
Que tristement toutes j'évoque :
Mauve procession ce soir
Au couchant brumeux des époques.

Vont, un peu lasses… Leur regard
Défie et leur lèvre se moque ;
Blanc cortège spectral plutôt que
Le long des murs du Doute noir
Mauve procession ce soir.

Mars 1913.

PORTRAIT ÉTRANGE

Le grand vent calmé de la chute une à une
De ses illusions, sous les rayons dardés
Du vieil automne, autour de son front ridé
Fit tournoyer le vol des regrets nocturnes.

Son regard bleu, qu'éteint l'ennui des jours ternes,
A fui l'aube fausse et le couchant fardé
Où, dans le jadis, on le vit s'attarder
À saper les murs du Réel qui nous cerne.

Son âme, où parfois la pitié blanche passe,
Est comme un paysage d'hiver qui glace
La parole émue à sa lèvre ravie.

Tel il marche devant lui sans voir. Pourtant,
Jeune, il a cru à l'amour et à la vie
Et des poèmes l'ont fait rêver longtemps…

Juin 1913.

[RIS, POSTE…]

Ris, poste, et jamais ne riposte…
(C'est déjà plein d'esprit… et quel !)
Avec ma lettre qu'on se rue
Dès lors. – La remettre *Onze*, rue
Taylor, chez mon ami *Fraenkel*.

[DES TERRASSES DU SONGE…]

Les filles aux yeux bandés
Cherchent leurs destinées…
M. MAETERLINCK.

Des terrasses du Songe aux roses débordantes
D'où nos voix sans écho voudraient les appeler ;
On les voit repartir, le cœur inconsolé,
Princesses de légende en d'anciens parcs errantes.

Ah ! que d'espoirs déçus meurtrissent les attentes !
… Les belles, pensons-nous, lasses de s'exiler,
Qui tourneront un soir sur nos portes bouclé…
Ce sont elles pourtant qui seront nos amantes…

Déjà leur cœur s'en doute et leur regard charmant
Paraît sonder l'azur comme si, vaguement,
Elles savaient qu'au ciel sans étoile et sans lune

Leur destin veille, obscur comme un astre ignoré…
Pleurons… Par les sentiers d'ombre triste, si l'Une
Allait en la nuit verte à jamais s'égarer !

31 juillet 1913.

[COMME UNE CHÂSSE D'OR…]

Comme une châsse d'or où de saintes reliques
Rêvent un sommeil bleu que le luxe fané
D'un décor d'autrefois ne saurait profaner,
Dans un long crépuscule, au fond des basiliques ;

Mon cœur, souvent bercé d'intérieures musiques,
Sur de chers souvenirs voudrait se refermer…
Douceur ! Voir ce désir vierge encore d'Aimer
S'éteindre en la pénombre où le veillent, mystiques,

Trois cierges dont le soir isole la blancheur :
Un regret, qu'engourdit la subite fraîcheur
De l'autre hiver, grelotte au bord de l'âme vide ;

Un bel espoir s'exalte en rapides éclairs
Mais, calme en sa ferveur, la prière limpide
Implore longuement l'aurore des jours clairs.

Août 1913.

VERS UNE FIN D'ÉTÉ

> … Pour se repentir de n'avoir pas su cueillir le bel instant où, dans l'abandon d'une attente lassée, les yeux enfiévrés de désir et l'âme offerte au bord des lèvres mi-closes, les belles semblaient prêtes à défaillir, sous la lumière tamisée qui tombait des feuillages, le long des sentiers emplis déjà de crépuscule, que nous viendrons reconnaître quand la cendre des feuilles mortes, remuée au vent d'automne, y aura effacé jusqu'à la trace de leurs pas…

… Nous leur dirons : « Voici nos âmes, pénitentes. »
– Il est trop tard –. Demain, toutes auront quitté
L'ombre tiède des parcs où la mort de l'été
S'effeuille en vains regrets sur leurs cœurs las d'attentes.

Des terrasses du Songe aux roses débordantes,
Que ne leur avons-nous, comme une fleur, jeté
Le tendre Aveu ? Que n'avons-nous plus tôt chanté
Pour leurs cœurs assoupis de langoureux andantes !

… Leur regard désolé, ce soir presque alarmant,
Paraît sonder l'azur comme si, vaguement,
Elles savaient qu'au ciel sans étoile et sans lune,

Leur destin veille, obscur comme un astre ignoré…
Pleurons ! Par les sentiers déjà sombres si l'Une
Allait en la nuit verte à jamais s'égarer !

Août 1913.

COULEUR D'HEURE

Avant qu'au seul éclat du rêve qui la dore,
Galère sans rameurs ou nef sans gouvernail,
Dans le brumeux oubli cette heure sombre encore,
Si tu veux, ravisseur de clartés au Vitrail
Qui pour la figurer un instant se colore,
Je vais distraitement te peindre un éventail
Pour que le souvenir des paradis quittés
Entretienne en ton cœur une mystique flamme
Et qu'alors du vitrail tu sentes les clartés
S'épandre doucement en reflets sur ton âme.

Regarde :
J'ai voulu que demeurent
Des feuilles, un peu d'or parmi les branches d'arbres
Telles, avant le crépuscule de l'heure,
De clairs instants qu'on garde.

D'autres ont jonché les allées,
Si souvent caressées de beau soleil que, mortes,
Elles sont comme des minutes en allées
Qu'un vent poussa devant la porte.
De cet amas de feuilles mortes,
Tout contre un arbre,
J'ai fait le socle mouvant
D'un marbre
Et pour que la déesse nue
Dont, au moindre souffle de vent,
Peut se briser
La statuette
Ne soit par d'Autres reconnue,
J'ai de son nom sur le marbre effacé
Les lettres.
Ce n'est ainsi pour Eux qu'une déesse nue
Dont le regard se désespère
Vers la lugubre vasque de bronze vert
D'où ne s'élance plus
Le jet d'eau fier
Qui, las d'avoir tenté l'impossible ascension,
Retombait comme une désillusion

Pour rejaillir
En gerbe claire
Vers l’azur tendre, aux matins d’hier,
Blanc comme une âme qui aspire ! –
… Après,
En harmonie
Avec un suprême et vague regret
Et les ors éteints
Que l’automne sème,
Le bronze terni
Et le marbre blême,
J’ai fardé les lointains
D’autres nuances d’agonies…
Vois comme j’ai, de bleus fanés,
De pâlissants lilas,
Su farder les lointains du parc abandonné ;
Puis, encore au-delà,
Vois se dégrader, au jour finissant,
Presque irréel,
Le ciel que j’ai voulu d’un mauve essentiel.

Pardon, chère, de m’être en mon rêve exilé
Et de t’avoir, sans craindre assez qu’il ne te plaise,
Peint sur cet éventail un vieux parc désolé
Au lieu d’un Trianon ou d’un jardin Louis Seize.

(Éventail à Mlle Manon L.G.)
Septembre 1913.

[LE REGRET DES SOLEILS…]

Le regret des soleils promis
m’attriste, sous le ciel toujours plus gris.
À ma fenêtre encore ouverte sur la Vie,
je me sens prêt à défaillir
sans le secours de mon Espérance, tarie…
    Oh ! je souffre tant de sentir
ma confiance faiblir et mon ardeur s’éteindre ;
mes bras retomber tristement,
épuisés de n’avoir pu étreindre
et mes yeux, ternis au désir de l’extase,
n’être pourtant qu’indifférents
« aux vieillesses des fleurs pâlissant dans un vase ;
aux clignements
lourds de sommeil de la lampe qui ne vit plus
qu’à peine ;
aux crispations vaines
des doigts, vers l’Idéal impossible tendus
comme au réveil d’illusions lointaines ! »
    Hélas ! en ce décor très vieux,
mon cœur est un foyer de rêves douloureux.
Au soir, sa flamme est morte, est morte sans remède :
mon cœur est un foyer de rêves douloureux
où dort la cendre bleue
et tiède…

    Quand viendra-t-Elle, l’Attendue,
en le charme évoqué d’un beau soir
jeter au loin ces fleurs fanées
sans remords à les voir
exhaler leur tristesse en parfums surannés ?
    Nous irions ensemble alors les remplacer
par ces fleurs blanches qui consolent,
assez heureux
tous deux
et calmes pour pouvoir
nous attacher à leurs discrets symboles…

    Elle s’abandonnerait au gris nonchaloir :
La lampe, se mourant, La rendrait irréelle

en répandant un peu de mystère autour d'Elle
et, les mêmes pourtant par ce soir de vertige,
tous les objets dont l'âme hanta sans lassitude
ma solitude
ajouteraient à notre amour un doux prestige.
… Elle aurait vaguement dénoué
sur Ses épaules nues Sa chevelure
que nuance peut-être un automne attardé
ou je ne sais quel adorable crépuscule…
        Aux épis de soleil glanés,
        aux reflets bleus de nuit contemplés
sur Ses cheveux qui l'assombrissent ou l'éclairent,
Elle aurait la pâleur de Son teint assortie
et Son regard sincère,
je voudrais qu'un peu de tristesse l'amortît.

    Mon cœur, navré d'avoir osé douter,
je l'offrirais à la belle Indistincte
en la nommant Son idéal réalisé
au touchant repentir des mains jointes…
et puis, pour ne pas l'attrister,
je lui raconterais le passé
sans insister…
    Puissions-nous alors, sans jamais nous lasser,
au jardin de la Vie trop longtemps délaissé
        ne cueillir que les roses
        éparses dans les ronces !
Puissions-nous, sans jamais nous lasser,
trouver en nos plaisirs ce rare oubli des heures
et garder pieusement notre Foi au Bonheur !
    Quand nous devrions éperdus
à l'horizon d'Espoir des stériles Demains
poursuivre un mirage incertain ;
quand viendra-t-Elle, l'Attendue,
d'un souffle ranimer tous mes rêves éteints ?

[DIRE, À VOIR CETTE MAIN…]

Dire, à voir cette main sur l’éther bleu flottante
Et pâle, infiniment plus pâle que les cierges :
« Un lotus a fleuri quelque eau morte en l’attente
Imprécise où ton âme aspire aux cimes vierges. »

Du vœu de la plus chère offrande à la Madone
Et miracle ! à ces mots qu’Elle nous apparaisse,
Oublier qu’une voix trop peu réelle donne
À pleurer sans nul baume espéré de caresse !

Savoir aussi quelle urne invisible elle penche
Et la mysticité de la chapelle blanche
Où le soir exhaler faiblement cette plainte

Pour, au gré de la voix qui la module, étrange
Écho triste selon toute rosace éteinte,
Ô leurre ! ne rêver que l’appel d’un archange !

LINGÈRES

Bous, dentelle. « Auriez-
Vous pris la manchette ? »
Boudant tes lauriers,
Soupire, Fanchette.

Leur main blanche vers
Toi, vitre qui lampes,
Ou rose au travers
Du jour faux des lampes

Invariablement
Se fane. « Ma chère,
Ouvre à son amant
La porte cochère !

— Moi qui me piquais !
(Que d'anacoluthes
Au feu des parquets !)
— Mon dé, si vous l'eûtes ! »

Elle, souriant
Qu'on jalouse Rode,
Montre l'Orient
De ses dents, et brode.

1913.

CAMAÏEU

Moins de jour aux vitres qu'un tulle
En fane aux doigts que j'exilai
Bénit ma lèvre qui postule
Un pâle délice écoulé.

Tu n'es sous parasol chinois
Qu'à ces figurines pareille
Où je découvre ton minois
D'estampe et tes boucles d'oreille.

Par avance absous d'une robe
Onde vigilante à tout œil
Le pieux mensonge te dérobe
Aux bras complices du fauteuil.

Le prestige des lys abstraits
Que tôt pour la nuque il décline
Aux mains si lentes des portraits
Fleur à nul bleu pétale encline :

Du vase en cristal de Bohême
Aux bulles qu'enfant tu soufflais
Pourtant c'est bien tout le poème :
Aube éphémère de reflets.

L’EAU DOUCE…

L’eau douce effleurait ta main, fée !
À poindre aux soupirs de ma lèvre
En hâte pensais-je étouffée
Qu’elle interrompît ce jeu mièvre

Sur l’étang qu’abdiquent ses moires
(Un jaloux émoi, qu’on en rie !)
À consulter sur les grimoires
Enluminés de l’eau fleurie.

Ne feins le doute qu’une rame
Épousant les brumes, ta yole
À défier l’onde qui trame
Un complot de joncs s’étiole :

Un coucher de lime vacille.
À la faveur de notre absence
Un moissonneur ailé faucille
Autour du canot de plaisance

Afin qu’aux arômes de sève
Humiliante qui s’égoutte
– Les joncs coupés meurent – ton rêve
Ainsi qu’aux transparences goûte.

Octobre 1914.

À VOUS SEULE

À vous seule qui ne fûtes l'étrange poupée
Sœur ai-je dit je pressens que sous vos mains petites
En précieux chignon ne fuserait la poupée
Tout ce qu'orne l'audace verte des clématites.

Un seau de femme où gèle en bleuissant l'eau pompée
Porte à voir au milieu de salons des stalactites
Un bout de corne pointe ustensile d'épopée
Au front des pauvres moutards de banlieue à otites.

On rapporte la fumée aux losanges de natte
Ainsi le rêve du forain mou je l'enviai
Que ce fût mordre à belles dents la baie incarnate

Ange vous selon mes paradoxes de janvier
Retîntes ce long talus qui bée au vent moqueur
Et me pardonnâtes l'équipée à contre-cœur.

COQUITO

Que l’ombrelle dénie une feuille au platane
Ou la mante ce nimbe estival aux fonds d’eau
Madame pour un frais d’avenue à landaus
Que sur un mode sûr avril indolent tanne !

Insu de la contrée en fleurs, jamais si tôt
Ne voue à bons raisins l’ivre automne qu’on damne
Empêchez-vous que vole un caprice, Madame,
Effaroucher de nef à bonbons Coquito ?

[CHAUMONT…]

Chaumont : ses bâches, – d’une Aulis
Ayant peu, – sèvrent de nos lis.

[IMMEUBLES DÉMOLIS…]

Immeubles démolis, pans de fleurettes bleues…
du mince pont fidélité
un homme à la mer
et du Montreur de choses Inoubliables
s’émeut avec délice
aux dépens du
mal même.

SOLDAT

Je m’éclaire aux lampes d’Aladin, peu
d’aurores
m’alarment : d’où soleil érodant. Les fissures
d’un roc lèchent son doux pendant d’yeux
pleureurs.
Sombre l’époque Rimbaud
dans les forêts… Sur le daim feu !
souvent trahi d’un ventre éclairé,
le crève-cœur de nos refrains couvre
                                        un marais.

CLAIR DE TERRE

1923

La terre brille dans le ciel comme un astre énorme au milieu des étoiles.

Notre globe projette sur la lune un intense clair de terre.

« LE CIEL »
Nouvelle astronomie pour tous.

Au grand poète

SAINT-POL-ROUX

À ceux qui comme lui
s'offrent

LE MAGNIFIQUE

plaisir de se faire oublier

CINQ RÊVES

À Georges de Chirico.

I

Je passe le soir dans une rue déserte du quartier des Grands-Augustins quand mon attention est arrêtée par un écriteau au-dessus de la porte d'une maison. Cet écriteau c'est : « ABRI » ou « À LOUER », en tout cas quelque chose qui n'a plus cours. Intrigué j'entre et je m'enfonce dans un couloir extrêmement sombre.

Un personnage, qui fait dans la suite du rêve figure de génie, vient à ma rencontre et me guide à travers un escalier que nous descendons tous deux et qui est très long.

Ce personnage, je l'ai déjà vu. C'est un homme qui s'est occupé autrefois de me trouver une situation.

Aux murs de l'escalier je remarque un certain nombre de reliefs bizarres, que je suis amené à examiner de près, mon guide ne m'adressant pas la parole.

Il s'agit de moulages en plâtre, plus exactement : de moulages de moustaches considérablement grossies.

Voici, entre autres, les moustaches de Baudelaire, de Germain Nouveau et de Barbey d'Aurevilly.

Le génie me quitte sur la dernière marche et je me trouve dans une sorte de vaste hall divisé en trois parties.

Dans la première salle, de beaucoup la plus petite, où pénètre seulement le jour d'un soupirail incompréhensible, un jeune homme est assis à une table et compose des poèmes. Tout autour de lui, sur la table et par terre, sont répandus à profusion des manuscrits extrêmement sales.

Ce jeune homme ne m'est pas inconnu, c'est M. Georges Gabory.

La pièce voisine, elle aussi plus que sommairement meublée, est un peu mieux éclairée, quoique d'une façon tout à fait insuffisante.

Dans la même attitude que le premier personnage, mais m'inspirant, par contre, une sympathie réelle, je distingue M. Pierre Reverdy.

Ni l'un ni l'autre n'a paru me voir, et c'est seulement après m'être arrêté tristement derrière eux que je pénètre dans la troisième pièce.

Celle-ci est de beaucoup la plus grande, et les objets s'y trouvent un peu mieux en valeur : un fauteuil inoccupé devant la table paraît m'être destiné ; je prends place devant le papier immaculé.

J'obéis à la suggestion et me mets en devoir de composer des poèmes. Mais, tout en m'abandonnant à la spontanéité la plus grande, je n'arrive à écrire sur le premier feuillet que ces mots : La lumière…

Celui-ci aussitôt déchiré, sur le second feuillet : La lumière… et sur le troisième feuillet : La lumière…

II

J'étais assis dans le métropolitain en face d'une femme que je n'avais pas autrement remarquée, lorsqu'à l'arrêt du train elle se leva et dit en me regardant : « Vie végétative ». J'hésitai un instant, on était à la Station Trocadéro, puis je me levai, décidé à la suivre.

Au haut de l'escalier nous étions dans une immense prairie sur laquelle tombait un jour verdâtre, extrêmement dur, de fin d'après-midi.

La femme avançait dans la prairie sans se retourner et bientôt un personnage très inquiétant, d'allure athlétique et coiffé d'une casquette, vint à sa rencontre.

Cet homme se détachait d'une équipe de joueurs de football composée de trois personnages. Ils échangèrent quelques mots sans faire attention à moi, puis la femme disparut, et je demeurai dans la prairie à regarder les joueurs qui avaient repris leur partie. J'essayai bien aussi d'attraper le ballon, mais… je n'y parvins qu'une fois.

III

Je me baignais avec un petit enfant au bord de la mer. Peu après je me trouvai sur la plage en compagnie d'un certain nombre de gens, dont les uns me sont connus, les autres inconnus, quand brusquement l'un des promeneurs nous signala deux oiseaux qui volaient parallèlement à une certaine distance, et qui pouvaient être des mouettes.

Quelqu'un eut aussitôt l'idée de tirer sur ces oiseaux (car nous portions tous des fusils) et l'on put croire que l'un d'eux avait été blessé.

Ils tombèrent en effet assez loin du rivage, et nous attendîmes quelque temps que la vague les apportât.

À mesure qu'ils approchaient, j'observai que ces animaux n'étaient nullement des oiseaux comme je l'avais cru tout d'abord, mais bien plutôt des sortes de vaches ou de chevaux.

L'animal qui n'était pas blessé soutenait l'autre avec beaucoup

d'attendrissement. Quand ils furent à nos pieds, ce dernier expira.

La particularité la plus remarquable que présentait cet animal qui venait de mourir était la différenciation très curieuse de ses yeux.

L'un de ceux-ci, en effet, était complètement terne et assez semblable à une coquille d'oursin, tandis que l'autre était merveilleusement coloré et brillant.

L'animal secourable avait depuis longtemps disparu. C'est alors que M. Roger Lefébure qui, je ne sais pourquoi, se trouvait parmi nous, s'empara de l'œil phosphorescent et le prit pour monocle.

Ce que voyant, une personne de l'assistance jugea bon de rapporter l'anecdote suivante :

Dernièrement, comme à son habitude, M. Paul Poiret dansait devant ses clientes, quand brusquement son monocle tomba par terre et se brisa. M. Paul Éluard, qui se trouvait là, eut l'amabilité de lui offrir le sien, mais celui-ci subit le même sort.

IV

Une partie de ma matinée s'était passée à conjuguer un nouveau temps du verbe être – car on venait d'inventer un nouveau temps du verbe être. Au cours de l'après-midi j'avais écrit un article qu'autant que je me rappelle je trouvais peu profond mais assez brillant. Un peu plus tard je m'étais mis à continuer d'écrire un roman. Cette dernière entreprise m'avait conduit à effectuer des recherches dans ma bibliothèque. Elles amenèrent bientôt la découverte d'un ouvrage in-8° que j'ignorais posséder et qui se composait de plusieurs tomes. J'ouvris l'un d'eux au hasard. Le livre se présentait comme un traité de philosophie mais, à la place du titre correspondant à une des divisions générales de l'ouvrage, comme j'aurais lu : Logique, ou : Morale, je lus : *Énigmatique*. Le texte m'échappe entièrement, je n'ai souvenir que des planches figurant invariablement un personnage ecclésiastique ou mythologique au milieu d'une salle cirée immense qui ressemblait à la galerie d'Apollon. Les murs et le parquet réfléchissaient mieux que des glaces puisque chacun de ces personnages se retrouvait plusieurs fois dans la pièce sous diverses attitudes avec la même intensité et le même relief et qu'Adonis, par exemple, était couché à ses propres pieds. Je me sentais en proie à une grande exaltation ; il me semblait qu'un livre d'observations médicales en ma possession m'apporterait sur la question qui me préoccupait une véritable révélation. J'y trouvai en effet ce que je cherchais : une photographie de femme brune un peu forte, ni très belle ni très jeune, que je connaissais vaguement. J'étais assis chez moi, à la table de l'atelier, le dos tourné à la fenêtre. La femme de la photographie vint alors frôler mon épaule droite et, après m'avoir adressé quelques paroles comminatoires, elle alla poser la

main gauche sur la corniche de la petite armoire située près de la porte et je ne la vis plus. Je poursuivis mes investigations ; il s'agissait maintenant de chercher dans le dictionnaire un mot qui était probablement le mot : souris. J'ouvris à Rh et mon attention fut aussitôt attirée par la figure qui accompagnait le mot : rhéostat. On y voyait un petit nombre de parachutes ou de nuages suspendus ensemble à la manière des ballons d'enfants : dans chaque parachute ou dans chaque nuage il y avait, accroupi, un Chinois. Je crus avoir trouvé ensuite ce qui m'était nécessaire à : rongeur. Mais déjà, je n'avais plus grande attention à donner de ce côté. Devant le piano, en face de moi, se tenait en effet M. Charles Baron, jeune homme que dans la réalité je n'arrive jamais à reconnaître, vêtu de noir et avec une certaine recherche. Avant que j'eusse pu lui demander compte de sa présence, Louis Aragon l'avait déjà remplacé. Il venait me persuader de l'obligation de sortir immédiatement avec lui : je le suivais. Au bas de l'escalier, nous étions avenue des Champs-Élysées, montant vers l'Étoile où, d'après Aragon, nous devions à tout prix arriver avant huit heures. Nous portions chacun un cadre vide. Sous l'Arc de Triomphe je ne songeais qu'à me débarrasser du mien, la pendule marquait sept heures vingt-neuf. Aragon, lui, objectait le risque de pluie, il voulait absolument que les cadres fussent à l'abri. Nous finîmes par les placer sous la protection des moulures supérieures, contre la pierre, légèrement inclinés, à hauteur de chevalet. Il était question, je crois, de venir les reprendre plus tard. Au moment où nous les disposions j'observai que le cadre d'Aragon était doré, le mien blanc avec de très anciennes traces de dorures, de dimensions sensiblement moins grandes.

V

Paul Éluard, Marcel Noll et moi nous trouvons réunis à la campagne dans une pièce où trois objets sollicitent notre attention : un livre fermé et un livre ouvert, d'assez grandes dimensions, de l'épaisseur d'un atlas et inclinés sur une sorte de pupitre à musique, qui tient aussi d'un autel. Noll tourne les pages du livre ouvert sans parvenir à nous intéresser. En ce qui me concerne, je ne m'occupe que du troisième objet, un appareil métallique de construction très simple, que je vois pour la première fois et dont j'ignore l'usage, mais qui est extrêmement brillant. Je suis tenté de l'emporter mais, l'ayant pris en mains, je m'aperçois qu'il est étiqueté 9,90 francs. Il disparaît d'ailleurs à ce moment et est remplacé par Philippe Soupault, en grand pardessus de voyage blanc, chapeau blanc, souliers blancs, etc. Soupault est pressé de nous quitter, il s'excuse aimablement et j'essaie en vain de le retenir. Nous le regardons par la fenêtre s'éloigner en compagnie de sa femme, que nous ne voyons que de dos et qui est comme lui tout habillée de blanc. Sans chercher à savoir ce que Noll est devenu, nous

quittons alors la maison, Éluard et moi, Éluard me demandant de l'accompagner à la chasse. Il emporte un arc et des flèches. Nous arrivons au bord d'un étang couvert de faisanes. « À la bonne heure », dis-je à Éluard. Mais lui : « Cher ami, ne crois pas que je sois venu ici pour ces faisanes, je cherche tout autre chose, je cherche François. Tu vas voir François. » Alors toutes les faisanes d'appeler : « François, François, François ! » Et je distingue au milieu de l'étang un superbe faisan doré. Éluard décoche dans sa direction plusieurs flèches mais – ici l'idée de la maladresse prend en quelque sorte possession du rêve qu'elle n'abandonnera plus – les flèches portent « trop court ». Pourtant le faisan doré finit par être atteint. À la place de ses ailes se fixent alors deux petites boîtes rectangulaires de papier rose qui flottent un instant sur l'eau après que l'oiseau a disparu. Nous ne bougeons plus jusqu'à ce qu'une femme nue, très belle, s'élève lentement de l'eau, le plus loin possible de nous. Nous la voyons à mi-corps puis à mi-jambes. Elle chante. À ma grande émotion, Éluard lance vers elle plusieurs traits qui ne l'atteignent pas mais voici que la femme, qu'une seconde nous avions perdue de vue, émerge de l'eau tout près de nous. Une nouvelle flèche vient lui transpercer le sein. Elle y porte la main d'un geste adorable et se reprend à chanter. Sa voix s'affaiblit lentement. Je n'ai pas plus tôt cessé de l'entendre qu'Éluard et elle ne sont plus là. Je me trouve en présence de petits hommes mesurant environ 1,10 m et habillés de jersey bleu. Ils arrivent de tous les points de l'étang et, comme je les observe sans défiance, l'un d'eux, ayant l'air d'accomplir un rite, s'apprête à m'enfoncer dans le mollet une très petite flèche à deux pointes. Il me semble qu'on veut m'unir dans la mort au faisan doré et à la belle chanteuse. Je me débats et j'envoie à terre plusieurs des petits hommes bleus. Mais le petit sacrificateur me poursuit et je finis par tomber dans un buisson où, avec l'aide d'un des autres poursuivants, il cherche à me ligoter. Il me semble facile de terrasser mes deux adversaires et de les ligoter à ma place mais la maladresse ne me permet que de leur prendre la corde et d'en faire autour de leur corps un nœud extrêmement lâche. Je m'enfuis ensuite le long d'une voie de chemin de fer, et, comme on ne me poursuit plus, je modère peu à peu mon allure. Je passe à proximité d'une charmante usine que traverse un fil télégraphique dirigé perpendiculairement à la voie et situé à cinq ou six mètres du sol. Un homme de ma taille tend à deux reprises, très énergiquement, le bras vers le fil sur lequel, sans aucun mouvement de lancement, il réussit à placer en équilibre, à égale distance de l'usine et des rails, deux verres vides du type gobelet. « C'est, dit-il, pour les oiseaux. » Je repars, avec l'idée de gagner la gare encore lointaine d'où je puisse prendre le train pour Paris. J'arrive enfin sur le quai d'une ville qui est un peu Nantes et n'est pas tout à fait Versailles, mais où je ne suis plus du tout dépaysé. Je sais qu'il me faut tourner à droite et longer le fleuve assez longtemps. J'observe, au-

dessus du très beau pont qui se trouve à ma gauche, les évolutions inquiétantes d'un avion, d'abord très élevé, qui boucle la boucle avec peine et inélégance. Il perd constamment de sa hauteur et n'est plus guère qu'au niveau des tourelles des maisons. C'est d'ailleurs moins un avion qu'un gros wagon noir. Il faut que le pilote soit fou pour renouveler sa prouesse si bas. Je m'attends à le voir s'écraser sur le pont. Mais l'appareil s'abîme dans le fleuve et il en sort sain et sauf un des petits hommes bleus de tout à l'heure qui gagne la berge à la nage, passe près de moi sans paraître me remarquer et s'éloigne dans le sens opposé au mien.

PIÈCE FAUSSE

À Benjamin Péret.

Du vase en cristal de Bohême
Du vase en cris
Du vase en cris
Du vase en
En cristal
Du vase en cristal de Bohême
Bohême
Bohême
En cristal de Bohême
Bohême
Bohême
Bohême
Hême hême oui Bohême
Du vase en cristal de Bo Bo
Du vase en cristal de Bohême
Aux bulles qu'enfant tu soufflais
Tu soufflais
Tu soufflais
Flais
Flais
Tu soufflais
Qu'enfant tu soufflais
Du vase en cristal de Bohême
Aux bulles qu'enfant tu soufflais
Tu soufflais
Tu soufflais
Oui qu'enfant tu soufflais
C'est là c'est là tout le poème
Aube éphé
Aube éphé
Aube éphémère de reflets
Aube éphé
Aube éphé
Aube éphémère de reflets

PSTT

Breton, laiterie modèle, r. de l'Ouest, 12, Neuilly. *Neuilly 1-18*
Breton (E.), mon. funèbr., av. Cimetière Parisien, 23, Pantin. *Nord 13-40*
Breton (Eug.), vins, restaur., tabacs, r. de la Pompe, 176. *Passy 44-15*
Breton (François), vétérinaire, r. Trousseau, 21, /11e) *Roquette 07-90*
Breton frères, mécaniciens, r. de Belleville, 262, (20e). *Combat 64-99*
Breton et fils, r. Rougemont, 12, (9e). *Bergère 43-61*
Breton (G.), fournit, cycles, autos, r. des Archives, 78, (3e). *Archives 32-58*
Breton (Georges), r. du Marché-Saint-Honoré, 4, (1er). *Central 30-08*
Breton (Mme G.), bd Malesherbes, 58, (8e). *Wagram 60-84*
Breton (H.), dentelles, r. de Richelieu, 60, (2e). *Gutenberg 03-78*
Breton (Henri), négociant, r. Octave-Feuillet, 22, (16e). *Passy 80-70*
Breton (J.), Éts. Combier, ag. gén., butte du Rhône, 21-23. *Gobelins 08-09*
Breton (J.-L.), député, s.-secr. État inv., bd Soult, 81 bis. *Roquette 32-59*
Breton (L.), hôtel-bar, r. François-Miron, 38, (4e). *Archives 39-43*
Breton (Noël), hôtel-rest., bd National, 56, Clichy. *Marcadet 04-11*
Breton (Paul), décolleteur, r. Saint-Maur, 21, (11e). *Roquette 02-25*
Breton (Th.), contentieux, r. du fg Montmartre, 13 (9e) *Central 84-08*
Breton (J.), biscuits, r. La Quintinie, 16-18, (15e). *Saxe 57-86*
Breton (J.) et Cie, papiers en gros, r. Saint-Martin, 243, (3e). *Archives 35-44*
Breton et Cie (Soc. an.), charbons gros, q. La Râpée, 60, (12e). *Roquette 09-76*

Breton (André).

LES REPTILES CAMBRIOLEURS

À Janine.

Sur la tringle de la cour la petite Marie venait de mettre le linge à sécher. C'était une succession de dates fraîches encore : celle du mariage de sa mère (la belle robe de noce avait été mise en pièces), un baptême, les rideaux du berceau du petit frère riaient au vent comme des mouettes sur les rochers de la côte. L'enfant soufflait les fleurs de la lessive comme des chandelles et se persuadait de la lenteur de la vie. Elle se prenait de temps à autre à regarder ses mains un peu trop roses et se renversait dans l'eau du baquet pour plus tard, quand elle aurait une anémone à la ceinture. Il commençait à faire nuit. Les précisions des cartes de marine ne comptaient plus guère ; sur les ponts traînaient des écharpes de fumée ocre et des adieux. Sur le « sarreau » couvert d'étincelles de lait passent successivement la paresse des distractions, la tempête de l'amour et les nombreuses nuées d'insectes du souci. Marie sait que sa mère ne jouit plus de toutes ses facultés : des journées entières, coiffée de réflexions plus coulissées qu'en rêve, elle mord le collier de larmes du rire. Se souvient-elle d'avoir été belle ? Les plus anciens habitants de la contrée s'inquiétaient du retour des couvreurs sur la ville, on eût préféré la pluie dans les maisons. Mais ce ciel ! Les ruches d'illusions s'emplissent d'un poison étrange à mesure que la jeune femme élève les bras vers la tête pour dire : laissez-moi. Elle demande à boire du lait de volcan et on lui apporte de l'eau minérale. Elle joint les mains avant de prendre une feuille, plus verte que la lumière des carafes, pour écrire. Par-dessous l'épaule on écoute (les anges ne s'en font pas faute, quand ils arrivent guidés par la trace des plumes qu'elle ne porte plus) : « Ma petite Marie, tu sauras un jour quel sacrifice est à la veille de se consommer, je ne t'en dis pas davantage. Va, ma fille, sois heureuse. Les yeux de mon enfant sont des rideaux plus tendres que ceux des chambres d'hôtel où j'ai demeuré en compagnie des aviateurs et des plantes vertes. » Le trésor enfoui dans la cendre de la cheminée se décompose en petits insectes phosphorescents qui font entendre un chant monotone, mais que pourrait-elle dire aux grillons ? Dieu ne se sentait pas plus aimé qu'à l'ordinaire mais le candélabre des arbres fleuris était là pour quelque chose. Il s'y blottissait de frivoles démons changeants comme l'eau des sources qui court sur le satin des pierres et le velours noir des poissons. À quoi Marie se montre-t-elle soudain si attentive ? On est au mois d'août et les automobiles ont émigré depuis le Grand Prix. Qui va-t-on voir apparaître dans ce quartier solitaire, le poète qui fuit sa demeure

en modulant sa plainte par les rails de perle, l'amoureux qui court rejoindre sa belle sur un éclair ou le chasseur tapi dans les herbes coupantes et qui a froid ? L'enfant donne sa langue au chat, elle brûle de connaître ce qu'elle ignore, la signification de ce long vol à ras de terre, le beau ruisseau coupable qui commence à courir. Mon Dieu, mais voici qu'elle tombe à genoux et les gémissements se font moins sourds à l'étage supérieur, l'œil-de-bœuf reflète tout ce qui se passe et une âme monte au ciel. On ne sait rien ; le trèfle à quatre feuilles s'entrouvre aux rayons de la lune, il n'y a plus qu'à entrer pour les constatations dans la maison vide.

AMOUR PARCHEMINÉ

Quand les fenêtres comme l'œil du chacal et le désir percent l'aurore, des treuils de soie me hissent sur les passerelles de la banlieue. J'appelle une fille qui rêve dans la maisonnette dorée ; elle me rejoint sur les tas de mousse noire et m'offre ses lèvres qui sont des pierres au fond de la rivière rapide. Des pressentiments voilés descendent les marches des édifices. Le mieux est de fuir les grands cylindres de plume quand les chasseurs boitent dans les terres détrempées. Si l'on prend un bain dans la moire des rues, l'enfance revient au pays, levrette grise. L'homme cherche sa proie dans les airs et les fruits sèchent sur des claies de papier rose, à l'ombre des noms démesurés par l'oubli. Les joies et les peines se répandent dans la ville. L'or et l'eucalyptus, de même odeur, attaquent les rêves. Parmi les freins et les edelweiss sombres se reposent des formes souterraines semblables à des bouchons de parfumeurs.

CARTES SUR LES DUNES

À Giuseppe Ungaretti.

L'horaire des fleurs creuses et des pommettes saillantes nous invite à quitter les salières volcaniques pour les baignoires d'oiseaux. Sur une serviette damée rouge sont disposés les jours de l'année. L'air n'est plus si pur, la route n'est plus si large que le célèbre clairon. Dans une valise peinte de gros vers on emporte les soirs périssables qui sont la place des genoux sur un prie-Dieu. De petites bicyclettes côtelées tournent sur le comptoir. L'oreille des poissons, plus fourchue que le chèvrefeuille, écoute descendre les huiles bleues. Parmi les burnous éclatants dont la charge se perd dans les rideaux, je reconnais un homme issu de mon sang.

ÉPERVIER INCASSABLE

À Gala Éluard.

La ronde accomplit dans les dortoirs ses ordinaires tours de passe-passe. La nuit, deux fenêtres multicolores restent entrouvertes. Par la première s'introduisent les vices aux noirs sourcils, à l'autre les jeunes pénitentes vont se pencher. Rien ne troublerait autrement la jolie menuiserie du sommeil. On voit des mains se couvrir de manchons d'eau. Sur les grands lits vides s'enchevêtrent des ronces tandis que les oreillers flottent sur des silences plus apparents que réels. À minuit, la chambre souterraine s'étoile vers les théâtres de genre où les jumelles tiennent le principal rôle. Le jardin est rempli de timbres nickelés. Il y a un message au lieu d'un lézard sous chaque pierre.

[MÉMOIRES D'UN EXTRAIT DES ACTIONS DE CHEMINS]

MÉMOIRES D'UN

EXTRAIT DES

ACTIONS DE

CHEMINS.

RENDEZ-VOUS

À T. Fraenkel.

Après les tempêtes cerclées de verre, l'éclair à l'armure brouillée et cette enjambée silencieuse sous laquelle la montagne ouvre des yeux plus fascinants que le Siam, petite fille, adoratrice du pays calqué sur tes parfums, tu vas surprendre l'éveil des chercheurs dans un air révolutionné par le platine. De loin la statue rose qui porte à bout de bras une sorte de bouteille fumant dans un panier regarde par-dessus son épaule errer les anciens vanniers et acrobates. Un joli bagne d'artistes où des zèbres bleus, fouettés par les soupirs qui s'enroulent le soir autour des arbres, exécutent sans fin leur numéro. D'étonnants faisceaux, formés au bord des routes avec les bobines d'azur et le télégraphe, répondent de ta sécurité. Là, dans la lumière profane, les seins éclatant sous un globe de rosée et t'abandonnant à la glissière infinie, à travers les bambous froids tu verras passer le Prince Vandale. L'occasion brûlera aux quatre vents de soufre, de cadmium, de sel et de Bengale. Le bombyx à tête humaine étouffera peu à peu les arlequins maudits et les grandes catastrophes ressusciteront pêle-mêle, pour se résorber dans la bague au chaton vide que je t'ai donnée et qui te tuera.

PRIVÉ

Coiffé d'une cape beige, il caracole sur l'affiche de satin où deux plumes de paradis lui tiennent lieu d'éperons. Elle, de ses jointures spéciales en haut des airs part la chanson des espèces rayonnantes. Ce qui reste du moteur sanglant est envahi par l'aubépine : à cette heure les premiers scaphandriers tombent du ciel. La température s'est brusquement adoucie et chaque matin la légèreté secoue sur nos toits ses cheveux d'ange. Contre les maléfices à quoi bon ce petit chien bleuâtre au corps pris dans un solénoïde de verre noir ? Et pour une fois ne se peut-il que l'expression *pour la vie* déclenche une des aurores boréales dont sera fait le tapis de table du Jugement Dernier ?

LE MADRÉPORE

Il chante.

Les paris tenus au compte-gouttes
Bernent les drapeaux de l'isthme
Sur le soleil avec les taches des abbés
L'entonnoir pose ses lèvres

Par une criminelle attention
Tu soutiens les cartes d'état-major
On presse la poire de velours
Et il s'envole des monticules percés

Le battoir masque les neiges
Promises à l'équateur
Des boîtes de baptême tournantes

Sans bruit sur les tapis de tapioca
Les marchés se ternissent poulies
De caresses pour les vieux vents

LE VOLUBILIS ET JE SAIS L'HYPOTÉNUSE

À Simone.

I

L'oreille en face du silence
Comme une pierre de lune et de maraude
J'espère passer le blé
Dans un pont tout près s'en va la jarretière qui sent le musc des tracés
Une lisse montée à la corde et le baiser naissant plaque les on qui reviennent
Sur l'ami un doigt
Pendant que s'apaisent les cils et les s'ils
D'après l'homme
Passez bontés humaines parcs de montres et de roses
Souvent dans les noirs intérêts et les usages
Puisque le sommeil est une flamme parfumée et descend des cuillers de cervelle
Avec cette muraille de sureau qui chante les heures
Les formes que nous tirons du puits

II

Sans une claire courageuse et pauvre étoile au nom miraculeux
Le bois qui tremble s'entrouvre sur le ciel peint à l'intérieur des forêts de santé
Par cette oraison de bluet caractéristique et ces yeux à biseaux
Qui domptent les vagues travers zigzaguant par le monde
Ô les charmantes passes les beaux masques d'innocence et de fureur
J'ai pris l'enfer par la manche de ses multiples soleils détournés des enfants par les plumes
Je me suis sauvé
Tant que les métiers morts demandaient sur ma route
Où va ce manœuvre bleu
Mais sur les mers on ne s'élance pas si tard
Demain caresse mon pas de son sable éclatant
Et les carnassiers frivoles s'exaltent
Voilez les montagnes de ce crêpe jaune étrange que vous avez si bien su découper suivant le patron des graminées des cimes
Je suis le perruquier des serrures sous-marines le souffle des amantes

III

Lorsque la bouteille est là ouverte à ses chants de coqs
Le ciel pelure d'oignon
Les charmes menteurs de la servante à la voix de salade blanche
Te rappellent la boule d'agate élastique de cette nuit ancienne
Elle reposait sur une feuille de laurier
Toi la tête dans cette cage où tes baisers du matin sont des oiseaux qui se baignent
Tu avais pris cette boule pour un des petits compas mystérieux qui prennent à la nuit tombante des mesures sur les étangs
Dans le magasin de tailleur de ton père
Et les journaux de ce pays étranglé
Te font éprouver dans les testicules une douleur bien connue
Qui remonte aux jours d'avant ton enfance
Tandis que la foule se disperse
Et que de petits chocs musicaux se produisent sans interruption dans le papier
Au bord du comptoir il y a de la mousse orangée qui arrive
Dans une survie ondoyante tu reconnaîtras les moqueurs

IV

Je ne crois pas que le progrès s'opère dans la direction du sens
La confiance manque
Mais la mémoire influe un peu sur le beau temps
Page de brume au béret de cendre blanche illuminé de tous les sons du tambour d'été
J'ai comme un pressentiment de l'aile
Des fuites sans mon éclat personnel
Qui est un peu déchiqueté
L'averse boule de neige des jardins nordiques
Puis la poésie aux phares rouges sur une mer toute brune
Quand le Texas des piverts monte à l'échelle minuscule
Adorée Adorée
On offre à tout venant des calmants des voitures
Cependant que des douze branches de l'étoile équatoriale
L'une
Se détache
Et roule comme un paradis sans tête

V

Loin des femmes de course et des femmes de trait
Après les arènes de plomb fondu comme la patrie et les bals noirs
Le geste autochtone
Cette partie sera la dernière et déjà les yeux de toutes les bêtes déménagent à la cloche de bois
Des miels abondants sertissent les clochers

Sous l’art passent de grands inquisiteurs dont le sourire est une poignée de feuilles sèches
Et les grands écarts du soleil interrompent les trains jetés de la mer à la terre à la façon de ces aréopages antiques
On a bien raison de couvrir de paille les musiques des oiseaux afin qu’elles ne se brisent pas en route
Seul un ventilateur persan détaché de l’arbre tourbillonnera par-dessus les saisons du goût
Voici que la rosace des ventres s’incline derrière l’horizon nous entrons dans l’araignée abstraite au corps de muqueuse transparente

VI

Pour l’estime des mondes les plus féminisés
Dans l’aisselle des astres
Là où le dogue des cieux garde les corps au bois dormant
L’après-midi comme un seul homme entre dans les cases ou parachutes
Les sonneries mentent à qui mieux mieux
Au doigt les villes et les pluies enchantées
Obéissent
Il faut essayer la menace
D’intérieurs mous s’écoulent de lentes théories de marchands aux paumes tournées en avant pour le besoin architectural
Tandis que le premier mendiant en automobile suit de l’œil le bâton levé du premier voleur de la brigade des voitures
Car le scandale a la part du lion dans le plus triste jardin zoologique de ma connaissance
Les autres ne savent qu’éteindre les vieux sinus verbaux qui s’espacent de moins en moins régulièrement le long de la voie
L’amour est un signal qui n’a pas fonctionné

VII

Les soigneurs disent aux soignées
Là-bas sur les remparts de l’air l’interrogation est sentinelle
Paix à nos principes solitaires
Nous sommes les rossignols du Qui-vive
Ici les trèfles sont des cœurs
Et celles qui se sont battues
Pour des écailles de tortue
Manants des mille et mille seuils
Au bras de songe d’outremer
Quand ferez-vous palpiter devant nos seins autre chose que ces navires
Déjà le jour danse très fort sur les jetées magistrales
Où se décide le sort des faibles à la peau nattée jusqu’aux pieds
Là nos cuisses s’ouvrent et se ferment belles de nuit
Tout près des volumes humains que ceignent les algues de platine

À vous mais dans les étendues postiches malgré les bonds prédestinés

VIII

C’est aussi le bagne avec ses brèches blondes comme un livre sur les genoux d’une jeune fille
Tantôt il est fermé et crève de peine future sur les remous d’une mer à pic
Un long silence a suivi ces meurtres
L’argent se dessèche sur les rochers
Puis sous une apparence de beauté ou de raison contre toute apparence aussi
Et les deux mains dans une seule palme
On voit le soir
Tomber collier de perles des monts
Sur l’esprit de ces peuplades tachetées règne un amour si plaintif
Que les devins se prennent à ricaner bien haut sur les ponts de fer
Les petites statues se donnent la main à travers la ville
C’est la Nouvelle Quelque Chose travaillée au socle et à l’archet de l’arche
L’air est taillé comme un diamant
Pour les peignes de l’immense Vierge en proie à des vertiges d’essence alcoolique ou florale
La douce cataracte gronde de parfums sur les travaux

IL N’Y A PAS À SORTIR DE LÀ

À Paul Éluard.

Liberté couleur d’homme
Quelles bouches voleront en éclats
Tuiles
Sous la poussée de cette végétation monstrueuse

Le soleil chien couchant
Abandonne le perron d’un riche hôtel particulier

Lente poitrine bleue où bat le cœur du temps

Une jeune fille nue aux bras d’un danseur beau et cuirassé comme saint Georges
Mais ceci est beaucoup plus tard
Faibles Atlantes

*

Rivière d’étoiles
Qui entraînes les signes de ponctuation de mon poème et de ceux de mes amis
Il ne faut pas oublier que cette liberté et toi je vous ai tirées à la courte paille
Si c’est elle que j’ai conquise
Quelle autre que vous arrive en glissant le long d’une corde de givre
Cet explorateur aux prises avec les fourmis rouges de son propre sang
C’est jusqu’à la fin le même mois de l’année
Perspective qui permet de juger si l’on a affaire à des âmes ou non
19.. Un lieutenant d’artillerie s’attend dans une traînée de poudre

*

Aussi bien le premier venu
Penché sur l’ovale du désir intérieur
Dénombre ces buissons d’après le ver luisant
Selon que vous étendrez la main pour faire l’arbre ou avant de faire

l’amour

Comme chacun sait

Dans l’autre monde qui n’existera pas
Je te vois blanc et élégant
Les cheveux des femmes ont l’odeur de la feuille d’acanthe
Ô vitres superposées de la pensée
Dans la terre de verre s’agitent les squelettes de verre

*

Tout le monde a entendu parler du Radeau de la Méduse
Et peut à la rigueur concevoir un équivalent de ce radeau dans le ciel

LE BUVARD DE CENDRE

À Robert Desnos.

Les oiseaux s'ennuieront

Si j'avais oublié quelque chose

Sonnez la cloche de ces sorties d'école dans la mer
Ce que nous appellerons la bourrache pensive

On commence par donner la solution du concours
À savoir combien de larmes peuvent tenir dans une main de femme
1° aussi petite que possible
2° dans une main moyenne

Tandis que je froisse ce journal étoilé
Et que les chairs éternelles entrées une fois pour toutes en possession
du sommet des montagnes
J'habite sauvagement une petite maison du Vaucluse

Cœur lettre de cachet

L’HERBAGE ROUGE

À Denise.

L’herbage rouge, l’or des grands chapeaux marins
Composent pour ton front la musique et les plumes
D’enfer. Sur ton chemin blanchissent les enclumes.
S’il fait beau dans ton cœur il tonne sur tes reins.

Jamais le val d’amour ! Dans les feuilles ces trains
Qui disparaissent, pris au lasso par les brumes…
Tourne éternellement tes seins dans les écumes
Des chutes : la lumière est tout ce que j’étreins.

Va, comète du rire où le néant t’appelle,
Ouvre tes jambes sur l’éventail ou l’ombelle ;
Toi seule sais me rendre un printemps sang et eau.

Balances de la vie, avec toi pour fléau.

AU REGARD DES DIVINITÉS

À Louis Aragon.

« Un peu avant minuit près du débarcadère.
Si une femme échevelée te suit n'y prends pas garde.
C'est l'azur. Tu n'as rien à craindre de l'azur.
Il y aura un grand vase blond dans un arbre.

Le clocher du village des couleurs fondue
Te servira de point de repère. Prends ton temps,
Souviens-toi. Le geyser brun qui lance au ciel les pousses de fougère
Te salue. »
          La lettre cachetée aux trois coins d'un poisson
Passait maintenant dans la lumière des faubourgs
Comme une enseigne de dompteur.
                                             Au demeurant
La belle, la victime, celle qu'on appelait
Dans le quartier la petite pyramide de réséda
Décousait pour elle seule un nuage pareil
À un sachet de pitié.
                                   Plus tard l'armure blanche
Qui vaquait aux soins domestiques et autres
En prenant plus fort à son aise que jamais,
L'enfant à la coquille, celui qui devait être…
Mais silence.
                                 Un brasier déjà donnait prise
En son sein à un ravissant roman de cape
Et d'épée.
                                 Sur le pont, à la même heure,
Ainsi la rosée à tête de chatte se berçait.
La nuit, – et les illusions seraient perdues.

Voici les Pères blancs qui reviennent de vêpres
Avec l'immense clé pendue au-dessus d'eux.
Voici les hérauts gris ; enfin voici sa lettre
Ou sa lèvre : mon cœur est un coucou pour Dieu.

Mais le temps qu'elle parle, il ne reste qu'un mur
Battant dans un tombeau comme une voile bise.
L'éternité recherche une montre-bracelet
Un peu avant minuit près du débarcadère.

ANGÉLUS DE L'AMOUR

À Roger Vitrac.

Bientôt les jardins seront sur nous comme des phares
D'énormes bulles crèveront à la surface des étangs
Seules quelques cristallisations emblématiques parmi lesquelles le pendule de sang et les cinq charbons blancs
Témoigneront que le ciel est encore sensible
Il y aura aussi un ruban magnifique
Enroulé mille fois autour des beautés abstraites naturelles
Ô mes amis fermons les yeux
Jusqu'à ce que nous n'entendions plus siffler les serpents transparents des directions
Aussi vrai que nous vivons en pleine antiquité
Dans chaque rayon de soleil il y a une lucarne et à chaque lucarne peut apparaître la Gorgone
Déjà nous avons assisté aux migrations de nos mains
Immobiles au bord d'un fleuve nous regardions passer le travail à tire d'aile
Comme d'autres apprennent à vider sans bruit les poches de leurs vêtements suspendus et garnis de clochettes
Quand nous levons la tête le ciel nous bande les yeux
Fermons les yeux pour qu'il fasse clair où nous ne sommes pas
Là trompant l'impossible étoile à une branche
Nous danserons comme le feu parmi les paillettes de nous-mêmes
Et ce sera toujours
Nous passerons des ponts surprenants
Nous verserons dans des vallées de larmes
À la longue les cygnes ne répondront plus de nous
De nous qui retournons aux formes idéales
Avec qui les saisons iront au plus pressé
Et qui les premiers forcerons le danger
Magique sur sa corde inexistante
Pour nous servir à prendre des chemins de traverse

TOUT PARADIS N’EST PAS PERDU

À Man Kay.

Les coqs de roche passent dans le cristal
Ils défendent la rosée à coups de crête
Alors la devise charmante de l’éclair
Descend sur la bannière des ruines
Le sable n’est plus qu’une horloge phosphorescente
Qui dit minuit
Par les bras d’une femme oubliée
Point de refuge tournant dans la campagne
Dressée aux approches et aux reculs célestes
C’est ici
Les tempes bleues et dures de la villa baignent dans la nuit qui décalque mes images
Chevelures chevelures
Le mal prend des forces tout près
Seulement voudra-t-il de nous

MA MORT PAR ROBERT DESNOS

Le jeudi suivant les académiciens occupés au dictionnaire
L’œil vitreux des hirondelles de bas étage
Un jardin aux parterres d’explosions

C’était à la veille de ***
Sur l’écorce des marronniers les mots À suivre
On parait on se contentait de parer

Jamais la religion au secours de l’opinion
Ne s’était à ce point commise
Dans une cabine de bains
J’entrais avec la Vierge en personne

Sachez que le baril de poudre Le Penseur
Durant la nuit avait été hissé
Au sommet de la Trinité

Je reviens au même

Les individus sont des crics
Et je me balance sans cesse en arrière de moi-même
Pareil à la suspension de la peur

Ma course est celle de cinq jockeys
Le premier bute sur ma tête
Loin des tribunes
Là où les haies sont remplacées par des avalanches
Le second part seul

Le quatrième pousse à la consommation des noix de coco en guise de cierges
Mais le sixième virtuel
Dans la glace de mes jours impossibles
Ressemble à une patte de renard
Je m’arrache difficilement à la contemplation des sourcils

Au vert des sangs et des mines
À l’apparence humaine qui dissémine

Plus j'aime plus je suis aimé des bois où le cerf dans le serpolet
Se signe à connaître que veux-tu

Descendre estimer mourir

Puis l'élément femelle croix des inquisiteurs

PLUTÔT LA VIE

Plutôt la vie que ces prismes sans épaisseur même si les couleurs sont plus pures
Plutôt que cette heure toujours couverte que ces terribles voitures de flammes froides
Que ces pierres blettes
Plutôt ce cœur à cran d'arrêt
Que cette mare aux murmures
Et que cette étoffe blanche qui chante à la fois dans l'air et dans la terre
Que cette bénédiction nuptiale qui joint mon front à celui de la vanité totale

Plutôt la vie

Plutôt la vie avec ses draps conjuratoires
Ses cicatrices d'évasions
Plutôt la vie plutôt cette rosace sur ma tombe
La vie de la présence rien que de la présence
Où une voix dit Es-tu là où une autre répond Es-tu là
Je n'y suis guère hélas
Et pourtant quand nous ferions le jeu de ce que nous faisons mourir

Plutôt la vie

Plutôt la vie plutôt la vie Enfance vénérable
Le ruban qui part d'un fakir
Ressemble à la glissière du monde
Le soleil a beau n'être qu'une épave
Pour peu que le corps de la femme lui ressemble
Tu songes en contemplant la trajectoire tout du long
Ou seulement en fermant les yeux sur l'orage adorable qui a nom ta main

Plutôt la vie

Plutôt la vie avec ses salons d'attente
Lorsqu'on sait qu'on ne sera jamais introduit
Plutôt la vie que ces établissements thermaux
Où le service est fait par des colliers
Plutôt la vie défavorable et longue
Quand les livres se refermeraient ici sur des rayons moins doux
Et quand là-bas il ferait mieux que meilleur il ferait libre oui

Plutôt la vie

Plutôt la vie comme fond de dédain
À cette tête suffisamment belle
Comme l'antidote de cette perfection qu'elle appelle et qu'elle craint
La vie le fard de Dieu
La vie comme un passeport vierge
Une petite ville comme Pont-à-Mousson
Et comme tout s'est déjà dit

Plutôt la vie

DU SANG DANS LA PRAIRIE

À Georges Limbour.

Ciel de verre cassé et de reines-marguerites
À toi mon amour s'il y a une escarpolette assez légère pour les mots
Les mots que j'ai trouvés sur le rivage
Mes mains s'ensanglantent au passage des étoiles
Ne dis rien
D'après l'ombre des gants tu n'as pas à avoir peur
Pour moi et pour tout ce qui ressemble
Au survivant
Lorsque je passe entre la nuit et le jour avec les menottes
Je vois à une fenêtre mon enfant
Mon enfant fait glisser à la surface de l'air des pierres claires ou bleues
L'arête de poisson luit
Et c'est l'œil
Rien que l'œil de la soubrette un peu au-dessus du toit
Il faut tuer à la marée montante
Tuez-moi si vous voulez voir le Déluge
Il y a encore d'autres barques que les étoiles sur mon sang
Mon amour est une marelle
Un palet de glace sur le mot Jamais

FEUX TOURNANTS

À Max Morise.

La toge rousse qui recouvre les autres à carreaux
Fait peine à toucher mais l'enterrement divin
Que suivent les oiseaux à peine a-t-il lieu
Que je vais de dégradation en dégradation

C'est d'abord le vainqueur de la rue du chant des roseaux
Qui remet son épée à l'ensablement des cœurs
Puis la bougie à la flamme haute sur la portée
De ma chambre qui baise la hache de licteur

Il y a des péchés qui de même sont remis
Aux jeunes femmes l'aspic regarde le sein
Que seul il a dégrafé vraiment au monde
Lui épine arrachée à la rose de l'air

Puis le socle désert d'une statue de jongleur
En proie maintenant aux papillons et à leurs satellites
Les grandes fusées de sève au-dessus des jardins publics
Et la mousse qui vient recouvrir ma table quand je dors

Dans un bureau le coup de poing américain fait merveille
Est-ce que nous ne nous baignons pas chaque jour dans notre sang
L'oreille compte les jours les jolies marques de fabrique
Mouette sur le dos des moutons de mer

Ce sont des charges de cavalerie contre la nuit
Éternellement rebelle Des frissons de lances
Est fait l'ange qui veille sur la virginité terrible
Pareil à la lumière électrique dans les arbres

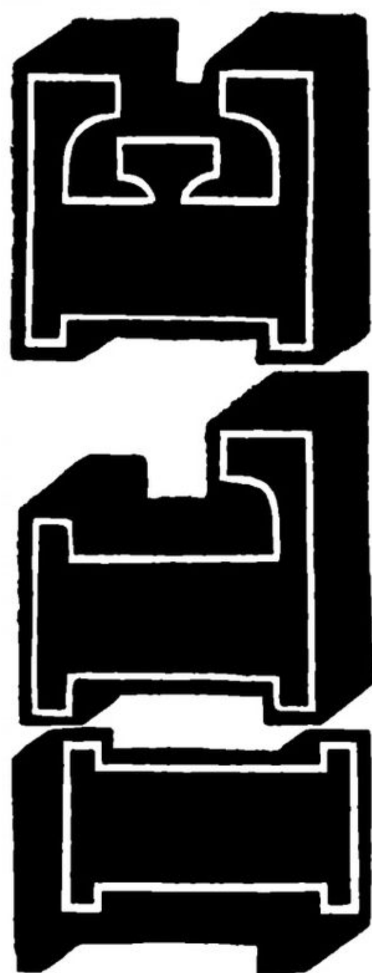
Tambour tambour à tout jamais voilé
Une fée balaye les diamants de sa robe de genêts
Histoire de moudre un grain plus doux que le café
Qu'on te sert en grand mystère sur les fortifications

SILHOUETTE DE PAILLE

À Max Ernst.

Donnez-moi des bijoux de noyées
Deux crèches
Une prêle et une marotte de modiste
Ensuite pardonnez-moi
Je n’ai pas le temps de respirer
Je suis un sort
La construction solaire m’a retenu jusqu’ici
Maintenant je n’ai plus qu’à laisser mourir
Demandez le barème
Au trot le poing fermé au-dessus de ma tête qui sonne
Un verre dans lequel s’ouvre un œil jaune
Le sentiment s’ouvre aussi
Mais les princesses s’accrochent à l’air pur
J’ai besoin d’orgueil
Et de quelques gouttes plates
Pour réchauffer la marmite de fleurs moisies
Au pied de l’escalier
Pensée divine au carreau étoilé de ciel bleu
L’expression des baigneuses c’est la mort du loup
Prenez-moi pour amie
L’amie des feux et des furets
Vous regarde à deux fois
Lissez vos peines
Ma rame de palissandre fait chanter vos cheveux
Un son palpable dessert la plage
Noire de la colère des seiches
Et rouge du côté du panonceau

ÎLE



DANS LA VALLÉE DU MONDE

À Joseph Delteil.

Des animaux disjoints font le tour de la terre
Et demandent leur chemin à ma fantaisie
Qui elle-même fait le tour de la terre
Mais en sens inverse
Il en résulte de grands quiproquos
La Chine est frappée d'interdit
La péninsule Balkanique est doublée par une partie du cortège
Au levant seize reptiles étoilés à partir d'un feu
Souterrain sont hissés au sommet d'un mât
Agitateur du ciel
L'approche des crinières blanches est saluée
Par les feuilles lancéolées
Dont le murmure accompagne ce poème
Au dire d'un chanteur
L'ombre des ailes des pattes des nageoires
Suffit à la renommée
L'azur condense les vapeurs précieuses
Les singes marins
Suspendus aux arbres de corail
Et le rossignol qui vit dans les épaves
Montrent le bois injecté de roses et de cocaïne
Les marches d'ambre
Qui mènent au trône des pensées
Laissent couler le sang prismatique
Les oreilles des éléphants qu'on prenait pour des pierres tombales
Dans la vallée du monde
Battent la mesure des siècles
Plus près les femmes par-dessus les villes de chasubles et de cerises
Les femmes poudrées par les fleurs
Les femmes dont le troupeau est conduit par les animaux fabuleux
Accusent de rigueur le principe
Qui assimile les plantes spectrales
L'amour à cinq branches l'hystérie flocon des appartements
À la mort la petite mort l'héliotropisme

MILLE ET MILLE FOIS

À Francis Picabia.

Sous le couvert des pas qui regagnent le soir une tour habitée par des signes mystérieux au nombre de onze
La neige que je prends dans la main et qui fond
Cette neige que j'adore fait des rêves et je suis un de ces rêves
Moi qui n'accorde au jour et à la nuit que la stricte jeunesse nécessaire
Ce sont deux jardins dans lesquels se promènent mes mains qui n'ont rien à faire
Et pendant que les onze signes se reposent
Je prends part à l'amour qui est une mécanique de cuivre et d'argent dans la haie
Je suis un des rouages les plus délicats de l'amour terrestre
Et l'amour terrestre cache les autres amours
À la façon des signes qui me cachent l'esprit
Un coup de couteau perdu siffle à l'oreille du promeneur
J'ai défait le ciel comme un lit merveilleux
Mon bras pend du ciel avec un chapelet d'étoiles
Qui descend de jour en jour
Et dont le premier grain va disparaître dans la mer
À la place de mes couleurs vivantes
Il n'y aura bientôt plus que de la neige sur la mer
Les signes apparaissent à la porte
Ils sont de onze couleurs différentes et leurs dimensions respectives vous feraient mourir de pitié
L'un d'eux est obligé de se baisser et de se croiser les bras pour entrer dans la tour
J'entends l'autre qui brûle dans une région prospère
Et celui-ci à cheval sur l'industrie la rare industrie montagneuse
Pareille à l'onagre qui se nourrit de truites
Les cheveux les longs cheveux pommelés
Caractérisent le signe qui porte le bouclier doublement ogival
Il faut se méfier de l'idée que roulent les torrents
Ma construction ma belle construction page à page
Maison insensément vitrée à ciel ouvert à sol ouvert
C'est une faille dans le roc suspendu par des anneaux à la tringle du monde
C'est un rideau métallique qui se baisse sur des inscriptions divines
Que vous ne savez pas lire
Les signes n'ont jamais affecté que moi

Je prends naissance dans le désordre infini des prières
Je vis et je meurs d'un bout à l'autre de cette ligne
Cette ligne étrangement mesurée qui relie mon cœur à l'appui de votre fenêtre
Je corresponds par elle avec tous les prisonniers du monde

L'AIGRETTE

À Marcel Noll.

Si seulement il faisait du soleil cette nuit
Si dans le fond de l'Opéra deux seins miroitants et clairs
Composaient pour le mot amour la plus merveilleuse lettrine vivante
Si le pavé de bois s'entrouvrait sur la cime des montagnes
Si l'hermine regardait d'un air suppliant
Le prêtre à bandeaux rouges
Qui revient du bagne en comptant les voitures fermées
Si l'écho luxueux des rivières que je tourmente
Ne jetait que mon corps aux herbes de Paris
Que ne grêle-t-il à l'intérieur des magasins de bijouterie
Au moins le printemps ne me ferait plus peur
Si seulement j'étais une racine de l'arbre du ciel
Enfin le bien dans la canne à sucre de l'air
Si l'on faisait la courte échelle aux femmes
Que vois-tu belle silencieuse
Sous l'arc de triomphe du Carrousel
Si le plaisir dirigeait sous l'aspect d'une passante éternelle
Les Chambres n'étant plus sillonnées que par l'œillade violette des promenoirs
Que ne donnerais-je pour qu'un bras de la Seine se glissât sous le matin
Qui est de toute façon perdu
Je ne suis pas résigné non plus aux salles caressantes
Où sonne le téléphone des amendes du soir
En partant j'ai mis le feu à une mèche de cheveux qui est celle d'une bombe
Et la mèche de cheveux creuse un tunnel sous Paris
Si seulement mon train entrait dans ce tunnel

LÉGION ÉTRANGÈRE

Non je ne ferai pas l'éther dans la revue future
Où les décors plantés dans la mer
En pleine aurore boréale
Comme toujours
Le pommier reprendra son bien
Je n'ai garde de confondre le baguier de la mer
Et l'arcade sourcilière de Dieu
Je ne suis pas seul en moi-même
Pas plus seul que le gui sur l'arbre de moi-même
Je respire les nids et je touche aux petits des étoiles
En tant que personnage de la revue éternelle
Mes sabots de feu ne font pas grand bruit
Sur le parquet céleste
Du ciel blanc qui fait la roue aux pieds de Junon
Tombent les ramoneurs de l'orage
Je pique les coursiers de mes sens
Les uns sont montés par de belles amazones
Les autres se cabrent au bord de précipices vermeils
Il y a une loge en dehors des coulisses
Une loge où la psyché redresse les branches qui plient
Sous trop de fruits de bouches encore vertes
L'immense tremblement des cils est dans le lustre
On tire le canon tout près
On emporte la statue du soleil sur un camion
Ma jeunesse prend part à une retraite aux flambeaux
Dans une île du Pacifique
Elle monte entre les fusées de ce dauphin
Immortelles de ma vie
Fiancées du jour qui n'hésite plus

MÉTÉORE

À Louis de Gonzague Frick.

C'est l'harmonie qui est à l'appareil
Le cyclone reste en suspens sur le fleuve
Comme deux paupières de vautour
Voyez l'étamine de mes mains dans laquelle il y a une ville de l'extrême-orient
Les myosotis géants les pousse-pousse d'amour
Le carnaval des tempêtes part d'ici
Je me tiens debout sur l'avant-dernier char
J'espère que vous le baiser
Vous paraîtrez
Même en camisole de force
La lueur qui pêche les cœurs dans ses filets
Me demande l'heure
Je réponds le temps de pêcher pour toi
Pour moi celui d'agiter les mouchoirs et de tordre les poignets
L'usine aux cheveux de trèfle
L'usine où se plaignent les grandes rames à vif
Redouble de foi quand je passe
Les mains dans mes poches de grisou blanc et rose
Je promets et ne suis pas capable de tenir
L'atmosphère me demande conseil inutilement
Le long des fils télégraphiques je fais mon apparition en robe fendue
Sur ma tête se posent des pieds d'oiseaux si fins
Que je ne bouge que pour les faire lever
Je vis parquée dans les forêts
D'où les nuages galants me font rarement sortir
Misérable je fuis sur un quai parmi les caisses

LIGNE BRISÉE

À Raymond Roussel.

Nous le pain sec et l'eau dans les prisons du ciel
Nous les pavés de l'amour tous les signaux interrompus
Qui personnifions les grâces de ce poème
Rien ne nous exprime au-delà de la mort
À cette heure où la nuit pour sortir met ses bottines vernies
Nous prenons le temps comme il vient
Comme un mur mitoyen à celui de nos prisons
Les araignées font entrer le bateau dans la rade
Il n'y a qu'à toucher il n'y a rien à voir
Plus tard vous apprendrez qui nous sommes
Nos travaux sont encore bien défendus
Mais c'est l'aube de la dernière côte le temps se gâte
Bientôt nous porterons ailleurs notre luxe embarrassant
Nous porterons ailleurs le luxe de la peste
Nous un peu de gelée blanche sur les fagots humains
Et c'est tout
L'eau-de-vie panse les blessures dans un caveau par le soupirail duquel on aperçoit une route bordée de grandes patiences vides
Ne demandez pas où vous êtes
Nous le pain sec et l'eau dans les prisons du ciel
Le jeu de cartes à la belle étoile
Nous soulevons à peine un coin du voile
Le raccommodeur de faïence travaille sur une échelle
Il paraît jeune en dépit de la concession
Nous portons son deuil en jaune
Le pacte n'est pas encore signé
Les sœurs de charité provoquent
À l'horizon des fuites
Peut-être pallions-nous à la fois le mal et le bien
C'est ainsi que la volonté des rêves se fait
Gens qui pourriez
Nos rigueurs se perdent dans le regret des émiettements
Nous sommes les vedettes de la séduction plus terrible
Le croc du chiffonnier Matin sur les hardes fleuries
Nous jette à la fureur des trésors aux dents longues
N'ajoutez rien à la honte de votre propre pardon
C'est assez que d'armer pour une fin sans fond
Vos yeux de ces larmes ridicules qui nous soulagent

Le ventre des mots est doré ce soir et rien n'est plus en vain

TOURNESOL

À Pierre Reverdy.

La voyageuse qui traversa les Halles à la tombée de l'été
Marchait sur la pointe des pieds
Le désespoir roulait au ciel ses grands arums si beaux
Et dans le sac à main il y avait mon rêve ce flacon de sels
Que seule a respiré la marraine de Dieu
Les torpeurs se déployaient comme la buée
Au Chien qui fume
Où venaient d'entrer le pour et le contre
La jeune femme ne pouvait être vue d'eux que mal et de biais
Avais-je affaire à l'ambassadrice du salpêtre
Ou de la courbe blanche sur fond noir que nous appelons pensée
Le bal des innocents battait son plein
Les lampions prenaient feu lentement dans les marronniers
La dame sans ombre s'agenouilla sur le Pont-au-Change
Rue Gît-le-Cœur les timbres n'étaient plus les mêmes
Les promesses des nuits étaient enfin tenues
Les pigeons voyageurs les baisers de secours
Se joignaient aux seins de la belle inconnue
Dardés sous le crêpe des significations parfaites
Une ferme prospérait en plein Paris
Et ses fenêtres donnaient sur la voie lactée
Mais personne ne l’habitait encore à cause des survenants
Des survenants qu’on sait plus dévoués que les revenants
Les uns comme cette femme ont l’air de nager
Et dans l'amour il entre un peu de leur substance
Elle les intériorise
Je ne suis le jouet d'aucune puissance sensorielle
Et pourtant le grillon qui chantait dans les cheveux de cendre
Un soir près de la statue d’Étienne Marcel
M'a jeté un coup d’œil d'intelligence
André Breton a-t-il dit passe

LE SOLEIL EN LAISSE

À Pablo Picasso.

Le grand frigorifique blanc dans la nuit des temps
Qui distribue les frissons à la ville
Chante pour lui seul
Et le fond de sa chanson ressemble à la nuit
Qui fait bien ce qu'elle fait et pleure de le savoir
Une nuit où j'étais de quart sur un volcan
J'ouvris sans bruit la porte d'une cabine et me jetai aux pieds de la lenteur
Tant je la trouvai belle et prête à m'obéir
Ce n'était qu'un rayon de la roue voilée
Au passage des morts elle s'appuyait sur moi
Jamais les vins braisés ne nous éclairèrent
Mon amie était trop loin des aurores qui font cercle autour d'une lampe arctique
Au temps de ma millième jeunesse
J'ai charmé cette torpille qui brille
Nous regardons l'incroyable et nous y croyons malgré nous
Comme je pris un jour la femme que j'aimais
Nous rendons les lumières heureuses
Elles se piquent à la cuisse devant moi
Posséder est un trèfle auquel j'ai ajouté artificiellement la quatrième feuille
Les canicules me frôlent
Comme les oiseaux qui tombent
Sous l'ombre il y a une lumière et sous cette lumière il y a deux ombres
Le fumeur met la dernière main à son travail
Il cherche l'unité de lui-même avec le paysage
Il est un des frissons du grand frigorifique

À RROSE SÉLAVY

André Breton n’écrira plus.
(Journal du Peuple – Avril 1923.)

J’ai quitté mes effets,
                                        mes beaux effets de neige !

POÈMES DIVERS II

BOCAUX DADA

Comment t'appelles-tu ? *(Il hausse les épaules.)*

Où es-tu ? – Au Grand Palais des Champs-Élysées.

Quel jour sommes-nous ? – Jeudi… février 1920.

Quel est ton métier ? – Je labourais, je taillais les vignes.

Et tes parents ? – Le père, c'est un innocent, un homme sans intelligence ; aussi bien l'un comme l'autre, la mère aussi ; c'est moi qui faisais tout.

La douzaine d'œufs coûte six francs ; quel est le prix d'un œuf ? – Six francs.

Pourquoi ris-tu ? – C'est les autres qui me font rire.

Crois-tu en Dieu, à la Sainte Vierge ? – Ils font toujours leur travail.

Comment le sais-tu ? – Je le sais.

As-tu bien dormi ? – Je rêve après les taubes, après les sangliers, que je tombe dans les puits, qu'on me court après pour me battre.

Comment te trouves-tu ? – Vous êtes beaucoup trop bon pour moi. Je languis partout ; je voudrais passer aux rayons X. J'étais bien intelligent jusqu'au mois dernier.

Que désires-tu ? – Je ne sais pas.

PARFUMS D'ORSAY

C'est écrit en face ! Le nouvel arrivant regardait sans le voir le vaporisateur de sexe féminin qui se tenait immobile sur la table d'hôte. Il paraissait plutôt gai, de son état. Un papillon qui volait autour de sa jambe vint se poser sur son œil. Le vent était tombé depuis plusieurs années. En apercevant Germaine il ne poussa aucun cri mais il laissa tomber une larme plus longue que la Seine (à Paris, quand elle suit le Louvre en pensant à Louis XIV). Il y avait des roses et du lierre sur le mur : un extérieur charmant. Tout à la pensée de la reconquérir, il allait lui présenter le temps perdu comme une orange avant d'en faire une chapellerie où l'on pût venir se reposer dans la contemplation du soleil.

TITRE

À Philippe Soupault.

Le ballon bleu de la pendule
Et les petits nids des manchons
C'est là-dessus que nous couchons
Notre matin est incrédule

À l'écureuil fou qui recule
La hampe offre ses cabochons
De faux rubis et nous trichons
Pour passer l'eau quand elle ondule

Les comédiens du bosquet
Sautent le puits où l'on vaquait
À ses conquêtes en musique

Un évêque éteint nommé Jean
Ramène sa chape de brique
Sur le grand espace changeant.

L’AFFAIRE BARRÈS
(Petite chanson DADA)

… Je finis par une petite chanson dada.

La chanson d’un ascenseur
Qui avait dada au cœur
Fatiguait trop son moteur
Qui avait dada au cœur

L’ascenseur portait un roi
Lourd fragile autonome

Il coupa son grand bras droit
L’envoya au pape à Rome

C’est pourquoi
L’ascenseur
N’avait plus dada au cœur

Mangez du chocolat
Lavez votre cerveau
Dada
Dada
Buvez de l’eau

La chanson d’un dadaïste
Qui n’était ni gai ni triste
Et aimait une bicycliste
Qui n’était ni gaie ni triste

Mais l’époux le jour de l’an
Savait tout et dans une crise
Envoya au Vatican
Leurs deux corps en trois valises

Ni amant
Ni cycliste
N’étaient plus ni gais ni tristes

Mangez de bons cerveaux

Lavez votre soldat
Dada
Dada
Buvez de l'eau

La chanson d'un bicycliste
Qui était dada de cœur
Qui était donc dadaïste
Comme tous les dadas de cœur

Un serpent portait des gants
Il ferma vite la soupape
Mit des gants en peau d'serpent
Et vint embrasser le pape

C'est touchant
Ventre en fleur
N'avait plus dada au cœur
Buvez du lait d'oiseaux
Lavez vos chocolats
Dada
Dada
Mangez du veau

POUR DENISE

I

La parure des voix silencieuses dort
À l'angle du lit triste où l'araignée en flamme
Qui fuit le mur éteint délivre l'oriflamme
Éblouissant du jeu des couvertures d'or.

Par la fenêtre ouverte un cavalier mort
S'espace. Le jardin qui découvre la femme
Danse aux rayons du sel amer qui les affame
Et le même frisson qui cambre l'eau les mord.

Mais sous la poussière individuelle l'art
Semble un détour qu'aurait désiré l'assassine
Ou le premier vautour appuyé sur Rosine.

Vas-tu soumettre un blanc à ces lois de couleur ?
Les cavales sont près de fendre le foulard.
Milieu du vent calme, étoile de malheur.

II

Parce que le bougeoir pâlit dans le grenier
Parce que le bonheur est venu le dernier

Si la conjugaison du verbe d'épouvante
Suppose après Je meurs l'impersonnel Il vente

Lorsque le naturel épouse le précieux
Qui donc attire l'astre en les filets des cieux

Dans la perle qui use les charpentes
C'est toi qui fais l'amour et les algues charmantes

Le chagrin venimeux quitte l'ongle des doigts
Sans prendre de couleur et délaye les toits

Les toits de ma raison qui se passent de tuiles
De vers luisants d'accords et des orbes des huiles

III

Mieux vaut recommencer toujours. La cavalcade
Passe et le beau désert inquiétant, décade
Par décade, s'enchante aux lèvres des mourants.
Nous avons traversé les mondes différents
De nous, nous souriions, bercés par l'aveuglette.
C'était de part et d'autre affaire d'amulette.
Plus tard l'onglée d'amour jeta ses serpentins
Sur le manège bleu de nos fleuves lointains.
Passez, colliers, semblants, visages préférables :
Je viens de m'interrompre et j'arrive des fables.
Le calmant est l'avide et l'usage se perd
De l'instrument à voile et du sommeil expert.

IV

Sur le tranchant éveil bel oiseau de malice
Un rideau soulevé qui fait que l'amour glisse

Va, crève l'adorable, oiseau qui revenais
Du pâle instinct et qui sonnais dans les genêts.

Je suis contre le ciel pour la raison démente
Que mes os sont à jour et qu'en l'ombre s'aimante

Le corail aux tronçons blancs et roses, pareil
À mon amie en train de sourire au soleil,

Diamant trismégiste à l'arête violente
Qui partage son corps en eau froide et brûlante

12 juillet 1923.

TEXTES AUTOMATIQUES

LE PAGURE DIT : [II]

PAR AVANCE

j'incorpore aux céramiques de petits grains que
viennent becqueter les oiseaux, les ciseaux
certainement cela finira par une palme
auréole des quilles
plat tranches de citron nid du mulet
tressaillement opératoire du bateau-mouche
arrivée de souverains dans les temps reculés
à toi veux-tu me donner la réplique
familière de ces écarts
bonneterie argentifère où j'achète une casquette à

SUPRATERRESTRES

Supériorité des architectures de castors
république modèle où les édifices sont troués
barre chauffée au rouge patience
d'où s'envolent les notes périlleuses
encadrement des demeures lacustres
sonnette brillante qui se décompose en papillons noirâtres
centre des noyaux amers et empoisonnés
souvenir-réclame
indiscipline des projets enchantés
j'accorde une grâce étoilée de nacre au marchand de vin

RIDEAUX I

Danse à l'intérieur de ton corps et fleur de soufre
arrive bientôt
tempête oblige les dames déshabillées
serrement de mains sur le pont
traversée de l'infini à la nage
on creuse assez profondément pour trouver de l'eau
Bourse à deux heures de l'après-midi on se fraye
un passage à coups de nombres
Soleil toi seule étamine

PERCHES

Saint de la mare oui je le ferai
Rassemblement des chefs de troupes
Certitudes sereines soleil de minuit

j'embouche une petite trompe écarlate et on me
donne la permission d'éclater
Il y a des bouteilles d'une contenance notable et
des chats
sans compter le grand désert du vide-poche
le porte-bouquet

LA CHARITÉ, S'IL VOUS PLAÎT

Je ne suis pas souvent à mon poste sur les décombres
une dame devant l'alphabet morse
martyre indispensable du marchand de quatre-saisons
série de guet-apens sous des lueurs opaques
timbre d'anges et voiture découverte
impossibilité de mourir en regardant un poussin

CINQ

Ardeur retouchée au pinceau « Failuir »
rideau des chevelures Saint Graal
forme rayonnante aviron Nord
barrière énigmatique de la cinquième page
Ulysse entre dans la pâtisserie

FORÊT VIERGE

Inoubliable atteinte des passions quel âge avez-vous donc
il y a des éloges si funèbres
qu'on monte en ballon
les frémissements se donnent la peine de venir
Le respect des autres est une petite maladie de peau
n'appuyez pas si vous voulez naître
facilité de paiement

COSTUME-TAILLEUR

Retour en arrière excessif et frisure des plantes grimpantes
sans cesse renaissant du baromètre mal disposé
formule délicate de nos rêves
il y a de si beaux patrons
suite de jours sans espoirs malgré ces adorables petits carreaux
vertu de la plus jeune de la maudite
je me trouble en pensant aux prisonniers sans vergogne
martyrs de la plus éblouissante roue du paon
avec des monticules s'offrant au vent dans les cheveux
La plupart trouvent le jeu dangereux et s'exposent à des
intimités de surface malheur
la femme de chambre la femme du monde se consolent
tout en prenant le frais sur une terrasse
à l'intérieur du ciel

APRÈS LE BAL

Étang tapissé d'automne
un permis de pêche donne droit
toute la société sur le tamis
le voyage dure longtemps
pareil à la toilette d'une ville
La bouche de chaleur et le plafond vitré quel visage
les domestiques sont des brosses à dents
on confie la fabrication de ces objets aux aveugles
il va faire noir

CONCOURS

SUITE DE NOMS DE NOMBRES RÉCRÉATIFS ET DIVINATOIRES DANS LA BONNE ODEUR DE FUMÉE CONVAINCUE D'IMPOSTURE

De qui est le morceau suivant
« Tracé du jour ô fleuve
approbation du mètre
Le soleil père noble
étend l'herbe partout
Trêve de compliments
pour la rentrée en scène
en robe de limon
la Seine s'aguerrit etc. »

DE FIL EN AIGUILLE

Espace incendié par l'amour
on a peine à s'y reconnaître
boulevards saignants plaques tournantes dans les gares
cela donne une telle confiance en soi
les bulles des trains dans le soleil avant qu'elles crèvent
tapissier des arrière-boutiques ombre que je déteste
À commencer par les métiers sereins
j'ai tout fait pour vivre dans un cadran
les bateaux ne fument que le Nil
après-midi dans les glaces du château de Versailles
sort troué de bleus précipices
les bornes kilométriques se sauvent

HALTÈRES

la condition nécessaire et suffisante
humble mortel à genoux sur une surface
galeuse
héritage maritime une devineresse à
trois pointes c'est une perforeuse
instant l'instant d'après

suffisamment au courant
traditionnelle odeur qu'on appelle pressentiment
tu vois à travers une combinaison de
lignes sans grand écart
double génuflexion de midi
il y a des animaux surpris qui s'approchent
et demandent à boire
toute la prairie se rend
le bonheur fait dix sous
ses tours sont infiniment variés pour
si peu
il se recommande des héros balzaciens
suivant une comparaison hardie
on l'a confondu longtemps avec la
canne à pêche
la jeune fille donne toute satisfaction
à celui qui l'emploie
elle frappe dans ses mains pour se
sauver chercher une raison aux blessures
on l'aime amour propre
écrit sur du sable blanchi auparavant
tout en reliant sur ses gardes
on s'étourdit tous les dimanches
manchon de castor régularité pendulaire
et bon plaisir on en redemande
l'enfant qui gardait le silence trouve le
temps long

RECTIFICATIONS

Couronnes des plantes sérieuses et qui
gouvernent seules
beau lézard verni qui embrasse le
brochet
toute la pâleur des magasins réunis
sens du trouble aigu comme un hanneton
je me fais un plaisir de vous être agréable
mon zèle j'ai faim des
jolis mots écartés
sous prétexte qu'il va pleuvoir
Rotondité des cours suivies de vols
à l'américaine
le chef de la bande de l'arc-en-ciel
lance un coup de sifflet
trous du mirliton nacré veilleuses
vous encourez une peine disciplinaire

Il faut avoir du cœur
une poupée incendiaire
on n'a que le temps d'épouser la
jolie femme à la mode
on se perd en conjectures sur la place
de l'Opéra béryl ailé sort du pain de
Savoie et voyage
l'illusion y est cela suffit

POÈMES DIVERS III

[À TEMPS NOUVEAUX…]

À temps nouveaux nouvelles méthodes. Armez-vous contre la concurrence, détruisez vos installations et votre matériel, obtenez le rendement minimum tout en augmentant vos frais généraux, démontez vos machines et roulez vos usines sur les fameux espaliers et éboulements à rotule Dada.

le blanc indifférence
n'a pas été créé par
Dada
pour des prunes

Qu'est-ce que Dada ?
DADA
c'est la plante de l'art
qui a monté

CHANSONS INTERNATIONALES

Les œillets de cuir fauve des éléphants
Qui suivent la piste en neige éternelle,
Marée de mi-septembre, on rapporte des oursins
égarés : la récompense est en bas
Le spectacle des ricins qui se fanent en blanc et noir
Comme les alliances humaines
Et les départs de trains omnibus
Sur le marche-pied il y a tous les rois
du monde
Le roi des idées
Le roi des échecs
Le roi des splendeurs solaires
Trois jeunes déménageurs

MAIRIE AMÉRICAINE

Pour la répartition des spécimens gratuits
Le Bec Bunsen
Endimanché descend des Capétiens
L'attaque à main armée des vinaigres où la jeune fille
toujours la même se soigne et se parfume
Par la grâce de Dieu
Le grand amour occidental aux biens des communautés
Ce verger de poiriers noirs
Mars, 22 mars
Coqs en pâte des villes de bois
Sur les signaux maritimes rouges et creux
le sel sonne dans les timbres

[AH FINI DE COURIR…]

Ah fini de courir et des chiens hors d’haleine
Ayant défait le nœud de la laisse *exister*,
Par-delà les signaux grinçants de la clarté,
Au premier edelweis apparu dans la plaine,

Des chiens qu’on siffle sur des pattes d’araignée
Près des étangs parmi des cerfs toujours sans pleurs,
À l’heure où les bijoux dans la main des voleurs
Saignent, où le bras nu prend l’astre pour cognée,

À la lune, à la grande ourse de l’Uniforme,
Aux dauphins soulevant pour un soir les ruisseaux,
Au feu qui gronde seul à travers les cerceaux,
À l’amour, à l’attente éternelle sous l’orme,

Hurleront de plaisir en renversant la tête,
Déchireront le jour aux adieux de mouchoir.
La prière de vivre et l’ordre de déchoir
Ne seront plus qu’une heure encore de la fête.

Aussi bien, par-delà les cages que l’air bleute,
Se poursuivent, semant des fleurs sur des glaçons,
Les guenilleux vendeurs du journal *Nous passons*
Brillant comme l’éclair fait des dents de la meute.

[L'EMBARQUEMENT…]

I

L'embarquement mais pour moins que les îles
Les prairies détruites par la lutte de deux poissons
Dont succombe éternellement le plus clair
Tu verras c'est le jour de ma naissance
Les barreaux des cages sont blancs et le froid paradis nous accueille
La patience étend du linge et du linge au soleil
Toujours ces flots de paille par-dessus les voitures
Et les chevaux qui ont peur
Comme des plantes grimpantes à cause de la descente
Vers le moulin d'où s'écoulent en silence les pièces d'argent
Le massif se détache de la brume
Et dans ce massif plus profond il y a des cœurs qui se posent comme des abeilles
Alors c'est l'heure
L'heure de revenir parmi les lianes étonnamment brisées
Parmi les cloches d'eau qui tintent les étoiles
Qui éclosent trop vite aux yeux des serpents
L'action se défait de mille couronnes de mille berceaux
Et repart plus loin que d'où elle est venue
Avec les médailles de la folie
Les trop beaux ornements des cases où l'on s'aime
Pendant que le verre tremble aux fenêtres les mieux éclairées
Le verre aux lueurs d'arbre sans écureuil
Dans la paresse des airs

II

Les criminels célèbres suivaient une piste où leurs pas étaient remplacés par des comètes
Dont les cheveux défaits incendiaient les forêts
Au passage des trains
Un peu avant la station comme toujours
Toujours est un peu avant la station
Qu'on appelle en langage
Mais la vie douce comme un pas de vis
Aux serruriers
Enfin la pince dont le nom est plus seigneurial que celui d'aucune rose
Chante elle aussi sur le pas d'une porte
Et le maritime c'est l'air ou l'eau

C’est le solitaire plutôt
Ma bluette comme la chanson vous savez
Ma bluette aura les mains bleues
Ma bluette aura les mains nettes
La terre de feu jaunissait
La Terre de Feu était une sorte de main
Regarde ta main à travers la lampe
Tu es seul avec les grands criminels
Pas tout seul

III

Les valeurs qui se cotent en Bourse
Ne font pas plus le moine que l’habit
Mais lorsqu’on a derrière soi une pancarte vieille de mille ans
Comme moi
On n’a plus qu’à se laisser couler sur les tableaux noirs
Voici qu’on inscrit les nombres infinitésimaux
Qu’on entrelace des lettres que je connais trop bien à des caractères différents
Il y a bien un homme qui s’est jeté hier en parachute du pont des Buttes-Chaumont
Faut-il vous éclairer davantage
Voici la rue Vivienne
Voici la rue Mortienne
Je suis le frac et le lys qui s’éteint à la boutonnière de ce frac
Un ver luisant n’a pas d’existence
Sans quoi il ne serait pas luisant
Mais le matin tous les vers luisent
Même les vérités
Ô Paris les sous tombent comme dans une cour
Quand le soleil chante
Et que l’appui des fenêtres se couvre de bas de soie
Pour qu’il pleuve
J’ai passé des nuits aux Tuileries
Bien après les royautés
Les phares tournaient du haut en bas de la mer
Les sœurs de charité étaient les moins vêtues
Et la rumeur effrayante des papillons ceignait d’une écorce plus claire les réverbères
Souvent par la poussière
Une racine plaintive glissait devant moi
L’heure avait sonné les portes étaient closes
Et les grilles faites de grands chiens
Livraient passage à de folles guirlandes
Les fuseaux gelés c’étaient encore des nombres

Mais jamais le satin des miens
Qui ne sont inscrits nulle part
Qui sèchent sur les buvards et dont on n'acquiert que par transparence la preuve qu'ils étaient frauduleux

IV

Le moins qu'on puisse dire de moi-même
Est que je ressemblais à une poignée de mains
Au-dessus d'un grand feu
L'une des mains était prise dans un gantelet couleur de nuit
Et l'autre avait ses bagues brisées
À la lueur de l'iris détestable qui s'approchait d'elles
Ces mains se serraient toujours
Toujours plus fort
J'étais aussi caché dans le sachet d'une étoffe du treizième siècle
Au-dessous de la couronne royale
Bien caché
Les bêtes sous-marines montraient patte blanche à la porte du palais
Les longues rosaces protégeaient au centre une scène redoutée
Les pages tournaient dans un livre toujours plus petites toujours plus grandes
À l'approche des mains qui s'étaient desserrées
Beaucoup plus tard quand il n'y avait plus risque de surprise
Et que des cavaliers désarçonnés passaient sous la fenêtre
Les arçons étaient bleus la terre était maudite
Un mouchoir agité de proche en proche sur la route
Ne détournait plus personne
J'étais à certaines heures ce mouchoir
Et je montais à hauteur d'une main invisible l'escalier d'une tour
Jusque là où vous n'étiez pas
J'étais les vraies couleurs du jour quand il lui plaît de finir
Ou bien les fausses douleurs du jour quand il lui plaît de nous commander
Mais je n'étais jamais tout à fait l'intérieur du regard que je jetais autour de moi
Je n'étais jamais l'œil en forme de faucille
Jamais l'éveil en larmes jamais le paon des forêts de la nuit

V

Un oiseau celui qui tourne dans les grains de café
Une plante celle qui se brise à la lumière des vœux
Une pierre celle qu'on jette dans la direction de ce qu'on a perdu
Ô règnes et vous interrègnes
Durant lesquels j'aurai été celui que les moteurs condamnent
Un accident n'est pas si vite arrivé

Les usines lancent un appel grisant sous le ciel mort
Les marches au haut desquelles il y a une statue
La statue est dans la maison
La maison est dans la rue
Et la rue est dans la saison
La saison est dans la raison
Et dans la raison au parfum d'amandes amères
Il y a bien des hommes et des femmes
Des femmes qui couchent sous les ponts
Ma foi quand la distance est trop grande
Si l'on frappait les pavés ils se casseraient comme des œufs
Sous les pavés il y a des flèches empoisonnées
Qui se dirigent
Il y a des nappes d'or et des draps si fins
Que les cygnes en meurent de honte
L'arrêt des horloges est un phénomène notable
Chaque fois qu'un loup marche sur la neige
Et là où il y a des loups
Il y a des cuirasses de plumage

VI

Aux flots des rayonnantes mers si bien dénommées
Par des bouches longues comme les rosiers des mers
Aux écoles dont les fenêtres sont obscurcies par les tourterelles
Et au volant des robes des favorites
Aux falots mal abrités des chercheurs d'or
À la rafale
À l'exil de ceux qui ont trahi et non à l'oubli de ce qu'ils n'ont pas voulu trahir
Aux perles aux chansons
À l'arrière des navires qui sombrent
À l'idée hautement exprimée qu'il faut et qu'il ne faut pas
À l'ombre dans laquelle couvent les sectes
À la pente herbue des montagnes que détermine le lit du chamois
Aux épines de l'air
Et dans les mornes champs où se poursuivit la débâcle des grands chats sauvages et de mille animaux
Partout où le pli n'est pas donné par le voleur dans sa fuite
Par l'étranger dans son indécision
Par le prêtre dans son diocèse
Par la vierge dans son désespoir
Là là tu es ô grand mur fait de tous les nuages
Tu penches dans l'effroi de tes incompréhensibles lézardes
Et comme une glaneuse qui voit à terre un épi trop lourd pour ses mains transparentes

Le ciel ne nous soulève pas nous tenons à lui par un fil
Et ce fil s’enroule autour de nous quand nous croyons veiller
Veiller veiller à quoi
Veiller à ne veiller jamais

[TU ES GRAVE...]

Tu es grave dans la grâce absolue d'être plus légère
Que ma tempête
Où les arbres sont peints dans mes yeux
Des arbres plus grands que les bouquets de violettes
Et où s'appuie le temps d'un éclair la vie de tous les hommes
Toi ce n'est pas la clairière où tout se pense si bien
Que tu veux dire à mi-voix levant la main au-dessous bien au-dessous
du serment
Mais les mousses encerclant les doux miroirs de l'eau
Quand es-tu déchirée à travers eux
Comme les étoiles
Un bras se creuse dans le sable là où fut peut-être l'éternité
L'éternité se lance à la poursuite de mon amour
Elle va l'arrêter au bord de l'abîme
Mais non les pluies toutes les pluies me séparent de toi
Je vais ramasser le gant
Le gant que me jette le ciel et m'enfermer à tout jamais
Dans la prison de mes lèvres prison du soleil
prison de la calme étreinte des habitants de
ce pays anormal qui finit par exister
Va mon étrangère ma perte de paradis
Si tu es la couleur définitive que je donne à mes jours
Tout ce qui restera sur le tableau noir
Jamais tu n'apprendras ce qu'il en est
De la beauté que les larmes maintiennent pareilles à des
faisceaux de jeunes herbes coupantes
Et le barrage de minuit romances êtes-vous de ce monde
M'empêchera de conduire mon ombre par la main

[LA PORTE DE LA MAISON DE LISE…]

La porte de la maison de Lise
Est défendue par un oiseau de mer
Qu'il faut poignarder en plein vol
Il s'agit aussi de briser entre sept vases de vermeil
Celui qui contient un peu de cendre
Et n'est jamais le même
Alors d'une procession toute blanche
S'abat un capuchon découvrant une chevelure qui est la sienne
Et dont je ne sais rien
Sinon qu'elle est traversée d'une ligne bleue
Au-dessus de laquelle je ne vois plus
Cette ligne fait la lumière et l'ombre
        comme de très bonne heure à Grasse
        un rang de cueilleuses dans les champs de jasmin
Les astres font le tour de la tête de Lise
Avec la lenteur des panthères qu'elle aime
Et qui l'aiment et qui font si belle la robe du ciel
Comment mais comment croire au retour des lueurs
Qui caractérisent la cinquième saison
Celle qui arrive tous les cent ans
Les pommes d'or luisent sur les arbres noirs
Du jardin mais elle fait semblant de ne pas les voir
Pour éviter qu'on lui demande pardon de sa tristesse
Qui est un éventail invisible ou tout au moins follement transparent
Lise la neige tombe sur votre miroir
Lise habillée de cristaux de neige
De neige comme votre nom fermé sur des étamines de sang

*

Lise les poèmes se font et se défont comme des passes
Mystérieuses devant vos yeux mais ce ne sont jamais
        que les mains de celui qui veut vous
        endormir ou vous éveiller qui rêvent
La baraque foraine où se combinent les jeux si peu
        variés et pourtant innombrables
De l'amour et de la mort

N’a jamais été si pauvre d’accessoires
On essaie bien encore un peu de vous éblouir
        au moyen de cette pièce d’artifice
        qu’on appelle je crois soleil
Mais l’illusion est insuffisante et vous qui ne cherchez que l’illusion
L’illusion d’un mal inguérissable dans les contrées de l’absence
Derrière les manèges de fleurs géantes
        là où l’avenir se trompe de zone
Et maintient debout sur son cheval emballé
Une femme qui n’est plus Lise et qui lui ressemble étrangement
Les aventuriers du val qui la regardent passer
    ne peuvent supporter l’éclat de ses yeux trop ouverts
On raconte qu’au temps de sa vie un seul battement de
        ses cils entraînait ce déplacement brusque et
        oblique des insectes noirs dont les longues pattes
        se détendent à la surface des ruisseaux
Moi qui entends cela du fond de mon tombeau
Je me garde d’y contredire
Et mon cœur à travers quoi son cœur a passé
Ou passera qu’elle le veuille ou non
    répond encore très loin dans les heures impossibles
De cet écho qui n’existe que dans les grottes
Les soirs d’arc-en-ciel
Mais les nuits je jure que les nuits sont de trop
Nuits où se font et se défont les poèmes
Nuits où il peut lui paraître trop doux
        de lâcher la proie pour l’ombre
Nuits que je serre secrètement sur mon
        cœur avec l’image des arbres creux
        où se repaît l’adorable cruauté
Nuits merveilleuses des pierres qu’on ne soulève pas et de Lise
Nuit des nuits que j’appelle sans Lise

[C'EST TOI CE N'EST PAS NOUS…]

C'est toi ce n'est pas nous c'est le feu qui ne craint pas le vent
Celui qui court plus vite que le vent dans les campagnes
Une jeune fille secoue en dormant ses cheveux noirs
Et nous regarde passer
Et te regarde passer c'est toi ce n'est pas nous
Le génie des puits incline sur ton passage son magique cerceau bleu
Ce n'est plus toi est-ce toi ce n'est pas nous
Il y a des portes à tous les précipices
Même à ceux dans lesquels on tombe et il y a aussi des oiseaux tout le long de la chute
Des oiseaux qui ne vivent que là
Et dont les ailes forment un X autrement brillant que tous les autres
Où vas-tu c'est l'adresse qui te guide je vois ses jambes nues et fines
Il n'y a pas de précipices pour toi
Pas de serments éphémères qui glissent sur l'eau resplendissante
C'est toi cette lumière tournante au cou des arbres
Cette lumière qui n'échappe à personne et qui fait le tour de la meule qu'on ne voit pas
Voici la mer voici les races et les rosaces que tu aimes
Les cuirasses éternelles des neiges de la mer
Les coupés mouillés fouettés par les algues rouges des longues avenues
Voici les uniformes aux belles aiguillettes
Est-ce là veux-tu voir la croix qui ne se lève pas sur la mer
Veux-tu des bois de glaces sillonnés d'éclairs noirs
Qui se cachent derrière les aurores du nord
Te rends-tu au sacre intime des reines sans sujets
Ou bien procèdes-tu de la sereine pâleur des choses mortelles
Comme moi qui t'interroge et qui cherche tes bras comme la flamme à travers la grille
Quelle grille celle du temps
Quel temps celui des larmes
Où sont les formes des feuillages des voiles des immenses papillons dont tremble le vent
Où va le feu qui ne craint pas le vent

[LUMIÈRE AI-JE DIT…]

Lumière ai-je dit vrai l'ombre est trop vraisemblable
Elle a même n'est-ce pas les yeux bleus
Et les chemins tous mènent à la Rome *ancienne*
Les paroles s'en vont aussi quand je reste ai-je dit vrai
À ma place il y a des hommes qui vont à la chasse
Et qui regardent derrière eux comme si les oiseaux qu'ils ont déjà tués les attendaient
La mousse qui roule comme elle est jalouse de la poussière des pierres
Il paraît que les enfants croient naître des miroirs
Et que c'est plus tard seulement qu'ils ont l'illusion contraire
Il n'y a pas d'image dans la glace ni ailleurs
Il n'y a que des *longueurs* selon le vocabulaire hippique
C'est pourquoi les obstacles sont parfois mortels
Mais que dire du cavalier qui mettrait cent ans à sortir du nombre
Là où le pied de son cheval a passé l'ombre de ce pied fait que l'herbe repousse
Comme si cette ombre seule était vraie
Mais le sourire n'a pas de patrie

[JE NE SAIS PAS MAIS JE SAIS…]

Je ne sais pas mais je SAIS
Voilà ma saison qui anticipe sur l’automne dans les pays où il ne fait jamais nuit
Où les jours ne diminuent pas de la respiration d’un oiseau qui vole
S’il vole c’est que je SAIS
Je sais qu’il ne se posera jamais
L’hirondelle a la forme de mes mains
C’est pourquoi elle rase le sol quand il va pleuvoir
Mais il fait beau si beau que ce n’est plus ici ni ailleurs
C’est plus tard dans une clairière
Dans une clairière tout au fond d’une mine
Où plonge un ascenseur empli de pierres
Qui sait
Chute du ballon
Savoir est très court et ceci de par tous les alphabets du monde
On dit savoir comme on dit Je t’aime
Mais les lèvres n’ont pas toujours pour elles le rayon de soleil qui fait que dans certains pays il ne fait jamais nuit
Les lèvres ne sont pas toujours ces échelles de soie
Les lèvres ne s’entrouvrent pas toujours sur ce qu’on SAIT
Quand on croit à la divination à son long cortège d’astres et de corolles
Corolles ai-je prononcé le mot Corolles
Corolles je SAIS Dans cette corolle il y a un haut-le-corps.

[MES PAS DANS LES TIENS…]

Mes pas dans les tiens l'ombre dans les feuilles
Une pensée au creux du chemin
Mes doigts sur la clé la rivière pâle
Et tout ce qui rappelle le temps
Ah l'aiguille du chemin de fer sous l'averse
Pendant que le faon rit dans la clairière
Un jour d'été si long qu'il fait tout le tour
Je te vois dans l'ombre mes pas dans les tiens
Tu es folle et presque aussi belle que l'approche de la vie

*

Parle-moi de cette reine c'était si tremblant
Que l'horloge paraissait mouillée
Les balbutiements des herbes tout près de l'eau
C'était sa couronne et tu descendais de voiture
Près du palais qui ressemblait à des agrès pour Madame des Ricochets

*

L'aigle a pris deux moutons dans ses serres
Le mouton noir ferme les yeux
Pauvre gouffre il y a une étoile qui s'accroche à son reflet
Et l'aigle laisse tomber les boîtes qui contenaient les bagues
Les anneaux sonnent les pierres saignent
Et dans le glacier violet se confondent les lacs pleins d'ombre
Au bas de la cataracte le Riesling jongle avec son poignard
On vient dans l'auberge ce n'est pas trop tôt
L'agonie est portée dans un carrosse à quatre cheminées
Combien de temps verrons-nous le passé

*

Va je te rejoins
Va dans les bois

Rentre dans l’eau
Couche-toi dans les iris du mur nu qui n’a pas de plumes

[DU TEMPS QUE LES CHOSES PARLAIENT…]

Du temps que les choses parlaient
Chose Oui je suis là
Moins qu'être chose après nous paille os métal en fusion
Osier
D'où êtes-vous venue disait au commencement de l'ombrelle
La bague qui ne devait jamais être ronde
Et la bague à son tour interrogée
L'apparence fuyait toujours
Tout ce qui s'attendait à prendre le dessus
Le dessus sur la pierre comme fait la mousse noire
Quand le soir succède au matin des paupières fermées
Et que les lanternes poissonneuses poussent devant elles les bancs de jardin orangés et branlants
Il y avait des châteaux d'eau aux fenêtres de feu
Et à ces fenêtres des filets s'envolaient pour capter les oiseaux de l'air de la terre
Et la vivacité éternelle montait sur les trapèzes polis
Des cirques neigeux comme des conques ruisselantes de notes
Qu'une oreille abritée du vent n'entendra pas
Le verre dormait encore comme un peu de sable plaqué contre un mur
Avec finesse
Et le tremblement des feuilles n'avait encore gagné aucune cage prête à s'emplir de ces rumeurs disciplinaires et vagues que l'on compare à des glissements d'alouettes sur des cerceaux enfilés les uns dans les autres en spirale
Le mica l'amiante le gypse plantaient dans le sable leurs petits drapeaux sanglants
Et les masques éternels modelés dans le marbre aux veines éclatantes
Défilaient comme sur une ligne de frondaison passe l'armée en déroute des peuples dont les noms seront à peine retenus
La chaise curule lente comme un corbillard de perles
Les boucliers d'azur les étoiles de givre
Toute la patience des inventeurs courbés sur leurs appareils hors d'usage
Toute l'ambition des prophètes avec leurs chapeaux en éteignoirs
Toute la nostalgie des conquérants qui montent vers le soleil comme une vrille d'or
Nuançaient la durée aux copeaux de cuivre électriques et chargés

[FAIS QUE LE JOUR…]

Fais que le jour n'entre pas encore
Qui est là ?
Avec ses cages pleines de roues rouges
Qu'il finisse de poser dehors ses aigrettes
Une rosace d'herbe de la couleur du ciel sur lequel tu marches
Entre les pavés
Je vois des roulottes silencieuses pareilles à un accordéon sur une table
Je vois les fleurs d'eau rangées suivant leur espèce le long d'une berge que tu suis
Je vois la nuit comme font les oiseaux aux grands yeux carrés
Qui ont avec les lucioles des rapports de miroirs
La nuit ne frappe pas à la porte de verre elle passe son temps dans l'armoire
Parmi le linge bleu et vert elle chante elle fait des zigzags dans la maison
Au nom de la forêt et de la mer
Laquelle est la plus sombre laquelle oses-tu le plus souvent nommer
De tes lèvres qui me font voir la forêt et la mer
L'une dans l'autre quand le vent disperse les grands papiers écrits
Et que l'herbe monte dans les lampes qui baissent
On a jeté depuis peu dans la campagne de grandes constructions en fer
Qui sont belles et hautes et pareilles à mon amour
Des armures qui ne conviennent qu'à l'amour et à l'air
On n'en connaît pas toujours l'utilité
Les génies qui veillent sur tes mains pour qu'elles ne s'allument pas sans cesse
Je vois dans le rayon d'un phare des navires blancs qui sont les uns sur les autres en détresse
Les génies qui veillent sur tes mains sur tes yeux pour qu'ils soient de la nature des soies qui tournent
Dans les moulins d'oiseaux
Et aussi des gracieux quadrilatères de quartz sous la pioche usée des hommes battus par les sentiments
Font le tour du monde pendant que tu dors
En croyant que le temps part comme une flèche
Au devant au devant de tout ce qui t'est compté
De merveilleux dans l'apparence comme le gyroscope au bord d'un verre
Ou encore comme l'écran blanc dont la patience est faite de tant de

hâte, de désir, de drames et de poursuites
Alors que tu es caressée de la palme de larmes
Et du loisir éternel qui fait la joie
Presque aussi malheureuse qu'heureuse
Comme ces papillons qui ressemblent trop à des feuilles des soldats qui courent sur des glaciers
Je vois des portraits immenses
À cause d'une tresse de cheveux dix fois trop longue
Je vois la glace se rompre sous les soldats
Tout est silencieux comme au plus beau temps de l'arche
L'imagination est un parterre de lances brisées
Dans l'imagination je ne découvre que la grâce du cœur
Je vois dans leur bure immémoriale les Templiers
Ils sont épars et loin dans mon rêve
Ce que j'adore ce que rien ne saurait me faire brûler
Suzanne toi la forme même du feu

LE REVOLVER À CHEVEUX BLANCS (1932)

(poésies)(2)

À Paul Éluard.

POSES FATALES

Les petites filles s'habillent [illegible] mais plus d'une disparaît au coin du bois dans sa robe écossaise : *c'est bien ainsi.*

Les nombres qui écrits 365 en caractères arabes aux [illegible] multiples d'un nombre de deux chiffres



endeurs de la colère, je regarde une porte claquer
ır ou la gomme des écoliers.

L'OPÉRATEUR, POUR PHOTOGRAPHIER CERTAINES PLANTES, EST OBLIGÉ DE TENIR UN ÉVENTAIL ET DOIT FAIRE SEMBLANT DE DANSER.

C'est à retrouver l'usage des plus petites jumelles de théâtre ?

Va-t-on mourir de rire quand la jeunesse se penche à la [illegible] faute commise ou non.



J'ai sur le bras, du côté interne, une marque sinistre, un M bleu qui me menace.

Tout remonte à la plus haute antiquité : les graffitti qui enchantent les petits garçons ne sont jamais que des cœurs et des triangles entourés de feu.

Rien ne laisse à désirer dans cette crèche blanchie à la chaux où se promène l'hermine des sacres les plus lointains de commun accord avec la loutre au mimosa, la gentille épouse du soin maternel.

CONFORT MODERNE

La vie pratique

Des Esquimaux

Réfléchissez

VOTRE

SALLE A MANGER

INFERNALE

MAIS CALME

COUI ! COUI!...

ronge

Votre bien-être

TOUS CES VÉHICULES DIFFÉRENTS

Pour quel usage *de carreaux cassés*

remplacent

LE TRAIN

FANTOME

DES VALEURS

du monde entier

On ne connaît pas

Le transparent

Tir aux Pigeons

L'envers
pitoyable
Du danger
Les inquiétudes
Du côté de
Toujours
Apparence ?... Réalité ?...
C'est en même temps
L'étonnante
VIE
Fleurs et sourires...
JE N'AI JAMAIS
gagné

LA MORT ROSE

Les pieuvres ailées guideront une dernière fois la barque dont les voiles sont faites de ce seul jour heure par heure
C’est la veillée unique après quoi tu sentiras monter dans tes cheveux le soleil blanc et noir
Des cachots suintera une liqueur plus forte que la mort
Quand on la contemple du haut d’un précipice
Les comètes s’appuieront tendrement aux forêts avant de les foudroyer
Et tout passera dans l’amour indivisible
Si jamais le motif des fleuves disparaît
Avant qu’il fasse complètement nuit tu observeras
La grande pause de l’argent
Sur un pêcher en fleurs apparaîtront les mains
Qui écrivirent ces vers et qui seront des fuseaux d’argent
Elles aussi et aussi des hirondelles d’argent sur le métier de la pluie
Tu verras l’horizon s’entrouvrir et c’en sera fini tout à coup du baiser de l’espace
Mais la peur n’existera déjà plus et les carreaux du ciel et de la mer
Voleront au vent plus fort que nous
Que ferai-je du tremblement de ta voix
Souris valseuse autour du seul lustre qui ne tombera pas
Treuil du temps
Je monterai les cœurs des hommes
Pour une suprême lapidation
Ma faim tournoiera comme un diamant trop taillé
Elle nattera les cheveux de son enfant le feu
Silence et vie
Mais les noms des amants seront oubliés
Comme l’adonide goutte de sang
Dans la lumière folle
Demain tu mentiras à ta propre jeunesse
À ta grande jeunesse luciole
Les échos mouleront seuls tous ces lieux qui furent
Et dans l’infinie végétation transparente
Tu te promèneras avec la vitesse
Qui commande aux bêtes des bois
Mon épave peut-être tu t’y égratigneras
Sans la voir comme on se jette sur une arme flottante
C’est que j’appartiendrai au vide semblable aux marches
D’un escalier dont le mouvement s’appelle *bien en peine*

À toi les parfums dès lors les parfums défendus
L'angélique
Sous la mousse creuse et sous tes pas qui n'en sont pas
Mes rêves seront formels et vains comme le bruit de paupières de l'eau dans l'ombre
Je m'introduirai dans les tiens pour y sonder la profondeur de tes larmes
Mes appels te laisseront doucement incertaine
Et dans le train fait de tortues de glace
Tu n'auras pas à tirer le signal d'alarme
Tu arriveras seule sur cette plage perdue
Où une étoile descendra sur tes bagages de sable

CAMP VOLANT

Le Jugement dernier avait été suivi d'un premier classement
Puis d'un second auquel prenaient part les vents et les marées
Les vaux et les monts
Et ceux qui avaient vécu par monts et par vaux
Contre vents et marées
Formaient en avant de la troupe un arbre à demi déraciné
Qui prenait le ciel comme un bateau qui sombre
Il était environ quatre heures de l'après-midi
L'appareil du temps continuait à fonctionner tant bien que mal
Il inquiétait fort les plongeuses
Ces femmes mortes d'amour
Qui hantent la piscine du ciel
Elles portent les maillots de l'ombre de l'herbe de l'astre et du jour d'été
Quatre heures il n'était encore que quatre heures
Et j'étais condamné depuis longtemps
J'étais condamné à gravir un escalier détruit
Comment m'y prendre
Le bord du ciel était gardé par des chats-huants
Sur la première marche un mendiant était assis à côté d'un paon
La fièvre avait établi ses éventails mécaniques au-dessus de tout ce que je pensais
Il ne m'arrivait que des bribes du discours de distribution
Traitant victorieusement de l'Oubli
Oubli j'arrive à peine
Oubli rappelez-moi au souvenir de l'Oubli
Des enfants traînaient des ballons et des plumes
Ils étaient reçus par un grand explorateur entouré de chiens blancs
Par ici criait-on c'est derrière le champ de riz
C'est sur l'esplanade des étoiles
J'assistais aussi à une bagarre et le théâtre de cette bagarre était une roseraie
Mais les fleurs étaient immenses
Comme l'offense
Le carrier surtout m'intriguait
Ses lunettes étincelantes où l'avais-je déjà vu
Comme les pierres filaient à l'approche de sa main
Comme les heures avaient passé
Les corniches livraient passage à des éclats de givre

Mais d'un givre qui durerait au soleil
Les premiers s'en étaient allés et les derniers étaient ailés
La musique grandissait
Sur les barricades et dans les haies
Oiseaux-mouches oiseaux-fleurs
Les vierges seules étaient nues
Leur chair brillait comme devrait briller le diamant
Leur repentir faisait peine à voir encore
Dans leurs cheveux un croissant pâle et leur cœur transparent était un croissant aussi
Les juges dont le manteau était fait de toutes les hermines
Ne parvenaient pas à détourner les yeux du Buste étrange qui changeait toujours
Ce Buste avait été tout le monde et moi-même
Il était maintenant un croisement de branches dans une forêt
Sur l'une il y avait un nid
Mais dans le nid hélas il n'était à jamais que quatre heures
J'ai déjà dit que j'étais condamné

Mais quoi il fut dix heures du matin
Il fut à nouveau temps de ramasser les guides
Les chevaux avaient faim
On vit passer une voiture sans frein pour les descentes
On vit les oiseaux s'échapper par la portière
Et l'on dit qu'une femme était endormie sur le marchepied
Je suis celui qui ne sait qui vit ni qui meurt
Celui qui brûle de ne pas savoir
Celui qui sait trop bien qu'il brûle et qu'il sait
Abîmes rassemblement des lueurs que je n'ai pas
Énormes perles
Abîmes sans détail qui seuls m'attirez
On me passe les menottes quand je pense à vous
Et pourtant je suis libre de me perdre en vous
D'entretenir avec ce qui monte de vous le moins fructueux des commerces
Le Jugement est un pont jeté mais il n'est pas si beau que mon vertige
Cette théorie de jeunes filles aux gorges bleues
Laissez-moi passer
Laissez-moi passer

NON-LIEU

Art des jours art des nuits
La balance des blessures qui s'appelle Pardonne
Balance rouge et sensible au poids d'un vol d'oiseau
Quand les écuyères au col de neige les mains vides
Poussent leurs chars de vapeur sur les prés
Cette balance sans cesse affolée je la vois
Je vois l'ibis aux belles manières
Qui revient de l'étang lacé dans mon cœur
Les roues du rêve charment les splendides ornières
Qui se lèvent très haut sur les coquilles de leurs robes
Et l'étonnement bondit de-ci de-là sur la mer
Partez ma chère aurore n'oubliez rien de ma vie
Prenez ces roses qui grimpent au puits des miroirs
Prenez les battements de tous les cils
Prenez jusqu'aux fils qui soutiennent les pas des danseurs de corde et des gouttes d'eau
Art des jours art des nuits
Je suis à la fenêtre très loin dans une cité pleine d'épouvante
Dehors des hommes à chapeau claque se suivent à intervalle régulier
Pareils aux pluies que j'aimais
Alors qu'il faisait si beau
« À la rage de Dieu » est le nom d'un cabaret où je suis entré hier
Il est écrit sur la devanture blanche en lettres plus pâles
Mais les femmes-marins qui glissent derrière les vitres
Sont trop heureuses pour être peureuses
Ici jamais de corps toujours l'assassinat sans preuves
Jamais le ciel toujours le silence
Jamais la liberté que pour la liberté

SUR LA ROUTE QUI MONTE ET DESCEND

Dites-moi où s’arrêtera la flamme
Existe-t-il un signalement des flammes
Celle-ci corne à peine le papier
Elle se cache dans les fleurs et rien ne l’alimente
Mais on voit dans les yeux et l’on ne sait pas non plus ce qu’on voit dans les yeux
Puisqu’ils vous voient
Une statue est agenouillée sur la mer mais
Ce n’est plus la mer
Les phares se dressent maintenant dans la ville
Ils barrent la route aux blocs merveilleux de glace et de chair
Qui précipitaient dans l’arène leurs innombrables chars
La poussière endort les femmes en habits de reines
Et la flamme court toujours
C’est une fraise de dentelle au cou d’un jeune seigneur
C’est l’imperceptible sonnerie d’une cloche de paille dans la maison d’un poète ou de quelque autre vaurien
C’est l’hémisphère boréal tout entier
Avec ses lampes suspendues ses pendules qui se posent
C’est ce qui monte du précipice à l’heure du rendez-vous
Les cœurs sont les rames légères de cet océan perdu
Lorsque les signaux tournent au bord des voies avec un bruit sec
Qui ressemble à ce craquement spécial sous les pas des prêtres
Il n’y a plus d’actrice en tournée dans les wagons blancs et or
Qui la tête à la portière justement des pensées d’eau très grandes couvrent les mares
Ne s’attende à ce que la flamme lui confère l’oubli définitif de son rôle
Les étiquettes effacées des bouteilles vertes parlent encore de châteaux
Mais ces châteaux sont déserts à l’exception d’une chevelure vivante
Château-Ausone
Et cette chevelure qui ne s’attarde point à se défaire
Flotte sur l’air méduse C’est la flamme
Elle tourne maintenant autour d’une croix
Méfiez-vous elle profanerait votre tombe
Sous terre la méduse est encore chez elle
Et la flamme aux ailes de colombe n’escorte que les voyageurs en danger
Elle fausse compagnie aux amants dès qu’ils sont deux à être seuls
Où va-t-elle je vois se briser les glaces de Venise aux approches de

Venise
Je vois s’ouvrir des fenêtres détachées de toute espèce de mur sur un chantier
Là des ouvriers nus font le bronze plus clair
Ce sont des tyrans trop doux pour que contre eux se soulèvent les pierres
Ils ont des bracelets aux pieds qui sont faits de ces pierres
Les parfums gravitent autour d’eux étoile de la myrrhe terre du foin
Ils connaissent les pays pluvieux dévoilés par les perles
Un collier de perles fait un moment paraître grise la flamme
Mais aussitôt une couronne de flammes s’incorpore les perles immortelles
À la naissance d’un bois qui doit sauver de la destruction les seules essences des plantes
Prennent part un homme et tout en haut d’une rampe d’escalier de fougère
Plusieurs femmes groupées sur les dernières marches
Elles ouvrent et ferment les yeux comme les poupées
L’homme que je ne suis plus cravache alors la dernière bête blanche
Qui s’évanouit dans la brume du matin
Sa volonté sera-t-elle faite
Dans le premier berceau de feuillage la flamme tombe comme un hochet
Sous ses yeux on jette le filet des racines
Un couvert d’argent sur une toile d’araignée
Mais la flamme elle ne saurait reprendre haleine
Malheur à une flamme qui reprendrait haleine
Je pense à une flamme barbare
Comme celle qui passant dans ce restaurant de nuit brûle aux doigts des femmes les éventails
Comme celle qui marche à toute heure sur ma trace
Et luit à la tombée des feuilles dans chaque feuille qui tombe
Flamme d’eau guide-moi jusqu’à la mer de feu

LES ATTITUDES SPECTRALES

Je n'attache aucune importance à la vie
Je n'épingle pas le moindre papillon de vie à l'importance
Je n'importe pas à la vie
Mais les rameaux du sel les rameaux blancs
Toutes les bulles d'ombre
Et les anémones de mer
Descendent et respirent à l'intérieur de ma pensée
Ils viennent des pleurs que je ne verse pas
Des pas que je ne fais pas qui sont deux fois des pas
Et dont le sable se souvient à la marée montante
Les barreaux sont à l'intérieur de la cage
Et les oiseaux viennent de très haut chanter devant ces barreaux
Un passage souterrain unit tous les parfums
Un jour une femme s'y engagea
Cette femme devint si brillante que je ne pus la voir
De ces yeux qui m'ont vu moi-même brûler
J'avais déjà cet âge que j'ai
Et je veillais sur moi sur ma pensée comme un gardien de nuit dans une immense fabrique
Seul gardien
Le rond-point enchantait toujours les mêmes tramways
Les figures de plâtre n'avaient rien perdu de leur expression
Elles mordaient la figue du sourire
Je connais une draperie dans une ville disparue
S'il me plaisait de vous apparaître vêtu de cette draperie
Vous croiriez à l'approche de votre fin
Comme à la mienne
Enfin les fontaines comprendraient qu'il ne faut pas dire Fontaine
On attire les loups avec les miroirs de neige
Je possède une barque détachée de tous les climats
Je suis entraîné par une banquise aux dents de flamme
Je coupe et je fends le bois de cet arbre qui sera toujours vert
Un musicien se prend dans les cordes de son instrument
Le Pavillon Noir du temps d'aucune histoire d'enfance
Aborde un vaisseau qui n'est encore que le fantôme du sien
Il y a peut-être une garde à cette épée
Mais dans cette garde il y a déjà un duel
Au cours duquel les deux adversaires se désarment
Le mort est le moins offensé

L’avenir n’est jamais

Les rideaux qui n’ont jamais été levés
Flottent aux fenêtres des maisons qu’on construira
Les lits faits de tous les lys
Glissent sous les lampes de rosée
Un soir viendra
Les pépites de lumière s’immobilisent sous la mousse bleue
Les mains qui font et défont les nœuds de l’amour et de l’air
Gardent toute leur transparence pour ceux qui voient
Ils voient les palmes sur les mains
Les couronnes dans les yeux
Mais le brasier des couronnes et des palmes
S’allume ne fait à peine que s’allumer au plus profond de la forêt
Là où les cerfs mirent en penchant la tête les années
On n’entend encore qu’un faible battement
D’où procèdent mille bruits plus légers ou plus sourds
Et ce battement se perpétue
Il y a des robes qui vibrent
Et leur vibration est à l’unisson de ce battement
Mais quand je veux voir le visage de celles qui les portent
Un grand brouillard se lève de terre
Au bas des clochers derrière les plus élégants réservoirs de vie et de richesse
Dans les gorges qui s’obscurcissent entre deux montagnes
Sur la mer à l’heure où le soleil fraîchit
Les êtres qui me font signe sont séparés par des étoiles
Et pourtant la voiture lancée au grand galop
Emporte jusqu’à ma dernière hésitation
Qui m’attend là-bas dans la ville où les statues de bronze et de pierre ont changé de place avec les statues de cire
Banians banians

CARTE D’ÉLECTEUR

J’aimerais n’avoir jamais commencé
Et m’enquérir de la vie
Comme un roi jadis rendait la justice sous un chêne
Le monde serait un crible
L’avoine folle du temps se courberait au loin
Comme des cheveux dont je n’aurais pas à connaître le bruit
Bien qu’ils soient pleins de petits morceaux de verre
Le drapeau de l’invisibilité flotterait au-dessus des maisons que j’ai habitées
Il flotterait sur ma vie comme sur une maison dont l’extérieur seul est achevé
Drapeau de toutes les couleurs et qui battrait si vite
J’aurais l’air de quelqu’un qui ne se souvient pas
D’être déjà descendu dans la mine
Et je regarderais autour de moi sans rien voir
Comme un chasseur adroit dans un pays de décombres
J’attendrais aussi je vous attendrais
Moi qui aurais fait à l’attente un tapis de mes regards
N’ayant pas encore commencé
Je goûterais le long des marais salants la paix inconnue des métamorphoses
L’outre là où l’on voudrait voir passer la loutre
Le sextant du sexe tant vanté
Adorable temps du futur toujours antérieur
La vérité tomberait du ciel sous la forme d’un harfang
Aux yeux agrandis de toutes les rixes possibles
Celles auxquelles j’ai pris part
Celles auxquelles j’aurais pu prendre part
J’interrogerais la vie comme mille sages insoupçonnables sous des habits de mendiants
Dans les gorges du Thibet
Comme mille morts sous la verdure brisée de fleurs

ALLOTROPIE

La sonnerie électrique retentit de nouveau
Qui entre
C'est moi remets-toi si tu veux que je te remette
L'armoire est pleine de linge
Il y a même des rayons de lune que je peux déplier
Tu as changé
Voici la preuve que tu as changé
Les dons qu'on fait aux morts dans leur cercueil
Les dons qu'on fait aux nouveau-nés dans leur berceau
Sont presque les mêmes la flèche indique la direction d'où tu viens
Où tu vas
Ton cœur est sur le chemin de cette flèche
Tes yeux qui vont être à nouveau si clairs s'emplissent du brouillard des choses
Tes mains le long d'une voie cherchent à tâtons l'aiguille sombre pour parer à la catastrophe
Tu vois les femmes que tu as aimées
Sans qu'elles te voient tu les vois sans qu'elles te voient
Comme tu les as aimées sans qu'elles te voient
Les loups noirs passent à leur tour derrière toi
Qui es-tu
Ombre de malfaiteur sur les grands murs
Ombre de signalisation qui va plus loin que le signal
Je suis le principal coupable
En même temps que le principal innocent
Ma tête roule de là-haut où jamais ne se porteront mes pas
Quel maquillage
Nul ne me reconnaîtra
Plus tard entre les pierres de l'éboulement
La fenêtre est grande ouverte
Sur cet éboulement magnifique
Penche-toi
Penche-toi pour changer encore
C'est bien toi qui te penches et qui changes
Cette photographie que tu as oublié de faire vire
Comme c'est toi

HÔTEL DES ÉTINCELLES

Le papillon philosophique
Se pose sur l'étoile rose
Et cela fait une fenêtre de l'enfer
L'homme masqué est toujours debout devant la femme nue
Dont les cheveux glissent comme au matin la lumière sur un réverbère qu'on a oublié d'éteindre
Les meubles savants entraînent la pièce qui jongle
Avec ses rosaces
Ses rayons de soleil circulaires
Ses moulages de verre
À l'intérieur desquels bleuit un ciel au compas
En souvenir de la poitrine inimitable
Maintenant le nuage d'un jardin passe par-dessus la tête de l'homme qui vient de s'asseoir
Il coupe en deux la femme au buste de magie aux yeux de Parme
C'est l'heure où l'ours boréal au grand air d'intelligence
S'étire et compte un jour
De l'autre côté la pluie se cabre sur les boulevards d'une grande ville
La pluie dans le brouillard avec des traînées de soleil sur des fleurs rouges
La pluie et le diabolo des temps anciens
Les jambes sous le nuage fruitier font le tour de la serre
On n'aperçoit plus qu'une main très blanche le pouls est figuré par deux minuscules ailes
Le balancier de l'absence oscille entre les quatre murs
Fendant les têtes
D'où s'échappent des bandes de rois qui se font aussitôt la guerre
Jusqu'à ce que l'éclipse orientale
Turquoise au fond des tasses
Découvre le lit équilatéral aux draps couleur de ces fleurs dites boules de neige
Les guéridons charmants les rideaux lacérés
À portée d'un petit livre griffé de ces mots *Pas de lendemain*
Dont l'auteur porte un nom bizarre
Dans l'obscure signalisation terrestre

LE VERBE ÊTRE

Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. Le désespoir n'a pas d'ailes, il ne se tient pas nécessairement à une table desservie sur une terrasse, le soir, au bord de la mer. C'est le désespoir et ce n'est pas le retour d'une quantité de petits faits comme des graines qui quittent à la nuit tombante un sillon pour un autre. Ce n'est pas la mousse sur une pierre ou le verre à boire. C'est un bateau criblé de neige, si vous voulez, comme les oiseaux qui tombent et leur sang n'a pas la moindre épaisseur. Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. Une forme très petite, délimitée par des bijoux de cheveux. C'est le désespoir. Un collier de perles pour lequel on ne saurait trouver de fermoir et dont l'existence ne tient pas même à un fil, voilà le désespoir. Le reste nous n'en parlons pas. Nous n'avons pas fini de désespérer si nous commençons. Moi je désespère de l'abat-jour vers quatre heures, je désespère de l'éventail vers minuit, je désespère de la cigarette des condamnés. Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. Le désespoir n'a pas de cœur, la main reste toujours au désespoir hors d'haleine, au désespoir dont les glaces ne nous disent jamais s'il est mort. Je vis de ce désespoir qui m'enchante. J'aime cette mouche bleue qui vole dans le ciel à l'heure où les étoiles chantonnent. Je connais dans ses grandes lignes le désespoir aux longs étonnements grêles, le désespoir de la fierté, le désespoir de la colère. Je me lève chaque jour comme tout le monde, et je détends les bras sur un papier à fleurs, je ne me souviens de rien et c'est toujours avec désespoir que je découvre les beaux arbres déracinés de la nuit. L'air de la chambre est beau comme des baguettes de tambour. Il fait un temps de temps. Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. C'est comme le vent du rideau qui me tend la perche. A-t-on idée d'un désespoir pareil ! Au feu ! Ah ils vont encore venir… Au secours ! Les voici qui tombent dans l'escalier… Et les annonces de journal, et les réclames lumineuses le long du canal. Tas de sable, va, espèce de tas de sable ! Dans ses grandes lignes le désespoir n'a pas d'importance. C'est une corvée d'arbres qui va encore faire une forêt, c'est une corvée d'étoiles qui va encore faire un jour de moins, c'est une corvée de jours de moins qui va encore faire ma vie.

LES ÉCRITS S'EN VONT

Le satin des pages qu'on tourne dans les livres moule une femme si belle
Que lorsqu'on ne lit pas on contemple cette femme avec tristesse
Sans oser lui parler sans oser lui dire qu'elle est si belle
Que ce qu'on va savoir n'a pas de prix
Cette femme passe imperceptiblement dans un bruit de fleurs
Parfois elle se retourne dans les saisons imprimées
Et demande l'heure ou bien encore elle fait mine de regarder des bijoux bien en face
Comme les créatures réelles ne font pas
Et le monde se meurt une rupture se produit dans les anneaux d'air
Un accroc à l'endroit du cœur
Les journaux du matin apportent des chanteuses dont la voix a la couleur du sable sur des rivages tendres et dangereux
Et parfois ceux du soir livrent passage à de toutes jeunes filles qui mènent des bêtes enchaînées
Mais le plus beau c'est dans l'intervalle de certaines lettres
Où des mains plus blanches que la corne des étoiles à midi
Ravagent un nid d'hirondelles blanches
Pour qu'il pleuve toujours
Si bas si bas que les ailes ne s'en peuvent plus mêler
Des mains d'où l'on remonte à des bras si légers que la vapeur des prés dans ses gracieux entrelacs au-dessus des étangs est leur imparfait miroir
Des bras qui ne s'articulent à rien d'autre qu'au danger exceptionnel d'un corps fait pour l'amour
Dont le ventre appelle les soupirs détachés des buissons pleins de voiles
Et qui n'a de terrestre que l'immense vérité glacée des traîneaux de regards sur l'étendue toute blanche De ce que je ne reverrai plus
À cause d'un bandeau merveilleux
Qui est le mien dans le colin-maillard des blessures

LA FORET DANS LA HACHE

On vient de mourir mais je suis vivant et cependant je n'ai plus d'âme. Je n'ai plus qu'un corps transparent à l'intérieur duquel des colombes transparentes se jettent sur un poignard transparent tenu par une main transparente. Je vois l'effort dans toute sa beauté, l'effort réel qui ne se chiffre par rien, peu avant l'apparition de la dernière étoile. Le corps que j'habite comme une hutte et à forfait déteste l'âme que j'avais et qui surnage au loin. C'est l'heure d'en finir avec cette fameuse dualité qu'on m'a tant reprochée. Fini le temps où des yeux sans lumière et sans bagues puisaient le trouble dans les mares de la couleur. Il n'y a plus ni rouge ni bleu. Le rouge-bleu unanime s'efface à son tour comme un rouge-gorge dans les haies de l'inattention. On vient de mourir, – ni toi ni moi ni eux exactement mais nous tous, sauf moi qui survis de plusieurs façons : j'ai encore froid, par exemple. En voilà assez. Du feu ! Du feu ! Ou bien des pierres pour que je les fende, ou bien des oiseaux pour que je les suive, ou bien des corsets pour que je les serre autour de la taille des femmes mortes, et qu'elles ressuscitent, et qu'elles m'aiment, avec leurs cheveux fatigants, leurs regards défaits ! Du feu, pour qu'on ne soit pas mort pour des prunes à l'eau-de-vie, du feu pour que le chapeau de paille d'Italie ne soit pas seulement une pièce de théâtre ! Allô, le gazon ! Allô, la pluie ! C'est moi l'irréel souffle de ce jardin. La couronne noire posée sur ma tête est un cri de corbeaux migrateurs car il n'y avait jusqu'ici que des enterrés vivants, d'ailleurs en petit nombre, et voici que je suis le premier *aéré mort*. Mais j'ai un corps pour ne plus m'en défaire, pour forcer les reptiles à m'admirer. Des mains sanglantes, des yeux de gui, une bouche de feuille morte et de verre (les feuilles mortes bougent sous le verre ; elles ne sont pas aussi rouges qu'on le pense, quand l'indifférence expose ses méthodes voraces), des mains pour te cueillir, thym minuscule de mes rêves, romarin de mon extrême pâleur. Je n'ai plus d'ombre non plus. Ah mon ombre, ma chère ombre. Il faut que j'écrive une longue lettre à cette ombre que j'ai perdue. Je commencerai par Ma chère ombre. Ombre, ma chérie. Tu vois. Il n'y a plus de soleil. Il n'y a plus qu'un tropique sur deux. Il n'y a plus qu'un homme sur mille. Il n'y a plus qu'une femme sur l'absence de pensée qui caractérise en noir pur cette époque maudite. Cette femme tient un bouquet d'immortelles de la forme de mon sang.

TOUTES LES ÉCOLIÈRES ENSEMBLE

Souvent tu dis marquant la terre du talon comme éclot dans un buisson l'églantine
Sauvage qui n'a l'air faite que de rosée
Tu dis Toute la mer et tout le ciel pour une seule
Victoire d'enfance dans le pays de la danse ou mieux pour une seule
Étreinte dans le couloir d'un train
Qui va au diable avec les coups de fusil sur un pont ou mieux
Encore pour une seule farouche parole
Telle qu'en doit dire en vous regardant
Un homme sanglant dont le nom va très loin d'arbre en arbre
Qui ne fait qu'entrer et sortir parmi cent oiseaux de neige
Où donc est-ce bien
Et quand tu dis cela toute la mer et tout le ciel
S'éparpillent comme une nuée de petites filles dans la cour d'un pensionnat sévère
Après une dictée où *Le cœur m'en dit*
S'écrivait peut-être *Le cœur mendie*

C’EST MOI OUVREZ

Les carreaux d’air se brisent à leur tour
Il n’y a plus de miroirs depuis longtemps
Et les femmes se défendent jour et nuit d’être si belles
À l’approche des oiseaux qui vont se poser sur leur épaule
Elles renversent doucement la tête sans fermer les yeux
Le parquet et les meubles saignent
Une araignée lance sa toile bleue sur un cadre vide
Des enfants une lampe à la main s’avancent dans les bois
Ils demandent l’ombre des lacs aux feuilles
Mais les lacs silencieux sont trop attirants
On ne voit bientôt plus à la surface qu’une petite lampe qui baisse
Sur les trois portes de la maison sont cloués trois hiboux blancs
En souvenir des amours de l’heure
L’extrémité de leurs ailes est dorée comme les couronnes de papier qui tombent en tournoyant des arbres morts
La voix de ces études met des chardons aux lèvres
Sous la neige le paratonnerre charme les étoiles épervières

LE TROTTOIR DE PELURE D'ORANGE

C'est à peine croyable
Les femmes portent maintenant leurs petits sur la tête
Et les hommes qui voient cela ont beau payer de leur personne
Ils n'arrivent pas à se faire rendre la monnaie de l'identité
L'avenir est trop haut il repasse jour et nuit l'idée de meurtre sur le soleil
Ce n'est presque plus utile
J'étais seul dans la maison depuis tant d'années et voici qu'on vient
C'est peut-être le temps avec son grand plateau de petits verres
C'est peut-être la mort avec son unique cymbale
Nous en reparlerons n'est-ce pas quand le vent aura mis sa main dans les cheveux de la boutique
Et que les atolls seront venus confondre les baisers
Tout cela n'a d'ailleurs qu'une importance discutable entre haut et bas à un carrefour
Tout cela ne regarde que l'œil soi-disant ouvert ou fermé
Attention vous avez la vie sauve
Le passage à niveau est gardé par mille chauves-souris
Soyez heureux l'espace patriarcal n'ôtera pour rien au monde son cache-nez en poil de chameau
La photographie vous habille de barreaux de prison
Dont quelques-uns il est vrai sont tordus mais tels que je vous connais
Vous attireriez la limaille de fer
Pour peu qu'un acteur pousse devant lui la fausse porte à odeur de biscuit
Vous voilà à patiner sur la glace de votre cœur
Avec cette manie d'écrire des noms de pleurer de rire
Je ne vous parle plus
L'espoir témoigne de tous ses yeux qui sont ceux d'une poupée russe éventrée
Que la lumière fut où devra être l'ombre
La rose de la chair vous l'arrachez de l'inexistence pleinement nocturne en vous piquant
Et en saignant d'un sang inexistant et noir
Dont sont écrits les mots À suivre
Obsédants et trompeurs comme un air de la Veuve joyeuse

APRÈS LE GRAND TAMANOIR

Des bas de femmes tamisent la lumière de Londres
Les quais sont des gares noires de monde mais blanches de générations disparues
Et quand je dis Londres c'est pour la forme du poème
Mais les bas de femme sont les vraies aiguilles de l'horloge
Sous la nacre noire des jarretières
Ils appartiennent à ce que je ne puis nommer
Faute d'une créature qui se distinguerait assez de la création
Et de la destruction pour faire à elle seule la nuit sur ma pensée qui virevolte
Ils ont été portés dans le temps par l'espace
Par l'espace féminin très distinct de l'autre et c'est tout
Au-dessus des bas la chair et de part et d'autre de cette chair les bouledogues
Le blanc et le noir comme j'ai dit
Et plus haut encore le jeu languissant qui se joue avec un mouchoir
Tout le monde en rond
Et ni plus haut ni plus bas les fils télégraphiques enchantés
Les parfums enfermés dans des coupelles vagues
Il y a aussi le frôlement d'une prison contre l'air de la liberté
De ce frôlement naît la fleur sombre de la passion
Qui brise tout sur son passage avec ses doigts de verre
Qui absorbe l'air environnant l'air respirable bulle par bulle
Et à cette hauteur il y a la fraise des quatre saisons
Qui se cueille le matin et le soir dans les tisons
Qui s'ouvre sur le plaisir dans une étoile d'agate
L'armure ici présente un défaut si charmant
Une si vieille terre à l'écorce de rose se fait désirable
Que les mots sautent les précipices luisants de toutes leurs racines
Et cherchent le plus tendre de l'oreille
L'herbe électrique s'est momentanément couchée
La lumière détourne jusqu'à la cendre de l'œil
Qui reste ouvert comme devant l'impossible
Cette fleur qui serait la belle-de-jour-et-de-nuit
La force et la faiblesse jettent tout près leurs agrès
Et déjà commencent les tours qui nous émerveillent
Les drames couleur de poignard les comédies en forme de foulard
Montent alors d'une note
Et très loin dans les bois l'avenir entre deux branches

Se prend à tressaillir comme l'absence inapaisable d'une feuille
Ici les deux plateaux de la balance les deux côtés de la sole
S'imposent tour à tour la privation d'évaluer et de voir
Je pense à la Grande Ourse mais ce n'est pas elle
Je voudrais que les mineurs me comprennent
Et que le lierre se sente intéressé à ce que je dis
La ligne brusque l'écart traître du feu qui découvre le visage
Ne sera dans la ville abstraite qu'un appel de démon
Vers l'inassermentable règne de la crépitante
Femme sans nom
Qui brise en mille éclats le bijou du jour

TOUT VA BIEN

L'ameublement tourne avec un sens historique très louable
Autour d'une peuplade qui se couronne d'étoiles de mer
La table
Un peu plus bas dans le temps le vaisselier groupe quelques plats décorés de têtes de fauvettes
Une fontaine rit dans la cour je reconnais le bon vouloir des conteurs cyniques pour enfants
Les chats en s'enroulant sur eux-mêmes
Ont formé les cheminées sur les toits
Le sol est pavé de morues salées
Le ciel de morues fraîches
Les médecins dans la buanderie font tirer la langue aux avocats
Un arbre pousse un gémissement et meurt tout debout
Voilà pour la douleur qui se passe de consolations la douleur de première qualité
Vient ensuite la grande boutique de fruits gelés
À la prunelle de mes yeux
Les réverbères sont d'ailleurs d'ordre tout familial
Le père l'oncle le frère avec leurs grandes têtes vitrées
Vertes du côté des femmes
Celles-ci coquettes dans leur misère
Cinq par cinq la dernière tenant le petit bol de vitriol
Nous rappellent les amusantes combinaisons du dimanche à la campagne
Quand Paul de Kock
Roi d'un siècle et demi acceptait de se mesurer avec le bégayant Lacordaire
Le sport est pratiqué avec un zèle de plus en plus méritoire
Et ces tournois qui eurent leur charme
Ne rassembleraient plus aujourd'hui que les petits oiseaux
Parlez-nous des branle-bas du boulevard
À l'apparition des religieuses à accroche-cœur
Porteuses du supplément moral des Petites-Annonces
Une cuisine une chambre une salle à manger
La loi le droit le devoir mais à condition de voter pour les anarchistes
Il fait si doux que l'abbé Moreux se promène nu dans son observatoire
Par train spécial les architectes se rendent au cirque de Gavarnie
Avec leurs femmes habillées en débardeurs
La civilisation moyenne dont nous jouissons

Promet plus qu'elle ne tient mais les distractions ne manquent pas
J'arrache une feuille du calendrier nous sommes mercredi
C'est l'anniversaire de la découverte du persil
Une autre feuille dimanche
Toutes les femmes reviennent aux manches à gigot
Encore une semaine de passée
L'école laïque oblige les petites filles à jouer à la poupée
Le service militaire fait les officiers qui sortent du rang
Le suffrage universel nous donne toujours des regrets
Le placement de l'argent décide de notre carrière
L'instinct de reproduction n'est pas étranger aux animaux
Le sentiment du devoir accompli est satisfaisant
La paix armée est un gant de velours sur un chapeau haut de forme en fer

L’UNION LIBRE

Ma femme à la chevelure de feu de bois
Aux pensées d’éclairs de chaleur
À la taille de sablier
Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre
Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de dernière grandeur
Aux dents d’empreintes de souris blanche sur la terre blanche
À la langue d’ambre et de verre frottés
Ma femme à la langue d'hostie poignardée
À la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux
À la langue de pierre incroyable
Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant
Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle
Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre
Et de buée aux vitres
Ma femme aux épaules de champagne
Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace
Ma femme aux poignets d'allumettes
Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur
Aux doigts de foin coupé
Ma femme aux aisselles de marbre et de fênes
De nuit de la Saint-Jean
De troène et de nid de scalares
Aux bras d’écume de mer et d'écluse
Et de mélange du blé et du moulin
Ma femme aux jambes de fusée
Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir
Ma femme aux mollets de moelle de sureau
Ma femme aux pieds d'initiales
Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui boivent
Ma femme au cou d'orge imperlé
Ma femme à la gorge de Val d'or
De rendez-vous dans le lit même du torrent
Aux seins de nuit
Ma femme aux seins de taupinière marine
Ma femme aux seins de creuset du rubis
Aux seins de spectre de la rose sous la rosée
Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours
Au ventre de griffe géante

Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical
Au dos de vif-argent
Au dos de lumière
À la nuque de pierre roulée et de craie mouillée
Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire
Ma femme aux hanches de nacelle
Aux hanches de lustre et de pennes de flèche
Et de tiges de plumes de paon blanc
De balance insensible
Ma femme aux fesses de grès et d'amiante
Ma femme aux fesses de dos de cygne
Ma femme aux fesses de printemps
Au sexe de glaïeul
Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque
Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens
Ma femme au sexe de miroir
Ma femme aux yeux pleins de larmes
Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée
Ma femme aux yeux de savane
Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison
Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache
Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu

NŒUD DES MIROIRS

Les belles fenêtres ouvertes et fermées
Suspendues aux lèvres du jour
Les belles fenêtres en chemise
Les belles fenêtres aux cheveux de feu dans la nuit noire
Les belles fenêtres de cris d'alarme et de baisers
Au-dessus de moi au-dessous de moi derrière moi il y en a moins qu'en moi
Où elles ne font qu'un seul cristal bleu comme les blés
Un diamant divisible en autant de diamants qu'il en faudrait pour se baigner à tous les bengalis
Et les saisons qui ne sont pas quatre mais quinze ou seize
En moi parmi lesquelles celle où le métal fleurit
Celle dont le sourire est moins qu'une dentelle
Celle où la rosée du soir unit les femmes et les pierres
Les saisons lumineuses comme l'intérieur d'une pomme dont on a détaché un quartier
Ou encore comme un quartier excentrique habité par des êtres qui sont de mèche avec le vent
Ou encore comme le vent de l'esprit qui la nuit ferre d'oiseaux sans bornes les chevaux à naseaux d'algèbre
Ou encore comme la formule

Teinture de passiflore Teinture d'aubépine	ãã 50 cent. cubes
Teinture de gui	5 cent. cubes
Teinture de scille	3 cent. cubes

qui combat le
bruit de galop

Les saisons remontent maille par maille leur filet brillant de l'eau vive de mes yeux
Et dans ce filet il y a ce que j'ai vu c'est la spire d'un fabuleux coquillage
Qui me rappelle l'exécution en vase clos de l'empereur Maximilien
Il y a ce que j'ai aimé c'est le plus haut rameau de l'arbre de corail qui sera foudroyé
C'est le *style* du cadran solaire à minuit vrai
Il y a ce que je connais bien ce que je connais si peu que prête-moi tes serres vieux délire
Pour m'élever avec mon cœur le long de la cataracte
Les aéronautes parlent de l'efflorescence de l'air en hiver

UN HOMME ET UNE FEMME
ABSOLUMENT BLANCS

Tout au fond de l'ombrelle je vois les prostituées merveilleuses
Leur robe un peu passée du côté du réverbère couleur des bois
Elles promènent avec elles un grand morceau de papier mural
Comme on ne peut en contempler sans serrement de cœur aux anciens étages d'une maison en démolition
Ou encore une coquille de marbre blanc tombée d'une cheminée
Ou encore un filet de ces chaînes qui derrière elles se brouillent dans les miroirs
Le grand instinct de la combustion s'empare des rues où elles se tiennent
Comme des fleurs grillées
Les yeux au loin soulevant un vent de pierre
Tandis qu'elles s'abîment immobiles au centre du tourbillon
Rien n'égale pour moi le sens de leur pensée inappliquée
La fraîcheur du ruisseau dans lequel leurs bottines trempent l'ombre de leur bec
La réalité de ces poignées de foin coupé dans lesquelles elles disparaissent
Je vois leurs seins qui mettent une pointe de soleil dans la nuit profonde
Et dont le temps de s'abaisser et de s'élever est la seule mesure exacte de la vie
Je vois leurs seins qui sont des étoiles sur des vagues
Leurs seins dans lesquels pleure à jamais l'invisible lait bleu

FACTEUR CHEVAL

Nous les oiseaux que tu charmes toujours du haut de ces belvédères
Et qui chaque nuit ne faisons qu'une branche fleurie de tes épaules aux bras de ta brouette bien-aimée
Qui nous arrachons plus vifs que des étincelles à ton poignet
Nous sommes les soupirs de la statue de verre qui se soulève sur le coude quand l'homme dort
Et que des brèches brillantes s'ouvrent dans son lit
Brèches par lesquelles on peut apercevoir des cerfs aux bois de corail dans une clairière
Et des femmes nues tout au fond d'une mine
Tu t'en souviens tu te levais alors tu descendais du train
Sans un regard pour la locomotive en proie aux immenses racines barométriques
Qui se plaint dans la forêt vierge de toutes ses chaudières meurtries
Ses cheminées fumant de jacinthes et mue par des serpents bleus
Nous te précédions alors nous les plantes sujettes à métamorphoses
Qui chaque nuit nous faisons des signes que l'homme peut surprendre
Tandis que sa maison s'écroule et qu'il s'étonne devant les emboîtements singuliers
Que recherche son lit avec le corridor et l'escalier
L'escalier se ramifie indéfiniment
Il mène à une porte de meule il s'élargit tout à coup sur une place publique
Il est fait de dos de cygnes une aile ouverte pour la rampe
Il tourne sur lui-même comme s'il allait se mordre
Mais non il se contente sur nos pas d'ouvrir toutes ses marches comme des tiroirs
Tiroirs de pain tiroirs de vin tiroirs de savon tiroirs de glaces tiroirs d'escaliers
Tiroirs de chair à la poignée de cheveux
À cette heure où des milliers de canards de Vaucanson se lissent les plumes
Sans te retourner tu saisissais la truelle dont on fait les seins
Nous te souriions tu nous tenais par la taille
Et nous prenions les attitudes de ton plaisir
Immobiles sous nos paupières pour toujours comme la femme aime voir l'homme
Après avoir fait l'amour

RIDEAU RIDEAU

Les théâtres vagabonds des saisons qui auront joué ma vie
Sous mes sifflets
L'avant-scène avait été aménagée en cachot d'où je pouvais siffler
Les mains aux barreaux je voyais sur fond de verdure noire
L'héroïne nue jusqu'à la ceinture
Qui se suicidait au début du premier acte
La pièce se poursuivait inexplicablement dans le lustre
La scène se couvrant peu à peu de brouillard
Et je criais parfois
Je brisais la cruche qu'on m'avait donnée et de laquelle s'échappaient des papillons
Qui montaient follement vers le lustre
Sous prétexte d'intermède encore de ballet qu'on tenait à me donner de mes pensées
J'essayais alors de m'ouvrir le poignet avec les morceaux de terre brune
Mais c'étaient des pays dans lesquels je m'étais perdu
Impossible de retrouver le fil de ces voyages
J'étais séparé de tout par le pain du soleil
Un personnage circulait dans la salle seul personnage agile
Qui s'était fait un masque de mes traits
Il prenait odieusement parti pour l'ingénue et pour le traître
Le bruit courait que c'était arrangé comme mai juin juillet août
Soudain la caverne se faisait plus profonde
Dans les couloirs interminables des bouquets tenus à hauteur de main
Erraient seuls c'est à peine si j'osais entrouvrir ma porte Trop de liberté m'était accordée à la fois
Liberté de m'enfuir en traîneau de mon lit
Liberté de faire revivre les êtres qui me manquent
Les chaises d'aluminium se resserraient autour d'un kiosque de glaces
Sur lequel se levait un rideau de rosée frangé de sang devenu vert
Liberté de chasser devant moi les apparences réelles
Le sous-sol était merveilleux sur un mur blanc apparaissait en pointillé de feu ma silhouette percée au cœur d'une balle

LE SPHINX VERTÉBRAL

La belle ombre patiente et courbe fait le tour des pavés
Les fenêtres vénitiennes s'ouvrent et se ferment sur la place
Où vont en liberté des bêtes suivies de feux
Les réverbères mouillés bruissent encadrés d'une nuée d'yeux bleus
Qui couvrent le paysage en amont de la ville
Ce matin proue du soleil comme tu t'engloutis dans les superbes chants exhalés à l'ancienne derrière les rideaux par les guetteuses nues
Tandis que les arums géants tournent autour de leur taille
Et que le mannequin sanglant saute sur ses trois pieds dans le grenier
Il vient disent-elles en cambrant leur cou sur lequel le bondissement des nattes libère des glaciers à peine roses
Qui se fendent sous le poids d'un rai de lumière tombant des persiennes arrachées
Il vient c'est le loup aux dents de verre
Celui qui mange l'heure dans les petites boîtes rondes
Celui qui souffle les parfums trop pénétrants des herbes
Celui qui fume les petits feux de passage le soir dans les navets
Les colonnes des grands appartements de marbre et de vétiver crient
Elles crient elles sont prises de ces mouvements de va-et-vient qui n'animaient jusque-là que certaines pièces colossales des usines
Les femmes immobiles sur les plaques tournantes vont voir
Il fait jour à gauche mais nuit complètement nuit à droite
Il y a des branchages encore pleins d'oiseaux qui passent à toute allure obscurcissant le trou de la croisée
Des oiseaux blancs qui pondent des œufs noirs
Où sont ces oiseaux que remplacent maintenant des étoiles bordées de deux rangs de perles
Une tête de poisson très très longue ce n'est pas encore lui
De la tête de poisson naissent des jeunes filles secouant un tamis
Et du tamis des cœurs faits de larmes bataviques
Il vient c'est le loup aux dents de verre
Celui qui volait très haut sur les terrains vagues reparus au-dessus des maisons
Avec des plantes aiguisées toutes tournées vers ses yeux
D'un vert à défier une bouteille de mousse renversée sur la neige
Ses griffes de jade dans lesquelles il se mire en volant
Son poil de la couleur des étincelles
C'est lui qui gronde dans les forges au crépuscule et dans les lingeries abandonnées

Il est visible on le touche il avance avec son balancier sur le fil tendu d'hirondelles
Les guetteuses se penchent se penchent aux fenêtres
De tout leur côté d'ombre de tout leur côté de lumière
La bobine du jour est tirée par petits coups du côté du paradis de sable
Les pédales de la nuit bougent sans interruption

VIGILANCE

À Paris la tour Saint-Jacques chancelante
Pareille à un tournesol
Du front vient quelquefois heurter la Seine et son ombre glisse imperceptiblement parmi les remorqueurs
À ce moment sur la pointe des pieds dans mon sommeil
Je me dirige vers la chambre où je suis étendu
Et j'y mets le feu
Pour que rien ne subsiste de ce consentement qu'on m'a arraché
Les meubles font alors place à des animaux de même taille qui me regardent fraternellement
Lions dans les crinières desquels achèvent de se consumer les chaises
Squales dont le ventre blanc s'incorpore le dernier frisson des draps
À l'heure de l'amour et des paupières bleues
Je me vois brûler à mon tour je vois cette cachette solennelle de riens
Qui fut mon corps
Fouillée par les becs patients des ibis du feu
Lorsque tout est fini j'entre invisible dans l'arche
Sans prendre garde aux passants de la vie qui font sonner très loin leurs pas traînants
Je vois les arêtes du soleil
À travers l'aubépine de la pluie
J'entends se déchirer le linge humain comme une grande feuille
Sous l'ongle de l'absence et de la présence qui sont de connivence
Tous les métiers se fanent il ne reste d'eux qu'une dentelle parfumée
Une coquille de dentelle qui a la forme parfaite d'un sein
Je ne touche plus que le cœur des choses je tiens le fil

SANS CONNAISSANCE

On n’a pas oublié
La singulière tentative d’enlèvement
Tiens une étoile pourtant il fait encore grand jour
De cette jeune fille de quatorze ans
Quatre de plus que de doigts
Qui regagnait en ascenseur
Je vois ses seins comme si elle était nue
On dirait des mouchoirs séchant sur un rosier
L’appartement de ses parents
Le père un piquet solidement enfoncé dans l’ombre la mère jolie pyramide d’abat-jour
Appartement situé au quatrième étage d’un immeuble de la rue Saint-Martin
Non loin de la Porte gardée par deux salamandres géantes
Sous laquelle je me tiens moi-même plusieurs heures par jour
Que je sois à Paris ou non
La belle Euphorbe appelons la jeune fille Euphorbe
S’inquiète de l’arrêt de l’ascenseur entre le deuxième et le troisième étage
À six heures du soir quand le quartier Saint-Martin commence à broyer de la craie du plantain du vitrail
Rester ainsi suspendue comme une aiguillette à une veste mexicaine
N’a rien de particulièrement réjouissant
Le palier du second à quelques pieds au-dessous d’Euphorbe charrie des planches claires l’anguille d’une rampe et quelques jolies herbes noires très longues
Qui ressemblent à un vêtement d’homme
La jeune fille surprise en pleine ascension se compare à un diabolo de plumes
Elle a les yeux plus verts que d’ordinaire n’est verte l’angélique
Et ces yeux plongent se brûlent à d’autres yeux sur lesquels glisse une flamme de bore
D’en bas les mollets d’Euphorbe luisent un peu de biais ce sont deux oiseaux sombres qui doivent être plus tièdes et plus doux que tous les autres
Les yeux de bore s’y fixent un instant puis le regard étincelant s’évase dans la robe
Très fine qui est de Paris
C’en est assez pour que ces deux êtres se soient compris

Ainsi dans une hutte par temps de pluie sous les tropiques l'énervement fait merveille
Les insectes à taille minuscule déployant de véritables drapeaux qui traînent partout dans les coins
Une porte qui glisse sur elle-même avec le bruit d'une ombrelle qu'on ferme
L'enfant est dans les bras de l'homme il sent frémir la chair au-dessus des jarrets sous la robe qui remonte un peu comme un fuchsia
L'escalier mal éclairé des ombres grandissent sur le mur de faux marbre chair
Ombres de chevaux lancés à toutes guides dans la tempête
Ombres de buissons qui courent à leur tour largement dépassés
Et surtout ombres de danseurs toujours le même couple sur une plaque tournante bordée de draps
Cet instant fait dérailler le train rond des pendules
La rue jette des éclairs Euphorbe sourit sournoisement entre la crainte et le plaisir
Je vois son cœur à cette minute il est distrait coupant il est le premier bourgeon qui saute d'un marronnier rose
Un mot et tout est sauvé
Un mot et tout est perdu
L'inconnu là la tentation comme nulle part ailleurs sous ce ciel à la paille de fer
Mais aussi la peur sous cette voûte affolante de pas qui vont et qui viennent
À faire un amas de plâtre de cette maison qui est bien loin
Un amas de plâtre dans un abri duquel on commencerait à s'aimer
La peur à oublier ses doigts dans un livre pour ne plus toucher
À fermer ses yeux dans le sillage du premier venu pour éperdument le fuir
Quelle seconde
On sait le reste
Pfuût houch le coup de revolver le sang qui saute lestement les marches vertes
Pas assez vite pour que l'homme
Son signalement un mètre soixante-cinq la concierge n'a pas osé arrêter ce visiteur inhabituel mais poli
Il était d'autre part très bien de sa personne
Ne s'éloigne en allumant une cigarette
Plus douce que la douleur d'aimer et d'être aimé

DERNIÈRE LEVÉE

La lettre que j'attends voyage incognito dans une enveloppe
Que son timbre recouvre et au-delà
Ce timbre est oblitéré par le zodiaque
On a beaucoup de peine à déchiffrer mon nom dans sa dentelure
Quand elle me parviendra le soleil sera froid
Il y aura des épaves sur la place Blanche
Parmi lesquelles se distinguera mon courage
Pareil à un treuil d'écureuils
Je l'ouvrirai d'un coup de rame
Et je me mettrai à lire
Cela ne pourra manquer de provoquer un rassemblement
Mais je ne m'arrêterai pas
Les mots jamais entendus prendront le large
Ils seront de paille enflammée et luiront dans une cage d'amiante
Suspendue à l'arbre à devinettes
La lettre que j'attends sera de la couleur des voiliers éteints
Mais les nouvelles qu'elle m'apportera leurs formes de rosée
Je retrouverai dans ces formes tout ce que j'ai perdu
Ces lumières qui bercent les choses irréelles
Ces animaux dont les métamorphoses m'ont fait une raison
Ces pierres que je croyais lancées pour me dépister moi-même
Qu'elle est de petites dimensions cette lettre que j'attends
Pourvu qu'elle ne s'égare pas parmi les grains de poison

UNE BRANCHE D'ORTIE
ENTRE PAR LA FENÊTRE

La femme au corps de papier peint
La tanche rouge des cheminées
Dont la mémoire est faite d'une multitude de petits abreuvoirs
Pour les navires au loin
Et qui rit comme un peu de braise qu'on aurait enchâssée dans la neige
Et qui se voit grandir et diminuer la nuit sur des pas d'accordéon
La cuirasse des herbes la poignée de la porte des poignards
Celle qui descend des paillettes du sphinx
Celle qui met des roulettes au fauteuil du Danube
Celle pour qui l'espace et le temps se déchirent le soir quand le veilleur de son œil vacille comme un elfe
N'est pas l'enjeu du combat que se livrent mes rêves
Oiseau cassant
Que la nature tend sur les fils télégraphiques des transes
Et qui chavire sur le grand lac de nombres de son chant
Elle est le double cœur de la muraille perdue
À laquelle s'agrippent les sauterelles du sang
Qui traînent mon apparence de miroir mes mains de faille
Mes yeux de chenilles mes cheveux de longues baleines noires
De baleines cachetées d'une cire étincelante et noire

LE GRAND SECOURS MEURTRIER

La statue de Lautréamont
Au socle de cachets de quinine
En rase campagne
L'auteur des Poésies est couché à plat ventre
Et près de lui veille l'héloderme suspect
Son oreille gauche appliquée au sol est une boîte vitrée
Occupée par un éclair l'artiste n'a pas oublié de faire figurer au-dessus de lui
Le ballon bleu ciel en forme de tête de Turc
Le cygne de Montevideo dont les ailes sont déployées et toujours prêtes à battre
Lorsqu'il s'agit d'attirer de l'horizon les autres cygnes
Ouvre sur le faux univers deux yeux de couleurs différentes
L'un de sulfate de fer sur la treille des cils l'autre de boue diamantée
Il voit le grand hexagone à entonnoir dans lequel se crisperont bientôt les machines
Que l'homme s'acharne à couvrir de pansements
Il ravive de sa bougie de radium les fonds du creuset humain
Le sexe de plumes le cerveau de papier huilé
Il préside aux cérémonies deux fois nocturnes qui ont pour but soustraction faite du feu d'intervertir les cœurs de l'homme et de l'oiseau
J'ai accès près de lui en qualité de convulsionnaire
Les femmes ravissantes qui m'introduisent dans le wagon capitonné de roses
Où un hamac qu'elles ont pris soin de me faire de leurs chevelures m'est réservé
De toute éternité
Me recommandent avant de partir de ne pas prendre froid dans la lecture du journal
Il paraît que la statue près de laquelle le chiendent de mes terminaisons nerveuses
Arrive à destination est accordée chaque nuit comme un piano

VIOLETTE NOZIÈRES

(1933)

Tous les rideaux du monde tirés sur tes yeux
Ils auront beau
Devant leur glace à perdre haleine
Tendre l'arc maudit de l'ascendance et de la descendance
Tu ne ressembles plus à personne de vivant ni de mort
Mythologique jusqu'au bout des ongles
Ta prison est la bouée à laquelle ils s'efforcent d'atteindre dans leur sommeil
Tous y reviennent elle les brûle

Comme on remonte à la source d'un parfum dans la rue
Ils dévident en cachette ton itinéraire
La belle écolière du lycée Fénelon qui élevait des chauves-souris dans son pupitre

Le perce-neige du tableau noir
Regagne le logis familial où s'ouvre
Une fenêtre morale dans la nuit
Les parents une fois de plus se saignent pour leur enfant
On a mis le couvert sur la table d'opération
Le brave homme est noir pour plus de vraisemblance
Mécanicien dit-on de trains présidentiels
Dans un pays de pannes où le chef suprême de l'État
Lorsqu'il ne voyage pas à pied de peur des bicyclettes
N'a rien de plus pressé que de tirer le signal d'alarme pour aller s'ébattre en chemise sur le talus
L'excellente femme a lu Corneille dans le livre de classe de sa fille
Femme française et l'a compris
Comme son appartement comprend un singulier cabinet de débarras
Où brille mystérieusement un linge
Elle n'est pas de celles qui glissent en riant vingt francs dans leur bas
Le billet de mille cousu dans l'ourlet de sa jupe
Lui assure une rigidité pré-cadavérique
Les voisins sont contents
Tout autour de la terre
Contents d'être les voisins

L’histoire dira
Que M. Nozières était un homme prévoyant Non seulement parce qu’il avait économisé cent soixante cinq mille francs
Mais surtout parce qu’il avait choisi pour sa fille un prénom dans la première partie duquel on peut démêler psychanalytiquement son programme
La bibliothèque de chevet je veux dire la table de nuit
N’a plus après cela qu’une valeur d’illustration

Mon père oublie quelquefois que je suis sa fille
L’éperdu
Ce qui tout à la fois craint et rêve de se trahir
Mots couverts comme une agonie sur la mousse
Celui qui dit les avoir entendus de ta bouche brave tout ce qui vaut la peine d’être bravé
Cette sorte de courage est aujourd’hui le seul
Il nous dédommage à lui seul de cette ruée vers une tonnelle de capucines
Qui n’existe plus
Tonnelle belle comme un cratère

Mais quel secours
Un autre homme à qui tu faisais part de ta détresse
Dans un lit un homme qui t’avait demandé le plaisir
Le don toujours incomparable de la jeunesse
Il a reçu ta confidence parmi tes caresses
Fallait-il que ce passant fût obscur
Vers toi n’a su faire voler qu’une gifle dans la nuit blanche
Ce que tu fuyais
Tu ne pouvais le perdre que dans les bras du hasard
Qui rend si flottantes les fins d’après-midi de Paris autour des femmes aux yeux de cristal fou
Livrées au grand désir anonyme
Auquel fait merveilleusement uniquement
Silencieusement écho
Pour nous le nom que ton père t’a donné et ravi

On glisse où s’est posé ton haut talon de sucre

Tout est égal qu’ils fassent ou non semblant de ne pas en convenir
Devant ton sexe ailé comme une fleur des Catacombes
Étudiants vieillards journalistes pourris faux révolutionnaires prêtres juges
Avocats branlants

Ils savent bien que toute hiérarchie finit là

Pourtant un jeune homme t'attendait énigmatique à une terrasse de café
Ce jeune homme qui au quartier Latin vendait paraît-il entre-temps *L'Action française*
Cesse d'être mon ennemi puisque tu l'aimais
Vous auriez pu vivre ensemble bien qu'il soit si difficile de vivre avec son amour
Il t'écrivait en partant *Vilaine chérie*
C'est encore joli
Jusqu'à plus ample informé l'argent enfantin n'est que l'écume de la vague

Longtemps après la cavalerie et la chevalerie des chiens
Violette
La rencontre ne sera plus poétiquement qu'une femme seule dans les bosquets introuvables du Champ-de-Mars
Assise les jambes en X sur une chaise jaune

L’AIR DE L’EAU
(1934)

Monde dans un baiser
Le joueur à baguettes de coudrier cousues sur les manches
Apaise un essaim de jeunes singes-lions
Descendus à grand fracas de la corniche
Tout devient opaque je vois passer le carrosse de la nuit
Traîné par les axolotls à souliers bleus
Entrée scintillante de la voie de fait qui mène au tombeau
Pavé de paupières avec leurs cils
La loi du talion use un peuple d’étoiles
Et tu te diapres pour moi d’une rosée noire
Tandis que les effrayantes bornes mentales
À cheveux de vigne
Se fendent dans le sens de la longueur
Livrant passage à des aigrettes
Qui regagnent le lac voisin
Les barreaux du spectacle sont merveilleusement tordus
Un long fuseau d’air atteste seul la fuite de l’homme
Au petit matin dans les luzernes illustres
L’heure
N’est plus que ce que sonnent les pièces d’or de la bohémienne
Aux volants de coréopsis
Une écuyère debout sur un cheval au galop pommelé de boules d’orage
De loin les bras sont toujours en extension latérale
Le losange poudreux du dessous me rappelle
La tente décorée de bisons bleus
Par les Indiens de l’oreiller
Dehors l’air essaye les gants de gui
Sur un comptoir d’eau pure
Monde dans un baiser monde
À moi les écailles
Les écailles de la grande tortue céleste à ventre d’hydrophile
Qui se bat chaque nuit dans l’amour
Avec la grande tortue noire le gigantesque scolopendre de racines

*

Le poisson-télescope casse des pierres au fond des livres
Et le plaisir roule ces pierres
Comme vont à dos d'âne de très jeunes filles d'autrefois
En robes d'acacia
Le temps est si clair que je tremble qu'il ne finisse
Un coup de vent sur tes yeux et je ne te verrais plus
Déjà tous les récifs ont pris le large
Les derniers réverbères de paille reculent devant les éteigneurs
Auxquels des papillons blancs font un casque de scaphandriers
Ils ne se risqueront pas dans la ville aux grands chardons
Où souffle un vent blond à décorner les lucanes
J'habite au cœur d'un de ces chardons
Où tes cheveux sont des poignées de portes sous-marines
Des anses à saisir les trésors
Nous pouvons aller et venir dans les pièces frissonnantes
Sans crainte errer dans la forêt de jets d'eau
Nous perdre dans l'immense spath d'Islande
Ta chair arrosée de l'envol de mille oiseaux de paradis
Est une haute flamme couchée dans la neige
La neige de t'avoir trouvée
La descente de lit de loup blanc à perte de vue

*

Je rêve je te vois superposée indéfiniment à toi-même
Tu es assise sur le haut tabouret de corail
Devant ton miroir toujours à son premier quartier
Deux doigts sur l'aile d'eau du peigne
Et en même temps
Tu reviens de voyage tu t'attardes la dernière dans la grotte
Ruisselante d'éclairs
Tu ne me reconnais pas
Tu es étendue sur le lit tu t'éveilles ou tu t'endors
Tu t'éveilles où tu t'es endormie ou ailleurs
Tu es nue la balle de sureau rebondit encore
Mille balles de sureau bourdonnent au-dessus de toi
Si légères qu'à chaque instant ignorées de toi
Ton souffle ton sang sauvés de la folle jonglerie de l'air
Tu traverses la rue les voitures lancées sur toi ne sont plus que leur ombre
Et la même
Enfant
Prise dans un soufflet de paillettes

Tu sautes à la corde
Assez longtemps pour qu'apparaisse au haut de l'escalier invisible
Le seul papillon vert qui hante les sommets de l'Asie
Je caresse tout ce qui fut toi
Dans tout ce qui doit l'être encore
J'écoute siffler mélodieusement
Tes bras innombrables
Serpent unique dans tous les arbres
Tes bras au centre desquels tourne le cristal de la rose des vents
Ma fontaine vivante de Sivas

*

L'aigle sexuel exulte il va dorer la terre encore une fois
Son aile descendante
Son aile ascendante agite imperceptiblement les manches de la menthe poivrée
Et tout l'adorable déshabillé de l'eau
Les jours sont comptés si clairement
Que le miroir a fait place à une nuée de frondes
Je ne vois du ciel qu'une étoile
Il n'y a plus autour de nous que le lait décrivant son ellipse vertigineuse
D'où la molle intuition aux paupières d'agate œillée
Se soulève parfois pour piquer la pointe de son ombrelle dans la boue de la lumière électrique
Alors des étendues jettent l'ancre se déploient au fond de mon œil fermé
Icebergs rayonnant des coutumes de tous les mondes à venir
Nés d'une parcelle de toi d'une parcelle inconnue et glacée qui s'envole
Ton existence le bouquet géant qui s'échappe de mes bras
Est mal liée elle creuse les murs déroule les escaliers des maisons
Elle s'effeuille dans les vitrines de la rue
Aux nouvelles je pars sans cesse aux nouvelles
Le journal est aujourd'hui de verre et si les lettres n'arrivent plus
C'est parce que le train a été mangé
La grande incision de l'émeraude qui donna naissance au feuillage
Est cicatrisée pour toujours les scieries de neige aveuglante
Et les carrières de chair bourdonnent seules au premier rayon
Renversé dans ce rayon
Je prends l'empreinte de la mort et de la vie
À l'air liquide



Le marquis de Sade a regagné l'intérieur du volcan en éruption
D'où il était venu
Avec ses belles mains encore frangées
Ses yeux de jeune fille
Et cette raison à fleur de sauve-qui-peut qui ne fut
Qu'à lui
Mais du salon phosphorescent à lampes de viscères
Il n'a cessé de jeter les ordres mystérieux
Qui ouvrent une brèche dans la nuit morale
C'est par cette brèche que je vois
Les grandes ombres craquantes la vieille écorce minée
Se dissoudre
Pour me permettre de t'aimer
Comme le premier homme aima la première femme
En toute liberté
Cette liberté
Pour laquelle le feu même s'est fait homme
Pour laquelle le marquis de Sade défia les siècles de ses grands arbres abstraits
D'acrobates tragiques
Cramponnés au fil de la Vierge du désir



J'ai devant moi la fée du sel
Dont la robe brodée d'agneaux
Descend jusqu'à la mer
Et dont le voile de chute en chute irise toute la montagne
Elle brille au soleil comme un lustre d'eau vive
Et les petits potiers de la nuit se sont servis de ses ongles sans lune
Pour compléter le service à café de la belladone
Le temps se brouille miraculeusement derrière ses souliers d'étoiles de neige
Tout le long d'une trace qui se perd dans les caresses de deux hermines
Les dangers rétrospectifs ont beau être richement répartis
Des charbons mal éteints au prunellier des haies par le serpent corail qui peut passer pour un très mince filet de sang coagulé
Le fond de l'âtre
Est toujours aussi splendidement noir
Le fond de l'âtre où j'ai appris à voir

Et sur lequel danse sans interruption la crêpe à dos de primevères
La crêpe qu'il faut lancer si haut pour la dorer
Celle dont je retrouve le goût perdu
Dans ses cheveux
La crêpe magique le sceau aérien
De notre amour

*

Au beau demi-jour de 1934
L'air était une splendide rose couleur de rouget
Et la forêt quand je me préparais à y entrer
Commençait par un arbre à feuilles de papier à cigarettes
Parce que je t'attendais
Et que si tu te promènes avec moi
N'importe où
Ta bouche est volontiers la nielle
D'où repart sans cesse la roue bleue diffuse et brisée qui monte
Blêmir dans l'ornière
Tous les prestiges se hâtaient à ma rencontre
Un écureuil était venu appliquer son ventre blanc sur mon cœur
Je ne sais comment il se tenait
Mais la terre était pleine de reflets plus profonds que ceux de l'eau
Comme si le métal eût enfin secoué sa coque
Et toi couchée sur l'effroyable mer de pierreries
Tu tournais
Nue
Dans un grand soleil de feu d'artifice
Je te voyais descendre lentement des radiolaires
Les coquilles même de l'oursin j'y étais
Pardon je n'y étais déjà plus
J'avais levé la tête car le vivant écrin de velours blanc m'avait quitté
Et j'étais triste
Le ciel entre les feuilles luisait hagard et dur comme une libellule
J'allais fermer les yeux
Quand les deux pans du bois qui s'étaient brusquement écartés s'abattirent
Sans bruit
Comme les deux feuilles centrales d'un muguet immense
D'une fleur capable de contenir toute la nuit
J'étais où tu me vois
Dans le parfum sonné à toute volée
Avant qu'elles ne revinssent comme chaque jour à la vie changeante

J'eus le temps de poser mes lèvres
Sur tes cuisses de verre

*

Yeux zinzolins de la petite Babylonienne trop blanche
Au nombril sertissant une pierre de même couleur
Quand s'ouvre comme une croisée sur un jardin nocturne
La main de Jacqueline X
Que vous êtes pernicieux au fond de cette main
Yeux d'outre-temps à jamais humides
Fleur qui pourriez vous appeler la réticence du prophète
C'en est fait du présent du passé de l'avenir
Je chante la lumière unique de la coïncidence
La joie de m'être penché sur la grande rosace du glacier supérieur
Les infiltrations merveilleuses dont on s'aperçoit un beau jour qu'elles ont fait un cornet du plancher
La portée des incidents étranges mais insignifiants à première vue
Et leur don d'appropriation finale vertigineuse à moi-même
Je chante votre horizon fatal
Vous qui clignez imperceptiblement dans la main de mon amour
Entre le rideau de vie
Et le rideau de cœur
Yeux zinzolins
Y Z
De l'alphabet secret de la toute-nécessité

*

Il allait être cinq heures du matin
La barque de buée tendait sa chaîne à faire éclater les vitres
Et dehors
Un ver luisant
Soulevait comme une feuille Paris
Ce n'était qu'un cri tremblant continu
Un cri parti de l'hospice de la Maternité tout proche
FINIS FONDEUR FOU
Mais tout ce qui passait de joie dans l'exhalaison de cette douleur
Il me semble que j'étais tombé longtemps
J'avais encore la main crispée sur une poignée d'herbes
Et soudain ce froissement de fleurs et d'aiguilles de glace
Ces sourcils verts ce balancier d'étoile filante

De quelles profondeurs pouvait bien remonter la cloche
Hermétique
Dont rien la veille encore ne me faisait prévoir l'arrêt à ce palier
La cloche aux parois de laquelle
Ondine
Tout en agitant pour t'élever la pédale du sagittaire en fer de lance
Tu avais gravé les signes infaillibles
De mon enchantement
Au moyen d'un poignard dont le manche de corail bifurque à l'infini
Pour que ton sang et le mien
N'en fassent qu'un

*

Ils vont tes membres déployant autour de toi des draps verts
Et le monde extérieur
En pointillé
Ne joue plus les prairies ont déteint les jours des clochers se rejoignent
Et le puzzle social
A livré sa dernière combinaison
Ce matin encore ces draps se sont levés ont fait voile avec toi d'un lit prismatique
Dans le château brouillé du saule aux yeux de lama
Pour lequel la tête en bas
Je suis parti jadis
Draps amande de ma vie
Quand tu marches le cuivre de Vénus
Innerve la feuille glissante et sans bords
Ta grande aile liquide
Bat dans le chant des vitriers

*

Et mouvement encore
Mouvement rythmé par le pilage de coquilles d'huître et d'étoiles rousses
Dans les tapas des îles heureuses
Je pense à un très ancien livre de voyages
Où l'on conte qu'un marin abandonné dans l'une de ces îles
S'était épris si éperdument d'une indigène
Et s'en était fait si éperdument aimer
Qu'ils parvenaient à échanger sur toutes choses des impressions parfois

très subtiles
Au moyen d’un langage unique de caresses
Lorsque je te vois je retrouve en moi cet homme qui avait oublié trop volontiers la parole
Et je souris lorsqu’un ami me reproche non sans raison
De ne pas avoir en général
Montré assez de défiance à l’égard de cette obsession poétique
Il dit même de cette fausse intuition tyrannique
Que serait la nostalgie de l’âge d’or
Mais les événements modernes ne sont pas forcément dépouillés de tout sens originel et final
Et la rencontre
Élective vraiment comme elle peut être
De l’homme et de la femme
Toi que je découvre et qui restes pour moi toujours à découvrir
Les premiers navigateurs à la recherche moins des pays
Que de leur propre cause
Voguent éternellement dans la voix des sirènes
Cette rencontre
Avec tout ce qu’elle comporte à distance de fatal
Cette précipitation l’un vers l’autre de deux systèmes tenus séparément pour subjectifs
Met en branle une série de phénomènes très réels
Qui concourent à la formation d’un monde distinct
De nature à faire honte à ce que nous apercevrions
À son défaut
De celui-ci
La barbarie des civilisations n’y peut rien
Je lisais tout à l’heure dans *L’Humanité*
Qu’en Oïrotie
Dans une contrée où toutes les jolies filles il y a vingt ans
Étaient vendues aux beys
La femme ayant acquis maintenant le droit de disposer d’elle-même
On avait pu voir
Un jeune homme apporter à une jeune fille un petit bouquet

*

À ta place je me méfierais du chevalier de paille
Cette espèce de Roger délivrant Angélique
Leitmotiv ici des bouches de métro
Disposées en enfilade dans tes cheveux
C’est une charmante hallucination lilliputienne

Mais le chevalier de paille le chevalier de paille
Te prend en croupe et vous vous jetez dans la haute allée de peupliers
Dont les premières feuilles perdues beurrent les roses morceaux de pain de l'air
J'adore ces feuilles à l'égal
De ce qu'il y a de suprêmement indépendant en toi
Leur pâle balance
À compter de violettes
Juste ce qu'il faut pour que transparaisse aux plus tendres plis de ton corps
Le message indéchiffrable capital
D'une bouteille qui a longtemps tenu la mer
Et je les adore quand elles se rassemblent comme un coq blanc
Furieux sur le perron du château de la violence
Dans la lumière devenue déchirante où il ne s'agit plus de vivre
Dans le taillis enchanté
Où le chasseur épaule un fusil à crosse de faisan
Ces feuilles qui sont la monnaie de Danaé
Lorsqu'il m'est donné de t'approcher à ne plus te voir
D'étreindre en toi ce lieu jaune ravagé
Le plus éclatant de ton œil
Où les arbres volent
Où les bâtiments commencent à être secoués d'une gaieté de mauvais aloi
Où les jeux du cirque se poursuivent avec un luxe effréné dans la rue
Survivre
Du plus loin deux ou trois silhouettes se détachent
Sur le groupe étroit bat le drapeau parlementaire

*

On me dit que là-bas les plages sont noires
De la lave allée à la mer
Et se déroulent au pied d'un immense pic fumant de neige
Sous un second soleil de serins sauvages
Quel est donc ce pays lointain
Qui semble tirer toute sa lumière de ta vie
Il tremble bien réel à la pointe de tes cils
Doux à ta carnation comme un linge immatériel
Frais sorti de la malle entrouverte des âges
Derrière toi
Lançant ses derniers feux sombres entre tes jambes
Le sol du paradis perdu

Glace de ténèbres miroir d’amour
Et plus bas vers tes bras qui s’ouvrent
À la preuve par le printemps
D’APRÈS
De l’inexistence du mal
Tout le pommier en fleur de la mer

*

Toujours pour la première fois
C’est à peine si je te connais de vue
Tu rentres à telle heure de la nuit dans une maison oblique à ma fenêtre
Maison tout imaginaire
C’est là que d’une seconde à l’autre
Dans le noir intact
Je m’attends à ce que se produise une fois de plus la déchirure fascinante
La déchirure unique
De la façade et de mon cœur
Plus je m’approche de toi
En réalité
Plus la clé chante à la porte de la chambre inconnue
Où tu m’apparais seule
Tu es d’abord tout entière fondue dans le brillant
L’angle fugitif d’un rideau
C’est un champ de jasmin que j’ai contemplé à l’aube sur une route des environs de Grasse
Avec ses cueilleuses en diagonale
Derrière elles l’aile sombre tombante des plants dégarnis
Devant elles l’équerre de l’éblouissant
Le rideau invisiblement soulevé
Rentrent en tumulte toutes les fleurs
C’est toi aux prises avec cette heure trop longue jamais assez trouble jusqu’au sommeil
Toi comme si tu pouvais être
La même à cela près que je ne te rencontrerai peut-être jamais
Tu fais semblant de ne pas savoir que je t’observe
Merveilleusement je ne suis plus sûr que tu le sais
Ton désœuvrement m’emplit les yeux de larmes
Une nuée d’interprétations entoure chacun de tes gestes
C’est une chasse à la miellée
Il y a des rocking-chairs sur un pont il y a des branchages qui risquent

de t’égratigner dans la forêt
Il y a dans une vitrine rue Notre-Dame-de-Lorette
Deux belles jambes croisées prises dans de hauts bas
Qui s’évasent au centre d’un grand trèfle blanc
Il y a une échelle de soie déroulée sur le lierre
Il y a
Qu’à me pencher sur le précipice
De la fusion sans espoir de ta présence et de ton absence
J’ai trouvé le secret
De t’aimer
Toujours pour la première fois

POÈMES DIVERS IV ET TEXTES AUTOMATIQUES

[LE VAISSEAU N’AVANÇAIT PLUS…]

Le vaisseau n’avançait plus depuis un siècle. On avait joué aux cartes interminablement, on avait bu la liqueur de lune qui rend un peu poltron il est vrai mais la pompe géante à bras d’oiseaux blancs avait tôt fait de rassembler le soir tout le monde sur la glace qui était aussi peu cassante que possible. Et c’était le tambour de ville et c’était une roulotte foraine bien singulière que celle dont l’ours par une série de stratagèmes avait fini par regagner son pays natal. Quant à la fenêtre elle était couchée sur le gazon assez ras, ma foi, et de couleur cristalline. Quand je m’y accoudais le crissement de mes fourrures contre le verre dépoli me donnait des frissons et il m’advenait d’aller plus loin, beaucoup plus loin dans la vision que les navigateurs les plus téméraires. Un jour je m’en souviens, c’était sans espoir de retour, les acanthes glaciaires s’entrouvrirent sous mes yeux, découvrant des fesses de gazelle qui étaient une rose mangeant un magasin de gants et d’elles s’envolaient des perroquets qui sautaient à la corde puis les cachemires se fanèrent à leur tour et les vapeurs prirent le large montées par des spongilles étoilés. La crête des prismes scintillait d’une manière insolite comme lorsqu’on sonne à la porte d’un grand parc qui passe pour abandonné mais sait-on jamais ce qui prend possession des demeures privées de présences humaines ? Dans un angle de la fosse neigeuse repose sous ses parures le génie de la Terrasse qui vit de privations. Les oreilles de la mer qui sont les poissons-volants ne sont pas absentes de la tapisserie, vieil intérieur de calèche, mais le cheval a été fouetté au point de disparaître dans la brume de ses naseaux. Je suis monté sur trois chaises, une bleue, une jaune et une bleue. Les papillons se rassemblent au-dessus de moi, c’est la voile inutile, l’occasion à crinière blanche déroulant ses anneaux pour s’endormir.

[LES PLANTES SONT DES COUVERTS…]

Les plantes sont des couverts d’étain sur une table de seigneurs à cause du brouillard et la colline bêle de milliers d’agneaux à l’approche des loups. La carrure générale des herbes laisse à désirer quand le vent est si bas et que les cloches intérieures de l’air s’entourent de lierre. Prenez garde : la cachette pince les premiers cordons de sa bourse et le trajet saigne. On va commencer par ramener le coffre jaune du fond de l’eau. Ce coffre n’a pas d’angles : il est couvert de méduses qui le rendent phosphorescent à la tombée de la nuit. Les pailles sont hautes et pailletées avec des reflets d’écritoires très vieux. Pora la charmante boit d’un vin lilas dans une clochette des prés. C’est la fée d’oubli et d’anéantissement passager. Elle est couverte de stries bleues et tient par la main une sarigue à tête d’horloge peinte en vert. Le bois d’osier ronge son frein à la cantonade, parcouru par un serpent tintant et caressant qui va se coucher. Les troubles commencent par un crochet de cuivre au-dessus d’une porte : ce crochet a dû s’échapper d’une boucherie car y pendent des draperies solaires un peu trop violentes, ce soir. La bête tuée ne doit pas être bien loin sur ses portes de sang. Je l’entends gémir dans le ruisseau supérieur de l’air que dessine en ce moment un vol de passereaux.

POÈME AVEC VOCABULAIRE

7 mai 1931, 10 heures [du] soir.

La laitue de la cervelle devient orange en mourant
Et se casse comme le gypse dans la terre
Alors l'ange ses reps bleus d'ailes ses coupons de grands magasins
La lumière j'ai nommé la nuit non la lumière
Les licols et les lassos qui font tout le cheval
Dans la Bausse les coquelicots sont certains
Parmi les flaques ils ressemblent aux vieilles locomotives plaintives
Dont l'accent est l'hiver
L'homme se donne du bon temps
Le bon vivant le cher mourant
Il connaît Trafalgar et Jarnac il a suspendu ses bretelles au nuage qui est à peine au-dessus de lui
Il s'est couché sur son matelas de zinc
On a frappé C'était l'action de s'étonner
Qui demandait la permission de passer outre
Les vecteurs ensanglantés prenaient le large
Ils crevaient le cerceau horizontal de leurs gueules de feu
C'étaient les ressemblances mouvantes les bonnes à tout faire de la réalité
Un jour c'en fut fait des fiançailles d'après
Et le lendemain le satyre se promenait à travers bois
Un pied par violette
On l'a retrouvé on l'a pincé
Mais le pinçon ne le réveillait pas
Il faudrait regarder les commerçants dans leur glace
Et les assureurs dans celle des avertisseurs d'incendie
Le tremblement d'air est terrible les insectes sont abominables
Dans le département du Gers les philosophes
Les philosophes coupés en morceaux
Se font une raie non plus dans les cheveux mais dans la main
Les enfants descendent de leur cadre
Dans des balançoires
Ils ont la rougeole sur les échasses
Et le lait devient de jour en jour plus sombre
Le lait donne naissance aux dessins à la mine de plomb
Du jour à donner et à recevoir
La coquille du crâne dont on fait les pâtés d'encre
La tortue de tête qui lutte dans les orties

POÈME EXHIBITIONNISTE

7 mai 1931, 10 h 15.

Je prendrai mon lit à bras le corps
Et je le secouerai de tous mes rêves
Les femmes rousses pourront sauter à la corde
En me faisant de l'œil comme la pensée
Rien ne m'arrêtera
J'enterrerai la fenêtre
Les couronnes de belles de jour et de belles de nuit
Puis je battrai la campagne en disposant les précieuses machines agricoles sur le papier mural
Le silence qui est déjà l'aventure
Sera encore les habits que j'aurai quittés
Le revers qui se plaque
Le volubilis qui s'enroule
Il n'y aura qu'un timbre oblitéré sur deux à la lettre que je ne voudrai pas lire
Remettant à demain l'acquittement du dernier criminel
Les chenêts dans leur boîte
Les chiens hurlant à la lune sur le coffret de l'exhibitionnisme
J'entrerai dans la combinaison de la nuit
Je me ferai une raison de cette combinaison
J'assisterai à mon découpage en jeu de patience
Plus d'angles plus ces sinistres petits mâchicoulis qu'on découvrait quand on voulait manger dans le pain
Les femmes soigneusement écartelées
Les femmes serties d'hommes qui brillent en les aimant
Et qui répondent par cette sèche effloraison des agaves
Dans les pays chauds dans les pays brûlants dans les pays tièdes
Puisqu'aussi bien tout se refroidit même la lave
Même le souvenir même les grands braisiers dans lesquels s'éloignent les fraises
Je trouverai mon nom écrit sur l'atrocité fulgurante
Les gerbes de mon nom couchées au pied des noisetiers
Les flammes déjà de mon nom veillant dans le scandaleux myosotis
Les Niagaras de mon nom frappés par l'attente altière des mondes
Qui se ramassent sur eux-mêmes dans les épines du hérisson de mon nom
Quand on le prononce à la cantonade
Dans un murmure comme si l'on m'aimait encore

POÈME FIN DU MONDE

7 mai 1931, 10 h 45.

Brr ce ne sera pas encore pour cette fois-ci
Les cheminées au haut des rêves sont moisies
Et la vérité est couchée dans le puits
Les poètes sont mobilisés depuis midi
On voit que les cheveux se portent de plus en plus longs
Ils rabattent les cils qui rabattent les perdrix
Les chemins de fer sont désespérés
Les bateaux sont à louer
C'est trop
Dans les horlogeries on observe que l'évidence ne tient plus à l'écart de deux aiguilles
Et dans les boucheries que les moutons prennent un air méchant
Un jeune homme est reçu par une jeune fille dans les bras de la statue de Fabre
Ils se prennent pour des papillons et c'est tout
Le métropolitain est aérien
Les fumistes présentent leurs cartes à la Bibliothèque nationale
Les yeux de verre sont de plus en plus demandés
Quelle soif
Pince-sans-rire et sceptiques se jettent les uns sur les autres
L'espace est encore entre deux arbres
C'est très joli
Le linge à sécher en Écosse
Les calibres d'armes en Asie
Les pantalons de femmes ouverts l'absence de ces pantalons aussi
Sont soumis à des lévitations bizarres et à des rectifications que faute de temps on est obligé de passer
La belle étoile s'orne de cornes au lieu de branches
Ballants et transepts
Le dernier pape un grand hydrophile des marécages
S'attaque à la carpe couvant dans le cerveau de l'homme
Les livres térébenthinés se soulèvent une dernière fois sur leurs moustaches
Ils regardent les sacs qui vont les contenir
Dans les braseros où les mains travailleuses vont se nicher
Les hirondelles fientent
Un cocon oublié sur le bord de la table où j'écris ces dernières volontés
Passe de la nuit à l'oubli

L’éventail à crinière qui mouche les mouches dans le mouchoir de l’air
L’intérêt composé qui s’inquiète dans le mot vivre
La douleur au long cours le sommeil à forfait
L’huître indéfiniment perlière la plante qui regarde l’héliotropisme
Comme l’ouvrier qui ne passera jamais en rentrant de son travail par la rue de la Paix
Vont encore se déguiser vont encore se coucher sur la barricade
Vont encore se dépenser sans compter
Vont encore se respirer pour eux seuls dans la rose des vents

POÈME PROPHÉTIQUE

8 mai 1931, 2 h 30.

Le petit destin est mort ce matin
En bas âge
À la Caponnière
Hue taxi
L'herbe sablée est de plus en plus longue
Le calendrier aux feuilles de tremble
Décore les vieilles les jeunes allées et venues
Nos amis devant le triste orphéon
Nos ennemis dans la pendule
À la file indienne se dessinent
L'un couvrant l'autre
Le bras en écharpe et l'écharpe est un brassard de premier communiant
Il y a aussi les femmes
Ni nos amies ni nos ennemies à califourchon sur le cheval de notre différence avec les autres
Le paganisme tant vanté dirige les travaux il est premier-né sans la terrasse
Et se vautre dans le soleil
Il va venir le messie du bois mesdames
Il n'a pas passé par ici
C'est un noisetier en fleur
J'en appelle à l'angle inférieur du temps
La forme d'un œuf dans le coquetier mais pas l'œuf en bois des îles
Le tracé infaillible de la noix
Plus tard dans une minute
Un ver luisant sur l'ongle
La femme que j'aimerai belle comme un troupeau d'antilopes
Les seins mordus la lèvre enveloppée dans un cornet de paroles basses
La femme que j'aimerai s'introduira une serrure dans les cheveux
Une grande serrure blonde et c'en sera fait des revenants
Qui braquent le tiroir de leurs chaînes sur l'hôtel des vaudevilles
Paraissez nuages
Usez-vous lanières des vents
L'eau est au fond de l'arrosoir qui se lève au-dessus des statues
Dans un instant d'ici plusieurs siècles
Une cage pratiquée entre deux vols d'oiseaux
Le piège que les souris portent à la queue pour les chats
Le ballon primitif

S’étourdiront de philosophie et ce sera le quai d’une ville déserte

POÈME SCATOLOGIQUE

8 mai 1931, 2 h 55.

Sur la nappe brune et dans les draps du lit bruns
L'homme blond
La femme ni brune ni blonde la femme
Soulève le verre à boire plus grand qu'elle
Et demande grâce
Les bois mouillés la lune oblique les hôtels borgnes
Le feston et l'astragale l'un constructif et l'autre destructif
Se passent la virgule le point et les autres signes de ponctuation à tête d'amphore
La loi est crachée pour tous les peuples sur des tables
Et les bidets sont orientés vers l'Orient
Dans le grincement et entre les fameuses pincettes des pôles
Le souvenir punaise du bois de lit humain
Le souvenir entretenu par deux maquerelles
Le souvenir isocèle et de même substance que la gomme à claquer
Le souvenir prend les proportions d'un événement manqué
L'or blond l'air à rendre opaque et l'eau propre plus sale
La montagne individuelle la chaîne de montagne aux breloques d'animaux tués
Les maisons en construction avec l'humidité bienfaisante
Les maisons en démolition avec leurs immenses cabinets à écho
Les sensations gustatives et gymniques les horreurs
Les différentes espèces de tanks de plus en plus légers
Les locations de places de théâtre
Livrent passage aux taches d'huile bouillante
Qui ressemblent aux hommes devant les châteaux forts

POÈME GENRE SCOLAIRE

8 mai, 3 h 15.

Le mètre d'école est conservé aux Arts et Métiers
Dans une robe de femme en platine
Charlemagne entre aux Arts et Métiers
Il dépose sa couronne au vestiaire parmi les capuchons des élèves
Quelle gloire pour eux quelle gloire pour lui
Ses yeux fermés sont les hémisphères de Magdebourg
Qui souvent se pèse bien se connaît
L'*e* muet de Charlemagne est la pierre angulaire du Saint-Empire que je veux prendre sur moi-même
Le lait et le vin combinés rouillent le verre
Dans les petites filles il y a la place des petits garçons et des hannetons
Le trapèze est couvert de cerises
Le losange est vert avec des anges qui jouent aux quatre coins
Les taches d'encre sur les doigts et les chutes sur les genoux
Sont le premier signe d'égalité revendicable
La nature est la tempête le cyclone la trombe
Avec une marge d'aurore boréale pour le cahier
La ceinture le doigt levé parquent l'érotisme dans les préaux

LES PARIS

I

Merde criaient les voyageurs du car
Hypnotisés par le dragon de faïence
Qui crachait le ciel à pleins poumons
Par les soirs d'orage
Les chevaux à longue longue bride rebroussaient chemin traînant leurs cavaliers désarçonnés
Autour des rosaces ancien modèle
Près des poiriers derrière les murs sous la tente grelottante
Les voyageuses se déclaraient particulièrement satisfaites
Elles voulaient rester le soir après l'appel
Elles manifestaient en outre l'intention de casser les belles assiettes de Delft
Si on les avait écoutées

II

La cage aux oiseaux est entourée d'une serpillière humide
Couleur de siphon
Les oiseaux chantent catholiquement à travers le goulot
C'est tout à fait ravissant ces pays chauds
Les plantes à fourrures s'enveloppent dans les manchons de craie
Par pure gratuité
Les cœurs de loup sont plus ouverts que la fleur nommée mauve
Qui est un couteau vieilli
Pendant que nous y sommes le trotteur second empire élégant comme une fenêtre de septième sur la cour se soumet les pierres grimaçantes commes des fous de cour

[L'AMOUR SUR LE CHEMIN…]

L'amour sur le chemin dansait avec la peur
Car je portais le feu des étoiles aux vignes.
Il m'a fallu plus tard interpréter les signes
Des grands puits de pétrole et du désir trompeur.

Le jour se balançait, tendre comme un vapeur
Par-delà les talus couverts de fleurs malignes.
Les femmes qu'entraînait la lumière étaient dignes
De me guider, brillant chèvrefeuille grimpeur.

Une aune de ruban merveilleux s'envolait
De chaque épave. Un ciel fait de bouquets de lait
Aux apparitions donnait libre carrière.

Mon cheval approchait au galop de minuit
De ce poste le plus éloigné de la terre
Où depuis je suis mort et où mon ombre luit.

[L’OISEAU DE FLAMME…]

L’oiseau de flamme apporte un message. La grille
Ne s’ouvre plus qu’au doigt des anges menaçants.
Aux fenêtres du nord des violons cassants
S’accoudent et l’amour enlace un ciel qui brille.

Au large les bijoux et leur louche escadrille,
Les éventails de roche ou de verre, l’encens
Pourpre des baisers morts ! Tous les êtres absents
Les beaux points cardinaux continuent leur quadrille.

C’est toi qui viens, immense aurore, éternité.
Je le sais, tu rendras ce qui fut habité
Plus muet qu’une fleur et plus douteux qu’un prisme

Après moi qui n’aspire à toi que par dépit
Comme un papillon blanc au vague mimétisme
Un épi bleu se couche et c’est un noir épi

[C'EST LE STYLE JAPONAIS]

C'est le style japonais des rosiers de la lune
La tente du cirque est tirée aux cent coins par un canard mandarin
Tandis que l'aimable prostituée à tête de coup de feu
Fait son entrée dans le souterrain
Toute la vieillerie des lilas tous les gâteaux secs des prénoms de femmes
La poussière des printemps et l'abominable panique des papillons qui ont froid
La jeunesse qui loue son palais la vieillesse qui fait toujours recommencer l'expérience
Le petit enfer patient avec son diable doré
Quels volcans d'illusions quelles ombelles de promesses
Tout l'univers moins l'homme que je suis
Toute la nature montrée du doigt
Plus tard dans les cafés de la périphérie
Dans les musées gracieux dans les manufactures tracées sur le sable
S'assemblent les aigrettes d'air les bouillonnements les étincelles
Et le malheur tentera la grande réconciliation
Les bocaux de parfumeurs brisés au centre de la place
Feront le jeu des ombres des kiosques
Puis l'erreur reconnue le col relevé
Les gants fermés sur des paquets d'allumettes
On se retrouvera comme par le passé
Avec la notion ennemie de l'un et de l'autre
Tandis que l'amour rouge se déterminera
Pendant l'orage
J'en ai assez les tables sont troubles devant les chaises chastes
Les vitres sont creuses et le paysage sent la bergamote
Autour des mains dans la caresse il y a un abat-jour
Et sur les mains dans l'étreinte il y a la lumière de l'osier
Mais les amants s'incorporent la plus grande part de la couleur
Qui sépare les tombeaux
C'en est fait du dernier rameau de chêne-liège
Le long du torrent qui confond l'aigle et la truite
Assez d'inutiles crochets par les routes
Assez de cigales appuyées jour et nuit contre l'oreille
L'espace organisé fait place à une colonie de vers luisants
Et la barrière du temps permet d'admirer dans son jardin de balsamines folles

La beauté qui est la garde-barrière
Il faut aussitôt repartir
Les chats se sont si bien enroulés cette nuit sur eux-mêmes
Qu'ils ont permis à l'homme de placer les cheminées sur les toits
Le vagabond tient dans ses bras l'enfant abandonné
Et la mère de cet enfant fait avorter à la ronde
Toutes les bouteilles de feu
Tandis que les horloges écaille sang et nacre prises dans le tourbillon
Livrent passage à de très petits cavaliers
Dont on n'aperçoit que les éperons
Un tapis de jésuites s'étend dans la campagne
Les tintinnabulantes femmes qui nous plaisent
Ramènent leur mante sur leur visage
Du plus loin qu'on découvre le brasier potentiel
On ne demande qu'à participer au supplice
Les lotus déchirés sur les étangs ventre à terre
Flânent à tout vent avec une inconvenance particulière
Des seigneurs authentiques qui paraissent annoncer un temps prochain
S'avancent dans le hourvari qualitatif
En s'aidant du gypse de la terre
Les pêcheurs débordés par l'idée de leur filet même
Proposent de confier Paris à la garde d'un nommé Mille-mailles
On trie le verre cassé dans les bijouteries
Les femmes sont là naturellement
La plupart sont arrêtées devant la vitrine vide
Elles prônent la substitution générale du verre à la monnaie
Et l'on entend tomber de leurs mains des pièces qui se cassent
À l'effigie des coqs sur le fumier
Le fumier devant l'hôtel Claridge
Est gouverné par l'ancien pendulaire ambassadeur
Qui signa la paix sur une feuille de catalpa
Le jour où le papier se fut mis à manquer
C'est-à-dire un peu après que ce poème fut écrit
Les marmottes sont toujours calmes elles flattent les petites filles
Et rien ne sert plus de ne pas leur donner leur rang d'animaux favoris
Mille naseaux fument dans la mer
Les clochers portés par les hommes sur leurs épaules
S'enfoncent tour à tour dans la neige
Je prendrai la peine de mettre cette lettre à la poste
Il y a en effet encore une boîte aux lettres sans fond
Elle doit permettre d'atteindre le fantôme femme à qui j'ai toujours eu affaire
Le voici je reconnais sa fourrure de gui
Ses souliers aux boutons de muguet noir
C'est elle c'est sa chevelure plutôt je reconnais ces grappes de cassis

Le pressoir de la paresse
Enfant petit martyr aux pensées pareilles aux appels des timbres nickelés
Dans les maisons bourgeoises
Interroge le silence du puits
Les lauriers-roses qui faisaient partie de la décoration charcutière
Celle qui en dernier ressort a le mieux tenu
Les lauriers-roses se font rares
Les lauriers rouille passent la tête par la porte de la ferronnerie
En quête du fer à cheval sur lequel j'aiguise le couteau
Dont je fendrai l'oreille du dernier bruit
Faute de pouvoir abolir l'âme du violon
Plût aux barricades de ramener le ciel à d'autres sentiments
Plût à la dernière des dernières d'avoir bien voulu de moi pour amant
Les personnages subalternes terrés dans leurs vêtements blancs
Se portent avec force courbettes aux endroits les plus menacés
Ils sont couverts de croix et de crachats de mouron
Nul n'a pensé à faire valoir la blancheur de la craie et l'éclat du charbon qui sont des choses pures
Le progrès est un épouvantail inséparable de l'arbre en fleur
Inséparable du chant des oiseaux qu'il faut éloigner
En agitant contre eux des livres de prix dorés sur tranches
Je promets l'acquittement à tout ce qui se réclame de cette petite plante folâtre du bas des murs qui ressemble à l'orge
Dégénéré et à laquelle j'ai entendu donner le nom de voleur
Mais je serai impitoyable pour l'hermine
Qui est associée au droit de juger
Comme si le jugement la faculté critique et la discrimination
Qui surenchérit sur la queue de rat
Avaient quelque chose à faire dans les préaux glaciaux
Du comportement de l'homme au cœur d'enfant
Qui se contemple dans l'œil des poissons adultes
Je suis le vent qui vient soulever les rideaux dans les maisons de correction
Remplies de jeunes filles et leur donne du courage
Le courage de mal faire est un si joli bateau corsaire dans la carafe de leur tête
Je suis l'entretien de ces plats d'argent merveilleux sur lesquels elles se passent nos têtes
Aux yeux qui ne cillent même pas
Quand elles jouissent d'elles et de nous
Je suis l'occasion toujours insaisissable l'occasion
Comme les grandes roulottes qui sillonnent la terre
Pleine de lions croit-on et dans l'éclair de leur gueule ouverte
Pleine de ces têtes ravissantes sur le fond rouge et or de leur palais

Entre les canines lumineuses
Place au sens éternel du danger maître du monde
La breloque de ce qu'on ne sait pas
Vient battre sinistrement le ventre terrestre
Et se détache de la chaîne d'astres
Le millet de la cage nocturne
Finissons-en les aiguilles de la machine à coudre
Sont dressées vers le ciel de la plus humble à la plus humble
Le défi monte comme la sève
Il aura raison de ces successions de carcasses éblouissantes
Qui font à l'intérieur la marguerite immonde de la terre
La gerbe des gestes l'axe des actes
Et le loup blanc pour finir toi comme un autre
À la longue les voitures de laitier et les carrosses d'encre Antoine
Pour la tentation seulement
Disparaîtront dans un nuage de poussière qui fut la vie
Les rapports saisissants qui unissaient la chair à ce moins que l'ombre de la chair
Dont tu te défis à peine plus lentement
Ces rapports seront vains comme l'amertume qui prête sa vertu à certaines plantes
Et à tout ce qui n'aura pas été qui aurait pu être
Un champ de blé pour la chaleur de tes mains
Une heure de musique plus belle pour ton sang
Une barque échouée dans un salon pour tes larmes
Des gantelets de fer pour les croiser sur ta poitrine
Des gantelets de fer qui laissent libres tes mains
Qui ont peut-être ouvert et refermé la porte

Lyons, 20 mai 1931.

[CONNAIS-TU LE VERBE ÊTRE…]

Connais-tu le verbe être il passe dans le langage avant le verbe avoir
Mais il s'agit toujours plus ou moins d'être et d'avoir
Quand je ne t'ai pas cependant je suis
Je suis comme l'eau qui dort sous les éphémères
Il ne faut pas se fier aux éphémères non plus
Si c'étaient des yeux qui meurent chaque fois qu'ils se ferment
Le beau temps s'y retrouverait encore
Dans chacun de tes regards n'y a-t-il pas un enlèvement
Le temps est fou un seul corps est le bandeau de colin-maillard
Qui est-ce que tu tiens entre tes bras le long du canal
Cherche mais oui tu sais fais semblant de savoir
Prends garde c'est encore le verbe être
Mais il s'agit toujours plus ou moins d'être et de ne pas avoir
Comme la patience d'être belle s'élance en toi
Les feux follets passent d'une rive à l'autre
Sur terre la balançoire fait rage elle décrit un à un les villages les plages les déserts
Le revers de la médaille est qu'il fasse froid où tu n'es pas
Où le bain révélateur apparaîtrait à lui seul comme la conséquence d'une révélation
Et pourtant j'ai le soleil et tu l'as nous l'avons pour nous
Nous avons la couleur du sang qui ne change pas d'un continent à l'autre
Et jusqu'à l'écrevisse qui nous contemple dans sa marche
Quand je ne suis pas je t'ai peut-être
Le verbe être encore
Tu dois venir te coucher près de moi
Tu dois faire la lumière en vain
Et le lit où je pourrais reposer doit se retirer comme la mer
Je te sens peut-être peut-être m'advient-il de m'appuyer sur toi
Imperceptiblement comme le moule sur le modèle
Il y a dans l'aile intérieure de ton coude une lumière qui monte et descend sur le drap
Même quand je veux que l'oubli fasse à perte de vue tout pâlir
C'est l'étiquette merveilleuse l'étiquette orangée de la fiole de poison
Le poison de tout ce que j'aime
Les convulsions de l'amour les distillations chantantes
Soulèvent à peine le couvercle de la marmite pâle
Où l'existence flotte alternativement et baigne dans son essence

Où le don mesuré bouillonne cependant
Où se prépare dans la matérialité absolue
Ce qui n’est pas ce qui écarte pour être
Jusqu’à la dernière herbe bleue entrée dans la composition du philtre

[LE JOUR OÙ JE NAISSAIS]

Le jour où je naissais
Les tableaux noirs étaient à peine effacés
Les villes s'éteignaient lentement
Sur une corde au-dessus d'un précipice
Une danseuse faisait des pointes
Elle pouvait avoir huit ou neuf ans
Dans chaque main elle tenait un pot de fleurs très simple
Couleur de ses lèvres
La jacinthe se perdait dans le ciel
Il y avait de la neige
J'avais peur des loups figurés sur les boîtes rectangulaires
Les peaux de serpents des lampions se plissaient très loin
Dans les fêtes bleues
Les fautes irréparables étaient depuis longtemps commises
Elles exigeaient les folles réparations de greniers dans les maisons
La mansardisation d'à peu près tout
Les oiseaux de mer faisaient triste figure
Comme dans les contes que devait écrire par la suite M. Binet-Valmer
La danseuse s'arrêta un moment pour s'ôter du pied
Une plume d'oiseau de mer
Le temps commençait à se perdre
Il était monté sur une sorte de tuteur déjà envahi par les plantes grimpantes
La danseuse était presque cachée par un liseron
Elle était adorablement maquillée de deux rubis et une mouche verte
J'étais presque oublié comme le médaillon
Et je prenais la peine de regarder au-dessus de moi
Les étoffes blanches dans le soleil
Je comprenais tout à coup la difficulté
Les yeux de l'enfant que je n'étais pas se fermaient sur la difficulté
La menthe sauvage la prenait par le cou
Et les libellules gaufraient la surface de la terre
Je me levai alors et m'emparai des attributs qui m'étaient réservés
Une hache très légère et une vingtaine d'yeux de verre
Parmi lesquels deux yeux violets qui faisaient voir toute la forêt dans la hache
La forêt avec ses vaporisations de mains pour tout prendre
La forêt avec ses bruissements féminins
La forêt avec son noyautage tragique qui ne prend toute sa valeur que

dans la fine
Un enfant fou on parlait de le confier à une rivière rapide
Qui laisse subsister le parfum de la fleur d'acacia
Je partis à la recherche du carburant nécessaire
J'aimais la soude
Je me souviens d'un grand rassemblement sur un toit
Tout le monde voulait voir
Les compagnies de perdrix venaient se réfugier autour des cheminées
Malheur à tout
Dans une clairière l'éternité odieuse roulait ses yeux de biche rouge
Je n'eus qu'à paraître pour la faire pleurer
La danseuse aux seins d'amorce m'accompagnait maintenant
Je courais devant elle
J'agitais la hache savante dans la lumière de laquelle passaient les grandes villes
Les arbres se fendaient
Et d'incompréhensibles lézardes se mettaient à sillonner en tous sens la façade des monuments
Les yeux violets brûlaient derrière les chenets de marbre
Et je voyais dans l'ombre antérieure avec les grands fagots en feu que j'avais rapportés
Je me voyais devant la commode de la mémoire
En train de défaire une liasse de lettres d'amour
Parmi ces lettres il y en avait qui sentaient le salpêtre l'œillet d'Inde
J'étais tombé à la renverse quand on m'avait surpris
Je massais les grandes fleurs qui croissent au bord de l'eau
J'entravais la marche des arbres dans les promenades publiques
J'inclinais les nuages à plus de sévérité
Quand j'arrivai à la porte glaciale
Déjà les jeunes femmes revenaient du confessionnal toutes brûlantes
Je leur montrai mes abominables bijoux noués dans un mouchoir vert pareil à un serpent couronné
Je goûtai leur terreur et je perdis là le rameau d'acanthe
Par bonheur la danseuse le ramassa
Mais je ne pus jamais le lui reprendre
Elle volait devant moi comme une de ces petites hélices vertes qui tombent des arbres
À la mi-mai et les yeux de verre se fermaient
Et je mimais les êtres divers des climats
Les mœurs les plus douces comme les plus compliquées
N'avaient plus de secret pour celui qui était à la fois le père et le fils de cette Antigone
Les embarquements se suivaient à intervalles réguliers
Les débarquements ne se produisaient jamais
Les bulbes de l'eau de la terre et du feu

S'allongeaient toujours en tiges anciennes
La jeune fille secouait ses cheveux dans mon sang
Tout en me rendant mes baisers
La nature m'avait marqué au fer rouge l'épaule de ce lys qui était une danseuse
Je ne la perdis que le deuxième jour
Elle prit le chemin qui mène à la soufflerie de diamants
Ses pots étaient déjà des maisons devant lesquelles se croisaient des fusils de givre
Sa robe mettait un brouillard délicieux autour des choses
La vermine attaquait ses chaussons fins comme aujourd'hui l'aigrette de la pensée

[LYONS-LA-FORÊT TERRE DU CRIME…]

Lyons-la-Forêt terre du crime puisque j'y suis
Royaume de l'attentat à la pudeur puisque je m'y repose
Lyons-la-Forêt comme tu es faiblement nommé
Beau cirque de la première époque chrétienne puisque j'ai été baptisé
Où de grands lambeaux de femmes se donnent pour des rosiers
Où des cercueils d'enfants voguent puisque nous sommes en mai dans les arbres verts
Lyons-la-Forêt si tu me vois à trente-cinq ans
C'est que j'aime tes craquements et d'une manière générale tout ce que peuvent procurer aux arbres leurs rêves de meubles
Tes bandits de grands chemins
Tes rançons de sang et de sperme
C'est là à l'angle de ces deux murs de lave fumants
Que doit être déposé ce soir tout ce dont mon imagination a besoin
Les cassettes en lièvre tanné contenant toutes les plus belles chevelures
Les enveloppes noires par lesquelles les ravissantes jeunes filles m'annoncent qu'elles viennent d'assassiner leurs pères
C'est que j'aime les réverbères beaux comme le viol
Tes vampires assoupis devant l'escalier de la mairie
Les jours d'orage c'est-à-dire presque tous les jours
Immense champ de dépeçage pour les femmes qui viennent de faire l'amour
Borne du brigandage surmontée d'un drapeau de crêpe
Là du moins les écureuils sont de consommation courante
Pour le petit déjeuner dans un buisson de rouges-gorges
Puisque je dois encore manger
Là du moins la vermine de grande taille
Vient contempler mon pouls qui bat encore

[LIT VIEILLE CORNEMUSE…]

Lit vieille cornemuse grand mouchoir plein de larmes
Tendre fardeau qui nous porte et nous dispose
Instant compris entre l'atténuation et l'aggravation
Tas de lampes renversées verger des lilas
Lutte apocalyptique du passage avec le passé
Printemps spectral luzerne blanche
Montagne qui se détruit sans cesse
Lit forme concave de la décoloration humaine
Capsule d'épreuves déroute du semblant
Sonnerie ininterrompue qui ôte toute envie d'ouvrir
Lit manchon de la vérité
Flamme repassée par les blanchisseuses
Pâturage des brebis et des loups sous l'échelle
Lit défense d'afficher même des ombres aux murs
Lit permis d'inhumer et d'exhumer
Lit des lions rampants et des bêtes à bon dieu souriantes
Porte de fer de l'aile
Lait ou plutôt lit de la femme
Trapèze accompli sous ta forme de quadrilatère
Manteau qui saigna aux quatre coins de la couronne d'Isabeau de Bavière
Lit sans fond lit enchanté dans lequel la femme avant de disparaître
Apparaît infiniment noire dans un éclair et disparaît

[QUE LES MESURES D'ÉTAIN…]

Que les mesures d'étain du sentiment jettent une dernière ombre sur le paysage glacial
Nous sommes venus pour consommer

Nous avons laissé dehors nos chevaux aux proportions fantastiques

Une femme sur chacun de nos genoux nous parle des terreurs de son enfance
Et des soins qu'elle prend pour vieillir en ayant moins peur
Les mots M'aimes-tu pointillent de sang la pincée de cartes l'angle blafard et fuyant

La vie se tord les mains au-dessus du torrent
Et couvre la pauvreté de l'amalgame
Les haillons toujours changeants tirent du feu les marrons du luxe

Forme de la chanson et lumière des mots à figure morale
C'est l'étape extrême à brûler
pas
Nul être ne songe à s'envoûter lui-même lorsqu'il s'enfonce les étoiles de chaque soir dans le cœur
Et c'est pourtant là au comptoir
Devant l'orgue de barbarie des corbeaux
En rase campagne que l'action

Singulière *[Poème inachevé.]*

[UN TEMPS S’EST ÉCOULÉ…]

Un temps s’est écoulé. Ce fut d’abord un filet de pêcheur remontant à marée basse, une tapisserie marine de faible ampleur à tête d’algue, à genoux infiniment flexibles, quelque chose comme un satan de guignol. À cette époque, je finissais de gratter les miroirs de l’image qu’ils avaient bien voulu tout d’abord donner de moi comme des autres. Les autres fuyaient aussi. Tous les matins, me faisant un bouclier de mon oreiller je m’avançais vers le célèbre puits horizontal hérissé plutôt de plumes que de feuilles. J’utilisais pour mon travail de déblaiement une pierre creuse très curieuse que j’avais trouvée dans la cheminée le lendemain du jour où j’avais eu l’idée d’en faire peindre l’intérieur en blanc, jusqu’au toit, un jour de neige. Cette pierre, à la surface de laquelle les grands poudroiements moyenâgeux se produisaient, pouvait passer, en cas de visite importune, pour un instrument de maquillage. J’en étais quitte pour donner de lamentables explications sur la paresse de certaines arcades en trompe-l’œil, comme en Italie, de certains sillons organico-psychologiques, dont l’art de la Nouvelle-Zélande nous a donné le schéma théorique encore qu’imparfaitement impressionnant. J’avais décidé de finir par la main droite et par l’œil droit, qui m’étaient nécessaires en tout dernier lieu pour le parachèvement de mon œuvre secrète : me faire disparaître. Je ne m’alimentais plus que de coquillages fuséiformes, roses de préférence, et d’une sorte de bouillie de prêles dont la saveur était la plus chimérique de toutes celles des épices. Un jour où les derniers mille tracas de l’hygiène m’avaient particulièrement épuisé, de l’œil muni d’un compte-fils que je commençais à dissimuler derrière un volant, mystérieusement agrandi la nuit, de la taie grise, je captai la dernière image insupportable de moi-même. C’était une boucle, pouvant rappeler celle de la fleur de népenthès, au moment où elle s’évase avec une sorte de rire sourd, particulièrement désagréable. La grande question était de savoir si j’étais encore là. Je fis rapidement de la main le geste de faucher, sans rencontrer devant la glace aucune résistance. Parfait ! Dans les ongles de la main j’apercevais l’œil prêt à se fermer, le blanc très bas. Cette expression de l’être aux suprêmes limites du conflit entre le clocher et le brouillard, me causa une remarquable satisfaction. Quelle plaque de cuivre, quelle plaque de suie, qu’un miroir d’où l’on s’en va ! Peu à peu l’œil de l’ongle se fermait. Ce n’était plus qu’un doigt de gant dans lequel coule la bague qu’on va perdre. Vouloir retenir l’eau dans une bague ! Le ménisque absurde qui avait bien voulu réfléchir les apparitions momentanées de

la lune amazone principale au cheval bleu et des papiers de cyclones nommés hommes, papiers retournés, roulés, salis, brûlés, imprimés, marchant pour le moins à quatre pattes, fuselés commes des chaises, cravatés de taffetas depuis qu'il n'y avait plus d'autres astres, ce ménisque qui est la provende de l'esprit de l'escalier, affectait des airs dont la nonchalance bien connue le disputait au double empire indéfiniment abjuré du temps et de l'espace. Puis rien. Les facultés végétales devant lesquelles mon cas était, paraît-il, soumis, concluaient à un phénomène de déchlorophyllie massive par agrippement de serres trop hautes. J'arrivai ainsi devant le tribunal des pierres criant à mort. La voiture cellulaire dispersée aux quatre vents, j'étendis mon absence sur la planche d'infamie. La principale pièce à conviction était un regard posé sur une femme qu'on avait fait reproduire en cire et dont la main était glissée dans un manchon plein d'abeilles.

26 juillet 1932.

[LE MARAIS DES CINQ-DOIGTS…]

Le marais des Cinq-Doigts s'ouvre et se ferme sur des rapides de feuillage, à une ou deux portées de fusil de la route vicinale de Veilleuse à Torpière. Abrité par des sureaux nains constamment aux prises avec la clématite sauvage et plafonné d'oiseaux immobiles dont les longues pattes frangent la couronne tout à fait dédorée de l'air visible, il presse sur plusieurs centaines de mètres le papier griffonné d'empreintes de la terre. Soulevez délicatement ces longues feuilles vipériennes, c'est par ici. Le crépuscule aux yeux de feutre vous précède : il a dû « couper » par la ferme d'Écraille, dont les vaches ont pour pis des digitales et pour oreilles des lames de verre absinthe. Le sol choisit de jouer des airs très lointains de pianos mécaniques et les découpages végétaux rappellent obstinément ces diagrammes musicaux qui laissent perplexes les petits singes habillés de rouge, gambadant à bout de chaîne dans une rue montante aux fenêtres fermées. La menthe poivrée l'accompagne de son bruit d'ailes de moulins lilliputiens et achève de droguer le paysage, même évanoui parmi ces fioles. Des animaux à tête minuscule et à corps double, leur permettant de vivre tantôt dans l'un tantôt dans l'autre, selon que leur course saccadée les fait pencher de tel ou tel côté, des animaux reliés les uns aux autres par des cordonnets vibratiles, des animaux phosphorescents et caressants hantent seuls ce qui sous le pas commence à s'amollir au fur et à mesure que surgissent les grandes plantes cassantes, dont les épis paraissent faits d'une multitude d'yeux qui clignent. On avance au moyen de cet instrument nouveau, qui fit si longtemps les frais de l'imagination des chercheurs, de cet instrument truelliforme capable de boucher aussitôt ce qui vient d'être creusé, et dont on a fini par découvrir le modèle sur ces petits insectes capables de vivre sans air. Il y a ainsi moyen de passer au travers d'un mur sans laisser de brèche, de fendre une foule qui s'attend à voir sortir une taupe de la grosseur d'un cheval d'une colline qui se forme au beau milieu des grands boulevards et effectivement voici la taupe aux attaches incompréhensibles mais l'homme est déjà sur la taupe qu'il dresse. Un instant encore et il sera prêt à s'engager avec son admirable monture sur la route de Torpière. C'est un homme élégant, aux cheveux ras, aux yeux trop clairs pour qu'il paraisse voir et dont le geste rappelle les commandements brusques de certaines fleurs droites, le lys par exemple. Des étincelles merveilleuses d'intensité et de longueur jaillissent de ses doigts gantelés de cuivre. La taupe frémit sous ses buffleteries pourpres, sensible au moindre appel du genou seul nu

coupant le pantalon de soie vers le pied de plus en plus large et sifflant. Il approche. Le marais répond déjà de toutes ses voix malsonnantes, adorables et malsaines. La nuit presque vénitienne ce soir bande son arc au ciel et pique la première étoile de six heures. Il dépend de nous d'être ou de ne pas être comme l'amour des éphémères commence et prend fin. Jamais l'élan noir sans corne ne s'arrêtera au bord de l'eau. L'eau n'est qu'une paillette échappée dans le bal, une paillette empoisonnée qui brille trop. La robe appartient à la fille mortelle de la déesse industrieuse et du magicien Carrier, le propriétaire de la ferme enchantée d'Écraille, notre ami aux semelles de cloches.

*

Qui chante dans les nasses que ramène le soir la beauté
Et qui pleure
Je commence à voir mais qui donne le pain à la curiosité
Par les fenêtres du bas des maisons que je vois hautes
Qui passe la main fine de la santé
Sur les corps éblouis jamais en reste avec les âmes
Il y a des noms pour désigner les choses qui n'existent pas
Des noms tremblants sur les lèvres peintes des visages aimés
Qui se hisse dans les voilures de l'obscurité
Où les ordres contradictoires montent aussi
Demain hier à tout jamais
Quel buveur assis devant la taverne déplie le journal *L'a parte*
Si mystérieux la première fois qu'on le découvre dans un kiosque
Et les saisons qui les doue de ce pouvoir d'être l'été
Toutes et quand bien même vous auriez froid avant septembre
Qui menace les enfants dans la grande clairière
Qui suspend les amants au milieu du plus doux de leurs gestes
Qui arme le bras de cette liberté qui le blesse
Je dis que le jour à côté
Je dis que l'heure arrière et l'instant aux oreilles d'écureuil
Bornent la vue comme on vous dit Qui est-ce
Ce n'est personne c'est le marbre
Je vois une maison qui pousse derrière des arbres de marbre
Je vois un chemin de fer éternellement immobile parmi des architectures de fumée
J'assiste à l'inauguration d'un marché de bronze au centre duquel vague un homme nu des temps prochains
Et toujours l'éclipse orientale
La turquoise renversée dans le fond des tasses

Qui borde le lit équilatéral qui saute sur le drap sans craindre le dormeur
Voici les citrons sur la sellette de l'orage
Devant la descente de lit à tête de tigre
La chambre enfin les anneaux de feu
Mariage des silences et des voix dans l'escalier qui va vers la plage
Vers les rosiers de mer les lanternes profondes
Les cachettes inoubliables des coquilles
Du verre de la chair et de la pensée
Les oubliettes
Du soleil de l'ombre de cette belle de nuit qu'est la pensée
Le bûcher liquide des formes dont le moule est perdu
Et qui surnagent dans cette tête qui se roule dans ses cheveux
Comme les épaves d'une pensée qui oserait se dire la pensée
En n'étant plus que les rayons du phare les derniers rayons du phare dont les gardiens sont morts

*

L'ombre vitale de la sphère
Et les couteaux de pacotille au cran de jour
Ouverts sur les Antilles égorgées
Et le mur sur lequel on relève les traces de l'effraction terrestre
En forme de cœurs
Et les coffres-forts peints à grands traits bleus sur l'incendie
Et les cartes de visite en amiante qu'on retrouvera dans les cendres
Quand nous ne serons plus
Je quitte à l'instant la maison du crime
Où j'ai pu jouir de la qualité photogénique du désordre
Comme un arbre épaissi d'oiseaux
Dans un coin du tableau je vois l'idiot qui criait Terre
Et j'entends le bourdonnement de la mouche-sans-raison
Bien connue des bagnards
Comment dites-vous comment dites-vous
Il fait un temps de chien bouledogue très doux
Et très fatigué la tête fumeuse sur des jambes de tunnel
La femme qui avait dans les yeux
Une bête à bon dieu
Chantait ce soir-là à l'Alcazar
On n'était pas encore très civilisés autour des lacs de l'intérieur
Là où les tentes et les clapotements ne font qu'un
Je t'aime et nous allons pouvoir vivre
Tu n'es pas celui ou celle que je pensais

Ce qui n'a qu'un temps et ce qui en a plusieurs
Enfin le vison est un animal magnifique
Peut-être que le monde est un plat qui se mange sans appétit
Et que les convives y mettent moins de gourmandise que de politesse
C'est étonnant comme le ciment armé est une chose jeune
Qui fait plaisir à une certaine distance
Maintenant qu'il ne s'agit plus de maintenir
Je ne sais pas trop où nous en sommes
Voici les rosiers en voiture de la pagaïe
Qui annoncent frileusement le mois de mars ou d'avril
Voici les mille becs piaillant de la forge
Voici les éléphants blancs du soir calme
Chargés de reines
Voici l'indice obscur de ce changement imperceptible
Que j'ai causé qui est comme une fenêtre dans une larme

*

Ceci a vieilli, ceci a rajeuni et cependant le rapport du chef de train, les images du tailleur, l'enseigne humoristique de la sage-femme continuent à produire leur effet. Ce sont, on peut dire, des chefs-d'œuvre de mesure et nous qui n'outrepassons que rarement nos droits et nos devoirs nous ne sommes pas peu fiers d'appartenir à un genre de l'histoire naturelle aussi zélé. Pendant que nous y sommes nous comptons bien qu'on va nous passer gratuitement l'indicateur et que les messageries Hachette, qui sont distributrices du programme de voyage, y joindront la superbe prime en couleur que nous avons bien méritée. Pensez donc : c'est nous qui avons créé le vide-poche. Rien dans les mains non plus. Simplement un encrier en bronze doré très bon marché mais plein de sang, voilà notre horizon quand nous fermons les yeux ; un buvard noir comme une petite souris d'hôtel, alors tout le monde pense, tout le monde a des visions. Tout le monde croit que c'est arrivé ; quoi ? L'égratignure de la pensée est bien jolie. On se croirait en balançoire. Fêtes, ô fêtes, et vous courses, et toi mort ! Les banquettes de velours grenat jetées sur les bancs de pierre, ce sont des engagements précis.

*

Les petits papiers purs font le tour de la table
De la pensée en miettes
Et le sapin est toujours le fameux arbre vert

Le gypse végétal et le complément indispensable du mur de briques
Présent Présent Présent c'est l'appel qui se poursuit dans les casernes
Et dans les écoles à trompes
Puis les jeunes filles vont se promener sous prétexte d'étoiles
Et nul ne dort plus dans les lits triomphaux
L'exil est la première marche du perron vieux
Et tous les serviteurs en larmes sont réunis
Les robinets de cuivre rouge crient comme des toucans au-dessus de leur nid d'eau
Les parquets cirés à la débandade lorgnent les fausses danseuses des suspensions
La cour pavée de cœurs résonne des pas de l'hiver
Qui va et vient en bras de chemise
Sur le mont Valérien la groseille la framboise blanches
Dans leur parfum adorable
Se collettent avec les ombres bleues des grilles et des roues d'autos
On entre on entre au Chat noir
Mais le spectre de Charles Cros le spectre à tête de moineau
S'enfonce dans la désespérante Rue-qui-baisse
L'attente couronnée de fleurs transparentes
Brise très loin ses petites bottines vernies
À la barrière
Et les insectes d'eau se surpassent entre les longues herbes
Ce sont des navettes d'argent qui ne s'arrêtent jamais
Et la robe d'eau n'en sera jamais que plus belle
Dans la main du Septentrion
Il a été perdu un trophée de la guerre des Deux-Roses
Le rapporter au dernier descendant de la famille Plantagenêt
Qui fait le guet le soir sous le pont de Crimée
Récompense
Les boas constrictors ont du plomb dans les yeux
Ils sont plus à craindre qu'à charmer
Ils sont décoratifs sur les locomotives
La nature tend d'ailleurs de plus en plus à s'encrasser

*

Le petit renard n'est pas mort. Il est seulement blessé et il nous regarde d'une manière tellement suppliante que les larmes nous viennent aux yeux, à moins que ce ne soit un effet de la réverbération. La réverbération est un poulailler dans lequel des plumes blanches tombent depuis deux heures comme de la neige. Hier soir il faisait si beau. Alors voilà que tu as mis le piège et moi je ne voulais pas, parce

qu’on dit qu’il est dangereux de poser des pièges à l’heure du soleil couchant. La lumière est une si belle braconnière. L’aurons-nous assez vue s’introduire dans les taillis presque sans bruit, écarter du doigt l’épaulette verte des généraux placides, quand la mode végétale est aux fausses cérémonies militaires, et couper les aiguillettes à la manière de ces exquises rôdeuses du temps jadis, l’aurons-nous assez vue détailler fiévreusement aux vitrines les lueurs secondes des bijoux qui peuvent être violettes dans la perle et roses dans la topaze, l’aurons-nous assez vue élever dans ses arcs-en-ciel de Babylone des oiseaux qui ne se ressemblent plus au bout de quelques générations et qui tourmentent le sommeil des races ? Tu crois que le renard va mourir, que ce pauvre feu de bois va s’éteindre, que le fil de platine va se rompre, que l’avalanche va montrer patte blanche inutilement à la porte de la petite maison ? Où sont les dés à jouer ? J’ai peur de ne plus pouvoir les jeter tout à coup. Le temps calque mes mains partout. Sur les plantes, sur les étoiles, sur l’eau. Les piles électriques chantent. À la lisière du bois de chair, là où le soleil est comme un lys au fer rouge, s’élèvent des gymnastes pervers. Le chant de l’alouette immobile comme un œuf au-dessus d’un jet de pieds d’alouette, toute la campagne est, si tu te penches, là-bas, le racinien désert soulevé par le vent des passions, qui transporte vainement des collines et fait les grandes bouteilles vides de sable qui se brisent avant qu’on ait songé à boire, les grandes bouteilles pour l’usage externe, selon l’expression bien connue des prêtres. Le petit renard paraît se remettre dans sa crèche, entre le coq et les raisins. Ses dents sont de minuscules étincelles bleu ciel. Les losanges d’espace tordus de capucines et de lierre absorbent les scènes de plusieurs théâtres sur les scènes desquels nous jouons. Ici ce sont les sorcières, ici ce sont les estafettes et là, au milieu de la plate-bande spécialement désignée par l’écriteau illisible et noir, de toute importance, ce sont les joueurs qui n’ont plus pu se lever. Le tout est dans l’œil du renard, cet œil beige à plusieurs faces cerné du bord extérieur de la coupelle d’un gland depuis plusieurs jours tombé. L’aspect de tout rentre dans un sac de bonbons anglais dans lequel un bonbon central est une petite lampe. Comme c’est la veille de Noël, l’aigrette d’air qui tremble à un coin de fenêtre parmi les cristaux de givre détourne des *Mille et une Nuits* une dernière révérence de vizir. C’est toujours toi Shéhérazade, l’enfant tôt ou tard promise au bourreau. Rappelle-moi tout ce que ce renard a incendié. Le magasin du Printemps même ? Oui il s’était glissé, tout allumé, parmi les décors de l’Opéra. On jouait *Les Maîtres chanteurs*. Une autre fois c’était dans la Caroline du Sud où tu es née. Les musiciens traînaient à cheval dans la contrée, tirant aux carrefours des violons laqués blanc d’une boîte à doublure écossaise. Le renard, car c’était lui, dansait devant la troupe. Le gardénia se promenait seul, coupé, à hauteur de boutonnière. Maintenant les meubles rustiques comblent seuls la lacune, à

commencer par le superbe vaisselier Louis XIII.

*

Et le lit vert qui est un paon de feuilles
Et la femme si émouvante qui porte dans sa poitrine un cœur renversé
Et la musique que j'écoutai le soir dans un café de Saverne
Pendant qu'on construisait à grand bruit une porte-tambour
Et que tous les démons du recueillement se prenaient à la gorge
Et l'angle du péril avec la sécurité là parmi les moulures charmantes
Des corps enlacés et la rivière cassée comme une épée sur le genou de l'averse
Place au clair féerique et immortel dédain de ces choses orgueilleuses
Nuit sur les places qui furent occupées
Nuit sur les cérémonies qui laissent un voile de mariée dans les arbres
Nuit sur les fontaines de rire
Nuit sur les ventres blancs des danseuses en robes grises
Nuit sur les champs de tir et dans la prunelle du tireur
Nuit sur les usines vermeilles
Nuit sur les algues glissantes qui tombent des toits
Nuit sur les jardins profonds toujours trop calmes
Nuit sur les verres fumés dans lesquels on boit
Nuit sur les arbres en fleur
Nuit sur les pavillons toujours ennemis
Nuit sur les mains qui défont les agrafes
Nuit sur les appareils de protection au déclic brusque
Nuit sur les sujets extérieurs comme les nids d'aigles
Nuit sur les oasis scandaleuses
Nuit sur les passages des étoiles à telle heure
Nuit sur le grand midi des champs de blé mûr
Nuit sur les statues des révoltés immenses
Nuit sur les roulottes crevées des antiques reines d'Égypte
Nuit sur les rails déboulonnés
Nuit sur les expéditions marquantes
Nuit sur les tonneaux gémissants de la Halle aux vins
Nuit sur les marches les palissades les barrières
Nuit sur les étoffes chantantes
Nuit sur les vers luisants
Nuit sur les attentes de nouvelles
Nuit sur les poignées de portes
Nuit sur les perspectives à têtes de perroquets
Nuit sur les bastions et sur les cabanes d'ermites
Nuit sur les secrets les chances les viols

Nuit sur les précipices les combles les fouilles
Nuit sur les recherches parodiques de remèdes pires que le mal
Nuit sur l'histoire
Nuit sur la profanation des autels nacrés
Nuit sur les bonbonnes de rêves
Nuit sur les alambics naturels des régions inexplorables
Nuit sur les jeux les suicides les promenades
Nuit sur les noms
Nuit sur les bouches

*

C'était moi cet homme et cette femme, ce couple de pigeons voyageurs photographes, cette fleur double éclose par hasard dans une main. Le nombre de la fidélité et de la danse, la fameuse crosse arabe qui s'enroule vers le bas, bondissait en tête de la procession bizarre dans laquelle était portée une enfant de quinze ans en bas noirs entrouvrant son peignoir d'acacia. On voyait passer sur une litière supportant une baignoire quelques-unes des loueuses de charmes de tout temps les plus réputées et le chant plieur de roseaux soulevait de grands espaces humides et finement ensoleillés, matés à la minute par des écureuils croqueurs. Le défilé durait depuis mille ans et plus. Quelques landaus morts de la couleur de la pluie passaient parfois en sens inverse à grand train. C'était moi ce brillant qui jette les feux de la mort dans la vie, ce papier qui froissé ne laisse plus rien deviner de la condamnation ou du pardon, ce croisement mystérieux sur la place d'un rayon de jour avec toutes les lumières connues, parmi lesquelles il faut retenir celle des bougies, celle des euphorbes, celle du gaz, celle de certains poissons. Mais l'âme, ce célèbre petit chat-huant de nos greniers, pailletait à peine de quelques étincelles d'orage la robe déteinte de ce début de matinée. On était assez tranquille de ce côté-là et rien de grave n'entravait la marche aux allures d'abeille. Toutefois l'existence était contestée. J'ai déjà dit qui j'étais, entouré de lierre et flottant, avec une volonté touchante d'induire les uns et les autres en erreur. La monture des dernières étoiles n'avait rien de remarquable mais le doigt du ciel était si joli que cette pauvreté lui allait à ravir. Il y avait des têtes de plomb qui se cachaient dans des bras de plumes, des yeux de feu qui plongeaient dans des cheveux de cendres, des barrières de mouvement qui cinglaient des poneys d'excentricité sur le passage décoratif des prisons à escalier extérieur tendu de velours rouge, des hôtels particuliers à enseignes lumineuses très faibles, des terrains de sport brusquement inondés de myosotis. De-ci de-là se fendait sous nos yeux une amande verte grande comme une cabane et

nous y entrions une seconde ou encore éclatait une châtaigne aventureuse comme un buisson où toujours quelque chose remue et nous la frappions d'une légère badine blanche dans l'espoir de n'avoir plus à y revenir. Des papillons tournaient si vite au-dessus des tiges de verre de l'air que c'était à songer aux premières ombrelles qui pénétrèrent en Amérique du Sud. Le moment serait venu de dire ce qui se passa quand l'aigle de mer fondit sur le troupeau aigu et que la brise désigna plus clairement les ouïes des clochers. La procession approchait à ce moment de la Maison aux gouttières, ainsi nommée en souvenir du miracle. Un jour qu'il avait fait trop beau, les gouttières de cette maison avaient sauté sur le sol et s'étaient mises à jouer devant la porte comme de jeunes arbres. C'étaient plutôt des enfants bleues toutes nues dont les cheveux maintenant défaits avaient été de véritables nids. Depuis qu'elles étaient parties, quand il ne pleuvait nulle part ailleurs, un ruissellement perpétuel glaçait délicieusement la façade comme j'ai vu la glace toute d'eau glissant d'une devanture de fleuriste. La Vierge de quinze ans aux grands yeux charbonnés jusqu'aux joues fut alors déposée précieusement à terre et nous étions là qui la reçûmes, douce comme les parfums de gantier. Elle tenait à la main un revolver bleu ciel dans la crosse duquel je reconnus celle qui menait tout à l'heure la procession et qui n'était plus qu'un minuscule et imprononçable chiffre de nacre surmonté d'une couronne sur la plus haute pointe de laquelle basculait le plus petit des oiseaux-mouches, pareil à une double croche à corps rouge. Nous entrâmes alors dans la maison à la porte étoilée, intérieurement tendue d'ailes de mouettes. La foule immobile reprit au-dehors ses apparences de grille sauvage et le dragon à la crinière de scandale, aux griffes fumantes recommença à aller et à venir le long des fenêtres battant d'une aile unique les fenêtres de rose pâle à cœur cramoisi jusqu'à ce qu'enfin les prières même d'amour cessassent et qu'à ceux qui espèrent encore, le verre qui se renverse toujours, le verre vraiment divin fût rendu.

[JEUNES GENS DÉCOUVREZ…]

Jeunes gens découvrez la terre très curieuse
Soyez assez riches pour faire poser l'électricité dans les vallons
Disposez des spectacles naturels comme peut faire une grue métallique qui puise des matériaux précieux derrière la montagne et les laisse choir à vos pieds dans la plaine
J'avais un ami qui un jour ramena d'Amérique un couple de puces en habits de mariés
Tout ce que je puis dire est que cela ne lui a pas porté bonheur et qu'il s'est suicidé
Jeunes gens soyez corrects je vous en prie dans la présentation des choses surprenantes
Ce n'est pas une raison parce que vous mordez la poussière de l'éternité
Qu'il faut vous avancer la tête renversée en arrière à toucher vos talons
À part le hérisson et une certaine espèce de pigeon
Je ne vois guère d'animaux à qui cette manière de faire la roue n'inspire quelque cri rauque
Vous sucez le lait de votre mère ce qui est bien et sans cela vous ne pourriez voir les étoiles
Qui sont de très belles choses impossibles
Vous atteignez la puberté ce qui est mieux et sans cela vous ne pourriez vous faire une idée
De l'anse perfide en forme de bras de femme qui soulève l'homme au moment où il s'engage le soir sur une route blanche déserte
Ceci a d'ailleurs lieu une ou deux fois pas plus
Jeunes gens faites apparaître pendant qu'il en est temps dans le cadre riant de votre vie
Le portrait de la plus belle jeune femme de la vie
Celle qui ne sera pas comme les autres et vous parfumera de sa présence toute la vie
Que vos yeux ne soient pas le tombeau de cette merveille
C'est pour elle pour elle seule que vous pouvez vous perdre
Sur la mer et par les sillons entrelacés du ciel et des champs
Jeunes gens les arbres les machines les constellations les jeux
Sont encore de trop humbles vestiges de ce qui n'a pu être
Faute du consentement total qui ne donne que les yeux fermés
Du consentement qui anticipe sur la saison totale où les jours n'étant plus faits que d'une certaine quantité de liberté active on tend des pièges où les bêtes ne se prennent plus que le temps d'embellir

L'inconscience d'être devient une maison hantée éblouissante

*

Jeunes gens avez-vous vu passer Hélène Smith
En robe de soirée gris perle toute déchirée
Quand elle allait aux provisions par les petites rues de Genève
Et qu'elle avait trente ans
Les libellules immenses éclataient comme le caprice humain le long des rails
Et les êtres qui la frôlaient étaient des êtres inhumains et trop beaux
Des animaux qui atteignaient le stade parfait où les a trop rarement fixés l'espoir de tout un peuple
Des chevaux à la crinière de rideau blanc
Des aigles à serres de pinces à sucre des poissons volants à paradis de vannerie
Des plantes marines qui s'étaient assimilé pour toujours des formes de lampes à pétrole
À cette hauteur où il n'y a plus que des globes semant la mort
Et où un platane ressemble à s'y méprendre à une torpille verte
Sur le chemin d'Hélène tout s'entrouvrait les maisons transparentes et rayonnantes
Les voitures ailées les foules à rumeur de goudron frais
Tout s'entrouvrait les marchés dont la porte était un torrent desséché par lequel descendaient en ramant des chauves-souris blanches
Les étalages de fruits et de fleurs qui livraient passage à des cortèges de reines nues cachant leurs seins de leurs mains et n'osant respirer tant elles craignaient de se trahir par le parfum intérieur
La terre ancienne où se cache le lingot de chair
Qui donnera l'étoile à cinq branches au bouquet du feu central
Dont naîtra la femme avant l'homme contrairement à la légende
La terre ancienne aux jointures d'écaille blanche
Tend ses filets et ses pièges naturels dans ma tête
Mirée par les soleils qui ne dureront pas
Livrée au murmure de la soie au croisement de ses fils gigantesques
Qui donneront l'envers de ma pensée
Où viennent se jeter la nuit les climats à cœur de cataractes et se découper les zones inquiétantes qui me sont favorables
Tandis que les essences qui seront plus tard en circulation
Errent comme des musiques en peine du côté de mes mains
Qui voilent les objets usuels
La terre ancienne annelée de mirages stérilise la vie
Qui monte et descend et fait rage

La vie dans laquelle je puise les cercles obscurs
Qui s'étendent ensuite autour de moi avec un parfum déchirant
Semblable à l'image de ce que j'aime dans une glace envahie par l'air du temps
Lui-même fait d'une multitude de tendres corps emmêlés
La terre ancienne figurée par les saisons souriantes à la crête verte
La terre ancienne faite de tous les métaux dont le rêve sertit les pierres qui existeraient sous les noms de guyolle de fermantère de cilletée
Et dont pourraient se couvrir les femmes les plus pauvres et les plus belles
Qui passent la nuit dans les jardins de varech immense
Découpées dans le bois odoriférant de certains crayons de couleur qui auraient grandi démesurément
Et d'où les sèves pailletées se fondraient avec les sucs des dernières graminées éclairantes
La terre ancienne toute rose qui chante dans la matrice des ongles
Me fait un chapeau de verre et une ceinture de sable
Pour que je puisse m'élever parmi les oriflammes qui battent au haut des tours fumeuses de l'eau en ruines

[DU LIT QUI EST FAIT…]

Du lit qui est fait de poings serrés comme l'approche d'une rixe
Et de torsades de sable qui s'élèvent vertigineusement
S'éloignent les apparences de deux têtes
Dont l'une est la mienne
Cette tête est le talon d'Achille de la nature
Une chose qui attire les guêpes et dans la composition de laquelle entrent du sucre candi et de la vapeur
Et qui s'éperonne de rire et qui jette des fils de tous côtés
Des fils de gazon qui s'enroulent à la taille de l'échassier de l'eau
Je n'ai plus d'oreilles ce sont des poursuites qui m'en tiennent lieu
Une automobile des motocyclettes tout un train
À la portière duquel une femme au buste renversé dont les cheveux menacent terriblement de se prendre aux broussailles
Et dont la bouche est le verre de lampe rouge dans lequel je vois les baisers
Quand je suis animé par la crainte de n'avoir pas su vivre
Et que j'ouvre les bras à la nouvelle de ma disparition
Bel et bien signalée dans le journal il y a même un portrait je ne comprends pas
Ce portrait est celui d'un enfant qui cueille des horloges minuscules ayant longtemps séjourné dans la mer
Les parfums de la nuit les calices invisibles d'une cerise à noyau d'adonide goutte de sang qui s'ouvre dans un coquelicot
Les parfums de la nuit les changements de direction du bois tendre bravé par le rossignol à cœur de navette couronné de son nid
Les parfums de la nuit les angoisses de la force qui monte des roues et des ronces
Quand la grande ourse est embourbée dans le vaste terrain calcaire en forme de livre
Je mets pied à terre aussitôt le tableau noir se couvre de signes bizarres
Sous des pas de papillons il paraît que mon cerveau est cloué sur la porte
Je ne m'en porte pas plus mal
Mais alors ma tête depuis quelque temps il est vrai que je la trouvais bien légère sur mes épaules
Les parfums de la nuit
La chambre est vide je chasse avec un chat sur les toits
Mais chaque coup de feu est un jour de beau temps huppé fièrement

d’une averse
Je crois que la nuit est une sorte de poudre de riz
Si l’on ajoute le cerne de la lune et une grande blessure
Qui se rapporte à l’idée de laisser en souffrance tout ce qui est nécessaire
La ressemblance est parfaite
L’autre tête est toujours à côté de la mienne sur l’oreiller
On dirait qu’elle apparaît à un soupirail
Ses cheveux sont formés de petits sacs de meunier en plein soleil
Et derrière les yeux il y a mon étoile qui brille dans une serrure
Sur nous la potence de la grêle agite une boule de sureau qui en coupe donne le ciel

[QUI TEND L'OREILLE...]

Qui tend l'oreille qui veut vraiment entendre à perdre l'ouïe
Entrez glissez sous le second couvercle du tonnerre et de la grêle
Elle a des dents de riz celle qui chante
Et ce qu'elle chante est la paresse d'un lavoir plein de jeunes filles
Dans une nuit boréale très loin où est-ce mais à quoi bon
Et ce qu'elle chante est la toile d'une tente de cirque soulevée par le vent
Le vent qui rend les cheveux nomades et qui fait les yeux de papier voletant
Et ce qu'elle chante est un dressoir dans un asile sur la mer
Un asile où les unes se croient vagues les autres mouettes
Elle a des cils comme du lilas de Perse celle qui chante
En ramassant des branches douces aux éperviers
Qui ouvre en évitant de se piquer le front et les joues les yeux
Et ces yeux risquent de ne plus se refermer sur le plaisir d'avoir vu
Qui consent à ne plus voir jamais que l'intérieur du puits plein d'ailes
Au fond duquel a lieu la moisson des grands épis de verre
Ces épis qu'on apportait en grand secret au moulin du regard
Elle a l'ombre du prisme celle qui aveugle
Et ce qu'elle montre est une coquille de larmes
Qu'on peut s'appliquer pour toujours sur la joue c'est du plus bel effet trompeur
Aussitôt les soleils s'assaillent dans la chambre
Et dans leurs rayons se balancent des aiguilles à coudre tous les objets les uns avec les autres
Et tout un attirail de bergers moutonniers soufflant dans des cornes
Au moment où le soir tombe et le chien vert qui manque à la réparation des porcelaines
Et ce qu'elle montre est un tombereau rempli de culs de bouteilles
Dans chaque cul de bouteille il y a un regard fascinant
Un regard qui dore la grande distance existant entre les êtres
Elle a le front de l'oubli au panier d'acétylène celle qui aveugle
Je le demande encore qui se moque de renoncer à la caresse pour caresser
À la caresse du tulle de l'air dont les écharpes descendent à longs plis des arbres
À la caresse de la paille d'un autre corps dont les volutes se délacent dans la pensée
À la caresse des claies intérieures sur lesquelles mûrit le cœur comme

une bobine de fils de la vierge et de vers luisants
Elle a des doigts de plume celle qui rend insensible
Et ce qu'elle touche est un paysage de sable qui se défait sans cesse
Et aussi un pays dans lequel la rose est munie d'une cuirasse brillante et rose
Elle a des lèvres de la couleur du temps celle qui s'habille de cocaïne

LA MAISON BLONDE

Maison prise dans une chevelure peignée de mésanges
Et toujours rebouclée de nids de mésanges
Grande caisse marquée des mots printemps et danger
Suspendue au hissement et au déhissement de la grue bleue
Dans un port qui bout de voyelles
La danseuse à la barre des croisées
Devant les fortes armoires à glace des montagnes
Et tout ce linge fin étendu sur les coquelicots
Me rappellent les belles promesses de la transparence
Alors qu'elle n'était pas encore un verre
À pied comme l'idée que se fait l'homme qu'il a à lever son verre
À la gloire de l'éternel Absent
Qui ne parvient pas à soulever de bulles le cresson des fontaines
C'est ici qu'on vient prendre les ordres
Ordre de tenir prêt le compartiment compris entre le ventre et l'intérieur des cuisses de la jeune girafe
Ordre de ramper toute la nuit autour d'un pommier
Ordre de retrouver la clé des caves à liqueurs des bordels
Ordre de tenter les femmes sur les routes qui montent
Au moyen de phallus processionnaires
Et le plus secret de tous ordre
De faire disparaître tous les miroirs en les jetant dans les puits
Les initiés des deux sexes lorsqu'ils se rencontrent rasent les lambris
D'un bleu de lessive où clignent des étoiles de contrebande
Et la boule du monde surmontée naguère d'une croix
Apparaît renversée dans la main de celles qui passent en la caressant à rebrousse-poil
Les chevaux mènent grand tapage dans l'écurie célèbre
Ils tournent sur eux-mêmes comme lorsqu'on les dételle
Et se cabrent comme des mantes religieuses
Dans l'attente des vibrations communiquées à la moelle aérienne
Par l'éperon du soleil
C'est là que ces laques dont le secret appartient aux Indiens
Saignent le long des meubles que les événements qui me concernent
Fleurissent comme d'un arbre d'amadou
Maison crispée maison sans timbre
Qui pour anse de panier n'admet que l'arc-en-ciel
Maison qui est le soufflet à faire chanter la braise
Aux rosaces de vitraux

C’est la maison d’écorce à la porte d’amande amère
Et au marteau de plume Maison du gardien des pensées défendues
Il passe jour et nuit derrière mes cils
Et son pas est semblable à la chute des pommes
Il est vêtu d’un manteau traînant découpé dans un rideau d’emballage chamarré
Et agite un trousseau de chardons bleus
Quand il me parle, c’est dans une langue inconnue
Il a beaucoup voyagé ses malles s’ouvrent et se ferment bruyamment dans le grenier
Et je pense qu’il a surtout beaucoup oublié
En raison de sa tête d’oiseau de mer
Il feuillette parfois un livre fait de vitres la pluie la poussière la grêle
Il porte en bandoulière le moulin des anciens petits marchands de plaisir
Un perpétuel crépuscule suspend ses fruits à la treille du bateau échoué près de moi
Je suis assis sur le banc de sable
Un bras passé autour de la taille insaisissable de la viorne à tête humaine
La bouche entrouverte comme si j’allais mourir
Quel sang s’achemine le long du fossé de la route
Il est limpide et roule des galets de braise sur tout ce que j’ai entrepris jamais
Une femme endormie glisse dans sa lumière

[C’EST LE TEMPS QUI VEUT…]

C’est le temps qui veut l’homme aux yeux de catastrophe
La femme elle est esclave de l’attroupement seulement
Seulement de l’attroupement des saisons qui font et défont le lit de la clairière
Tous les oiseaux de l’oreiller tous les papillons des persiennes sur le drap
Et tout encore le treillis qui vole balancé par une main invisible au-dessus des champs de blé
Au-dessus des champs de blé blanc ou de blé noir
Pour que la fiction de la vie
Allège définitivement ce qui serait tenté de tirer du cœur un son autre que celui du cristal
Et les germinations entières de plantes incrustées d’yeux laminées par le rouleau d’air et changeantes
Les mouvements illusoires comme les cillements les ponctuations rapides
Pour que le dragon minuscule qui garde les moindres interstices vacants entre les esprits aériens
De l’homme et de la femme à la langue d’eau
Prenne un repos gagné sur la folie de toutes les paroles qu’on articule
Qu’on articule dans l’amour comme s’il était besoin de jeter de la tour de feu des brindilles et des fleurs sèches
Ou encore de ramener la peur par la main dans les bois
Que les diamants sont pâles ce matin quoique troubles
Que l’haleine de la pensée est douce et cruelle en partant de ce qui va mourir
Je n’ai jamais vu le val éblouissant des rayons se creuser si profondément sous mes yeux
Que les attaches de la nuit sont fines quand elle marche en essayant de se mettre au pas mâle du jour
Il faut saisir au vol les coupables paroles
Il faut traquer les joies jusque dans l’ombre des peines

[LA FOUDRE EST TOMBÉE…]

La foudre est tombée cette nuit sur les oiseaux
Il y a longtemps qu'elle tournait autour du manteau des anciens chefs d'Hawaï
Et voici qu'elle est arrivée à ses fins
Tous les chevaux sont à genoux devant leurs cavaliers en rase campagne
Les barreaux des prisons serpentent bleus dans l'herbe
Des sages-femmes vont en courant de porte en porte
Elles dessinent une étoile sur la porte quelquefois deux
De loin on pourrait se croire revenus aux beaux temps de la peste
Mais non cela veut dire que le nuage de sauterelles humaines
Prend au contraire une extraordinaire densité
Ce n'est pas à tort qu'on annonçait le vrai commencement du monde pour l'an deux mil
Un pêcheur est apparu couvert d'écailles il a dit
Que l'on ne revenait pas autrement du bal des Lisses
Qui laissait loin celui des Ardents
Les statues des places publiques se mettent à mendier
À commencer par les plus fières
Dans les gares les trains se nouent bizarrement
Un couple s'enlace sans rien voir et sans rien entendre derrière un mur d'usine
Parmi les joncs de cinq mètres et les gerbes d'enfer
La femme est blonde encore et les martres font cercle autour d'elle
Ses bras autour du cou de l'homme sont des comètes de paille
Et quand elle renverse la tête les neiges s'allument au soleil levant sur les montagnes

[LES COURSES DE HAIES…]

Les courses de haies en sac
Qu’on a eu l’idée d’organiser récemment
Ont connu le plus grand succès
Reconnu sur la pelouse la marguerite noire la mésange charbonnière
Le papillon des brumes la murène
Et je n’ai garde de vous oublier
Vous portiez un admirable hennin noir ma surprenante
Et une robe légère couleur d’éclipse
Des girls du ciel aux pas naguère tant admirés
Ne luisait plus que le cache-sexe d’étoiles
Je sens que vous me faites trop aimer cette trahison des choses
Quels sont ces parfums sur lesquels se serre en rêve le poing des pierres
Il suffit que je parle pour que ces pierres s’ouvrent c’est votre mouchoir
La musique de la nuit ne respecte pas mon sommeil
J’ouvre les yeux sur des persiennes grises
Je les ferme sur des persiennes blanches
Faut-il que vous ayez toujours à me gronder

[DANS LA BARQUE D’UN RIRE]

Dans la barque d’un rire
Sur la mer aux doigts bleus de craie
L’on craint que les désirs ne sonnent
C’est ta robe couchée comme un cor de chasse sur les rochers
Dalila pensée de l’existence d’une étoile
Quand l’ardeur de l’aigle défait les monts
Les oiseaux pompent l’eau des grands puits couverts
Le marécage paillette les pieds du vent
On apporte sur le plat d’une gerbe une tête cavalcadante
Qui descend la côte dans une voiture fermée
Au galop des ruches et dans le silence des actes
Mort prends tes aises et cache le travail exaspérant des glaciers rutilants
De roses et de victuailles tes épaules prennent feu dans la bagarre du rêve

LA CAGE AUX SENS ET SA PORTE OUVERTE

Le plus difficile n’est pas de s’évader les hommes n’ont jamais su bâtir de prisons
Que sur des endroits qui sonnent le creux de leur morale
À la place des barreaux de la veille
Il n’est pas rare de découvrir une belle panoplie de maréchal-ferrant
Et les murs de toute épaisseur offrent à peine moins de coulisses
Qu’un petit théâtre de barrière
Je ne parle pas des rivières de Guyane
Qui roulent des pommes de pin incendiées
Des métiers de dentellière tout en ivoire
Et des regards pareils à de grandes écharpes fleuries
Sous les coups de feu
Le danger n’est pas de trop avec l’espoir pour faire

[Poème inachevé.]

[SUR L’ÉTANG DES PARESSES…]

Sur l’étang des paresses dans la chasse aux doigts bleus
Derrière les buissons de guerriers qui avancent
Revêtus d’armures glissantes comme les rivières
S’évase une robe plissée qui est celle des rêves et des filtres
Pour la naissance de la fille de la danseuse de corde
Celle qui courbe les paupières vers les étoiles grenat
On saute à cette heure des précipices on traque les tranquilles bourreaux
Dans leurs maisons de haches
Sans que pour cela les mèches de fougère allument les cœurs
Car le vent est tombé du mur
Veillez encore petites forces planétaires couleuvres d’artichauts
L’émail des routes s’use peu à peu sous le poids des racines
Penchez le verre à luisants sur la falaise tournez le moulin des ronces
Comme je revenais de la messe noire
Il y a eu d’atroces petites cassures dans le quartier d’orange que je mangeais

LA PÊCHE AUX ÉCREVISSES

Par l'aigrette et la coque une jeune rétine
Se forge le murex adorable du soir
Une ombrelle de sang saute dans le parloir
Le drap fleure la menthe et la térébenthine

Le mobilier savant dans l'ombre s'agglutine
Un tamis poussiéreux a fait place au pressoir
Il faut interroger les grands trous de miroir
Que la mouche de mai de loin en loin satine

L'enfant sous la rosée au bon dard qui le lèche
Voit poindre les deux six qui dorment tête-bêche
Charger du fond des temps le vrai chevalier bleu

Celui qui s'offrira plus tard à le conduire
S'il rêve du castel sans retour où il pleut
Vers le buisson caché brûlant toujours de luire

JUGEMENT DE L’AUTEUR SUR LUI-MÊME

Héraclite mourant, Pierre de Lune,
Sade, le cyclone à tête de grain
de millet, le tamanoir : son plus
grand désir eût été d’appartenir
à la famille des grands indésirables

PLEINE MARGE

1940

À Pierre Mabille.

Je ne suis pas pour les adeptes
Je n'ai jamais habité au lieu dit La Grenouillère
La lampe de mon cœur file et bientôt hoquette à l'approche des parvis

Je n'ai jamais été porté que vers ce qui ne se tenait pas à carreau
Un arbre élu par l'orage
Le bateau de lueurs ramené par un mousse
L'édifice au seul regard sans clignement du lézard et mille frondaisons

Je n'ai vu à l'exclusion des autres que des femmes qui avaient maille à partir avec leur temps
Ou bien elles montaient vers moi soulevées par les vapeurs d'un abîme

Ou encore absentes il y a moins d'une seconde elles me précédaient du pas de la Joueuse de tympanon
Dans la rue au moindre vent où leurs cheveux portaient la torche

Entre toutes cette reine de Byzance aux yeux passant de si loin l'outre-mer
Que je ne me retrouve jamais dans le quartier des Halles où elle m'apparut
Sans qu'elle se multiplie à perte de vue dans les glaces des voitures des marchandes de violettes

Entre toutes l'enfant des cavernes son étreinte prolongeant de toute la vie la nuit esquimau
Quand déjà le petit jour hors d'haleine grave son renne sur la vitre

Entre toutes la religieuse aux lèvres de capucine
Dans le car de Crozon à Quimper
Le bruit de ses cils dérange la mésange charbonnière
Et le livre à fermoir va glisser de ses jambes croisées

Entre toutes l'ancienne petite gardienne ailée de la Porte
Par laquelle les conjectures se faufilent entre les pousse-pousse

Elle me montre alignées des caisses aux inscriptions idéographiques le long de la Seine
Elle est debout sur l'œuf brisé du lotus contre mon oreille

Entre toutes celle qui me sourit du fond de l'étang de Berre
Quand d'un pont des Martigues il lui arrive de suivre appuyée contre moi la lente procession des lampes couchées
En robe de bal des méduses qui tournoient dans le lustre
Celle qui feint de ne pas être pour tout dans cette fête
D'ignorer ce que cet accompagnement repris chaque jour dans les deux sens a de votif

Entre toutes

Je reviens à mes loups à mes façons de sentir
Le vrai luxe
C'est que le divan capitonné de satin blanc
Porte l'étoile de la lacération

Il me faut ces gloires du soir frappant de biais votre bois de lauriers

Les coquillages géants des systèmes tout érigés qui se présentent en coupe irrégulière dans la campagne
Avec leurs escaliers de nacre et leurs reflets de vieux verres de lanternes
Ne me retiennent qu'en fonction de la part de vertige
Faite à l'homme qui pour ne rien laisser échapper de la grande rumeur
Parfois est allé jusqu'à briser le pédalier

Je prends mon bien dans les failles du roc là où la mer
Précipite ses globes de chevaux montés de chiens qui hurlent
Où la conscience n'est plus le pain dans son manteau de roi
Mais le baiser le seul qui se recharge de sa propre braise

Et même des êtres engagés dans une voie qui n'est pas la mienne
Qui est à s'y méprendre le contraire de la mienne
Elle s'ensable au départ dans la fable des origines
Mais le vent s'est levé tout à coup les rampes se sont mises à osciller grandement autour de leur pomme irisée
Et pour eux ç'a été l'univers défenestré
Sans plus prendre garde à ce qui ne devrait jamais finir
Le jour et la nuit échangeant leurs promesses
Ou les amants au défaut du temps retrouvant et perdant la bague de leur source

Ô grand mouvement sensible par quoi les autres parviennent à être les miens
Même ceux-là dans l'éclat de rire de la vie tout encadrés de bure
Ceux dont le regard fait un accroc rouge dans les buissons de mûres
M'entraînent m'entraînent où je ne sais pas aller
Les yeux bandés tu brûles tu t'éloignes tu t'éloignes
De quelque manière qu'ils aient frappé leur couvert est mis chez moi

Mon beau Pelage couronné de gui ta tête droite sur tous ces fronts courbés

Joachim de Flore mené par les anges terribles
Qui à certaines heures aujourd'hui rabattent encore leurs ailes sur les faubourgs
Où les cheminées fusent invitant à une résolution plus proche dans la tendresse
Que les roses constructions heptagonales de Giotto

Maître Eckhardt mon maître dans l'auberge de la raison
Où Hegel dit à Novalis Avec lui nous avons tout ce qu'il nous faut et ils partent
Avec eux et le vent j'ai tout ce qu'il me faut

Jansénius oui je vous attendais prince de la rigueur
Vous devez avoir froid

Le seul qui de son vivant réussit à n'être que son ombre
Et de sa poussière on vit monter menaçant toute la ville la fleur du spasme
Paris le diacre

La belle la violée la soumise l'accablante La Cardière

Et vous messieurs Bonjour
Qui en assez grande pompe avez bel et bien crucifié deux femmes je crois
Vous dont un vieux paysan de Fareins-en-Dôle
Chez lui entre les portraits de Marat et de la mère Angélique
Me disait qu'en disparaissant vous avez laissé à ceux qui sont venus et pourront venir
Des provisions pour longtemps

Salon-Martigues, septembre 1940.

FATA MORGANA

1940

Ce matin la fille de la montagne tient sur ses genoux un accordéon de chauves-souris blanches
Un jour un nouveau jour cela me fait penser à un objet que je garde
Alignés en transparence dans un cadre des tubes en verre de toutes les couleurs de philtres de liqueurs
Qu'avant de me séduire il ait dû répondre peu importe à quelque nécessité de représentation commerciale
Pour moi nulle œuvre d'art ne vaut ce petit carré fait de l'herbe diaprée à perte de vue de la vie
Un jour un nouvel amour et je plains ceux pour qui l'amour perd à ne pas changer de visage
Comme si de l'étang sans lumière la carpe qui me tend à l'éveil une boucle de tes cheveux
N'avait plus de cent ans et ne me taisait tout ce que je dois pour rester moi-même ignorer
Un nouveau jour est-ce bien près de toi que j'ai dormi
J'ai donc dormi j'ai donc passé les gants de mousse
Dans l'angle je commence à voir briller la mauvaise commode qui s'appelle hier
Il y a de ces meubles embarrassants dont le véritable office est de cacher des issues
De l'autre côté qui sait la barque aimantée nous pourrions partir ensemble
À la rencontre de l'arbre sous l'écorce duquel il est dit
Ce qu'à nous seuls nous sommes l'un à l'autre dans la grande algèbre
Il y a de ces meubles plus lourds que s'ils étaient emplis de sable au fond de la mer
Contre eux il faudrait des mots-leviers
De ces mots échappés d'anciennes chansons qui vont au superbe paysage de grues
Très tard dans les ports parcourus en zigzag de bouquets de fièvre
Écoute

Je vois le lutin
Que d'un ongle tu mets en liberté
En ouvrant un paquet de cigarettes

Le héraut-mouche qui jette le sel de la mode
Si zélé à faire croire que tout ne doit pas être de toujours
Celui qui exulte à faire dire Allô je n'entends plus

Comme c'est joli qu'est-ce que ça rappelle

Si j'étais une ville dis-tu Tu serais Ninive sur le Tigre
Si j'étais un instrument de travail Plût au ciel noir tu serais la canne des cueilleurs dans les verreries
Si j'étais un symbole Tu serais une fougère dans une nasse
Et si j'avais un fardeau à porter Ce serait une boule faite de têtes d'hermines qui crient
Si je devais fuir la nuit sur une route Ce serait le sillage du géranium
Si je pouvais voir derrière moi sans me retourner Ce serait l'orgueil de la torpille

Comme c'est joli

En un rien de temps
Il faut convenir qu'on a vu s'évanouir dans un rêve
Les somptueuses robes en tulle pailleté des arroseuses municipales
Et même plier bagage sous le regard glacial de l'amiral Coligny
Le dernier vendeur de papier d'Arménie
De nos jours songe qu'une expédition se forme pour la capture de l'oiseau quetzal dont on ne possède plus en vie oui en vie que quatre exemplaires
Qu'on a vu tourner, à blanc la roulette des marchands de plaisir

Qu'est-ce que ça rappelle

Dans les hôtels à plantes vertes c'est l'heure où les charnières des portes sans nombre
D'un coup d'archet s'apprêtent à séparer comme les oiseaux les chaussures les mieux accordées
Sur les paliers mordorés dans le moule à gaufre fracassé où se cristallise le bismuth
À la lumière des châteaux vitrifiés du mont Knock-Farril dans le comté de Ross
Un jour un nouveau jour cela me fait penser à un objet que garde mon ami Wolfgang Paalen
D'une corde déjà grise tous les modèles de nœuds réunis sur une planchette
Je ne sais pourquoi il déborde tant le souci didactique qui a présidé à sa construction sans doute pour une école de marins
Bien que l'ingéniosité de l'homme donne ici sa fleur que nimbe la nuée

des petits singes aux yeux pensifs
En vérité aucune page des livres même virant au pain bis n'atteint à cette vertu conjuratoire rien ne m'est si propice
Un nouvel amour et que d'autres tant pis se bornent à adorer
La bête aux écailles de roses aux flancs creux dont j'ai trompé depuis longtemps la vigilance
Je commence à voir autour de moi dans la grotte
Le vent lucide m'apporte le parfum perdu de l'existence
Quitte enfin de ses limites
À cette profondeur je n'entends plus sonner que le patin
Dont parfois l'éclair livre toute une perspective d'armoires à glace écroulées avec leur linge
Parce que tu tiens
Dans mon être la place du diamant serti dans une vitre
Qui me détaillerait avec minutie le gréement des astres
Deux mains qui se cherchent c'est assez pour le toit de demain
Deux mains transparentes la tienne le murex dont les anciens ont tiré mon sang
Mais voici que la nappe ailée
S'approche encore léchée de la flamme des grands vins
Elle comble les arceaux d'air boit d'un trait les lacunes des feuilles
Et joue à se faire prendre en écharpe par l'aqueduc
Qui roule des pensées sauvages

Les bulles qui montent à la surface du café
Après le sucre le charmant usage populaire qui veut que les prélève la cuiller
Ce sont autant de baisers égarés
Avant qu'elles ne courent s'anéantir contre les bords
Ô tourbillon plus savant que la rose
Tourbillon qui emporte l'esprit qui me regagne à l'illusion enfantine
Que tout est là pour quelque chose qui me concerne

Qu'est-ce qui est écrit
Il y a ce qui est écrit sur nous et ce que nous écrivons
Où est la grille qui montrerait que si son tracé extérieur
Cesse d'être juxtaposable à son tracé intérieur
La main passe

Plus à portée de l'homme il est d'autres coïncidences
Véritables fanaux dans la nuit du sens
C'était plus qu'improbable c'est donc *exprès*
Mais les gens sont si bien en train de se noyer
Que ne leur demandez pas de saisir la perche

Le lit fonce sur ses rails de miel bleu
Libérant en transparence les animaux de la sculpture médiévale
Il incline prêt à verser au ras des talus de digitales
Et s'éclaire par intermittence d'yeux d'oiseaux de proie
Chargés de tout ce qui émane du gigantesque casque emplumé d'Otrante
Le lit fonce sur ses rails de miel bleu
Il lutte de vitesse avec les ciels changeants
Qui conviennent toujours ascension des piques de clôture des parcs
Et boucanage de plus belle succédant au lever de danseuses sur le comptoir
Le lit brûle les signaux il ne fait qu'un de tous les bocaux de poissons rouges
Il lutte de vitesse avec les ciels changeants
Rien de commun tu sais avec le petit chemin de fer
Qui se love à Cordoba du Mexique pour que nous ne nous lassions pas de découvrir
Les gardénias qui embaument dans de jeunes pousses de palmier évidées
Ou ailleurs pour nous permettre de choisir
Du marchepied dans les lots d'opales et de turquoises brutes
Non le lit à folles aiguillées ne se borne pas à dérouler la soie des lieux et des jours incomparables
Il est le métier sur lequel se croisent les cycles et d'où sourd ce qu'on pressent sous le nom de musique des sphères
Le lit brûle les signaux il ne fait qu'un de tous les bocaux de poissons rouges
Et quand il va pour fouiller en sifflant le tunnel charnel
Les murs s'écartent la vieille poudre d'or à n'y plus voir se lève des registres d'état civil
Enfin tout est repris par le mouvement de la mer
Non le lit à folles aiguillées ne se borne pas à dérouler la soie des lieux et des jours incomparables

C'est la pièce sans entractes le rideau levé une fois pour toutes sur la cascade
Dis-moi
Comment se défendre en voyage de l'arrière-pensée pernicieuse
Que l'on ne se rend pas où l'on voudrait
La petite place qui fuit entourée d'arbres qui diffèrent imperceptiblement de tous les autres
Existe pour que nous la traversions sous tel angle dans la vraie vie
Le ruisseau en cette boucle même comme en nulle autre de tous les ruisseaux
Est maître d'un secret qu'il ne peut faire nôtre à la volée

Derrière la fenêtre celle-ci faiblement lumineuse entre bien d'autres plus ou moins lumineuses
Ce qui *se passe*
Est de toute importance pour nous peut-être faudrait-il revenir
Avoir le courage de sonner
Qui dit qu'on ne nous accueillerait pas à bras ouverts
Mais rien n'est vérifié tous ont peur nous-mêmes
Avons presque aussi peur
Et pourtant je suis sûr qu'au fond du bois fermé à clé qui tourne en ce moment contre la vitre
S'ouvre la seule clairière
Est-ce là l'amour cette promesse qui nous dépasse
Ce billet d'aller et retour éternel établi sur le modèle de la phalène chinée
Est-ce l'amour ces doigts qui pressent la cosse du brouillard
Pour qu'en jaillissent les villes inconnues aux portes hélas éblouissantes
L'amour ces fils télégraphiques qui font de la lumière insatiable un brillant sans cesse qui se rouvre
De la taille même de notre compartiment de la nuit
Tu viens à moi de plus loin que l'ombre je ne dis pas dans l'espace des séquoias millénaires
Dans ta voix se font la courte échelle des trilles d'oiseaux perdus

Beaux dés pipés
Bonheur et malheur
Au bonneteau tous ces yeux écarquillés autour d'un parapluie ouvert
Quelle revanche le santon-puce de la bohémienne
Ma main se referme sur elle
Si j'échappais à mon destin

Il faut chasser le vieil aveugle des lichens du mur d'église
Détruire jusqu'au dernier les horribles petits folios déteints jaunes verts bleus roses
Ornés d'une fleur variable et exsangue
Qu'il vous invite à détacher de sa poitrine
Un à un contre quelques sous

Mais toujours force reste
Au langage ancien les simples la marmite
Une chevelure qui vient au feu
Et quoi qu'on fasse jamais happé au cœur de toute lumière
Le drapeau des pirates

Un homme grand engagé sur un chemin périlleux

Il ne s'est pas contenté de passer sous un bleu d'ouvrier les brassards à pointes acérées d'un criminel célèbre
À sa droite le lion dans sa main l'oursin
Se dirige vers l'est
Où déjà le tétras gonfle de vapeur et de bruit sourd les airelles
Voilà qu'il tente de franchir le torrent les pierres qui sont des lueurs d'épaules de femmes au théâtre
Pivotent en vain très lentement
J'avais cessé de le voir il reparaît un peu plus bas sur l'autre berge
Il s'assure qu'il est toujours porteur de l'oursin
À sa droite le lion all right
Le sol qu'il effleure à peine crépite de débris de faulx

En même temps cet homme descend précipitamment un escalier au cœur d'une ville il a déposé sa cuirasse
Au-dehors on se bat contre ce qui ne peut plus durer
Cet homme parmi tant d'autres brusquement semblables
Qu'est-il donc que se sent-il donc de plus que lui-même
Pour que ce qui ne peut plus
durer ne dure plus
Il est tout prêt à ne plus durer lui-même
Un pour tous advienne que pourra
Ou la vie serait la goutte de poison
Du non-sens introduite dans le chant de l'alouette au-dessus des coquelicots
La rafale passe

En même temps
Cet homme qui relevait des casiers autour du phare
Hésite à rentrer il soulève avec précaution des algues et des algues
Le vent est tombé ainsi soit-il
Et encore des algues qu'il repose
Comme s'il lui était interdit de découvrir dans son ensemble le jeune corps de femme le plus secret
D'où part une construction ailée
Ici le temps se brouille à la fois et s'éclaire
Du trapèze tout en cigales
Mystérieusement une très petite fille interroge
André tu ne sais pas pourquoi je résédise
Et aussitôt une pyramide s'élance au loin
À la vie à la mort ce qui commence me précède et m'achève
Une fine pyramide à jour de pierre dure
Reliée à ce beau corps par des lacets vermeils

De la brune à la blonde
Entre le chaume et la couche de terreau

Il y a place pour mille et une cloches de verre
Sous lesquelles revivent sans fin les têtes qui m'enchantent
Dans la suspension du sacre
Têtes de femmes qui se succèdent sur tes épaules quand tu dors
Il en est de si lointaines
Têtes d'hommes aussi
Innombrables à commencer par ces chefs d'empereurs à la barbe glissante
Le maraîcher va et vient sous sa housse
Il embrasse d'un coup d'œil tous les plateaux montés cette nuit du centre de la terre
Un nouveau jour c'est lui et tous ces êtres
Aisément reconnaissables dans les vapeurs de la campagne
C'est toi c'est moi à tâtons sous l'éternel déguisement

Dans les entrelacs de l'histoire momie d'ibis
Un pas pour rien comme on cargue la voilure momie d'ibis
Ce qui sort du côté cour rentre par le côté jardin momie d'ibis
Si le développement de l'enfant permet qu'il se libère du fantasme de démembrement de dislocation du corps momie d'ibis
Il ne sera jamais trop tard pour en finir avec le morcelage de l'âme momie d'ibis
Et par toi seule sous toutes ses facettes de momie d'ibis
Avec tout ce qui n'est plus ou attend d'être je retrouve l'unité perdue momie d'ibis
Momie d'ibis du non-choix à travers ce qui me parvient
Momie d'ibis qui veut que tout ce que je puis savoir contribue à moi sans destination
Momie d'ibis qui me fait l'égal tributaire du mal et du bien
Momie d'ibis du sort goutte à goutte où l'homéopathie dit son grand mot
Momie d'ibis de la quantité se muant dans l'ombre en qualité
Momie d'ibis de la combustion qui laisse en toute cendre un point rouge
Momie d'ibis de la perfection qui appelle la fusion incessante des créatures imparfaites
La gangue des statues ne me dérobe de moi-même que ce qui n'est pas le produit aussi précieux de la semence des gibets momie d'ibis
Je suis Nietzsche commençant à comprendre qu'il est à la fois Victor-Emmanuel et deux assassins des journaux Astu momie d'ibis
C'est à moi seul que je dois tout ce qui s'est écrit pensé chanté momie d'ibis
Et sans partage toutes les femmes de ce monde je les ai aimées momie d'ibis
Je les ai aimées pour t'aimer mon unique amour momie d'ibis

Dans le vent du calendrier dont les feuilles s'envolent momie d'ibis
En vue de ce reposoir dans le bois momie d'ibis sur le parcours du lactaire délicieux

Ouf le basilic est passé tout près sans me voir
Qu'il revienne je tiens braqué sur lui le miroir
Où est faite pour se consommer la jouissance humaine imprescriptible
Dans une convulsion que termine un éclaboussement de plumes dorées
Il faudrait marquer ici de sanglots non seulement les attitudes du buste
Mais encore les effacements et les oppositions de la tête
Le problème reste plus ou moins posé en chorégraphie
Où non plus je ne sache pas qu'on ait trouvé de mesure pour l'éperdu
Quand la coupe ce sont précisément les lèvres
Dans cette accélération où défilent
Sous réserve de contrôle
Au moment où l'on se noie les menus faits de la vie
Mais les cabinets d'antiques abondent en pierres d'Abraxas
Trois cent soixante-cinq fois plus méchantes que le jour solaire
Et l'œuf religieux du coq
Continue à être couvé religieusement par le crapaud

Du vieux balcon qui ne tient plus que par un fil de lierre
Il arrive que le regard errant sur les dormantes eaux du fossé circulaire
Surprenne en train de se jouer le progrès hermétique
Tout de feinte et dont on ne saurait assez redouter
La séduction infinie
À l'en croire rien ne manque qui ne soit donné en puissance et c'est vrai ou presque
La belle lumière électrique pourvu que cela ne te la fane pas de penser qu'un jour elle paraîtra jaune
De haute lutte la souffrance a bien été chassée de quelques-uns de ses fiefs
Et les distances peuvent continuer à fondre
Certains vont même jusqu'à soutenir qu'il n'est pas impossible que l'homme
Cesse de dévorer l'homme bien qu'on n'avance guère de ce côté
Cependant cette suite de prestiges je prendrai garde comme une toile d'araignée étincelante
Qu'elle ne s'accroche à mon chapeau
Tout ce qui vient à souhait est à double face et fallacieux
Le meilleur à nouveau s'équilibre de pire
Sous le bandeau de fusées
Il n'est que de fermer les yeux
Pour retrouver la table du permanent

Ceci dit la représentation continue
Eu égard ou non à l'actualité
L'action se passe dans le voile du hennin d'Isabeau de Bavière
Toutes dentelles et moires
Aussi fluides que l'eau qui fait la roue au soleil sur les glaces des fleuristes d'aujourd'hui
Le cerf blanc à reflets d'or sort du bois du Châtelet
Premier plan de ses yeux qui expriment le rêve des chants d'oiseaux du soir
Dans l'obliquité du dernier rayon le sens d'une révélation mystérieuse
Que sais-je encore et qu'on sait capables de pleurer
Le cerf ailé frémit il fond sur l'aigle avec l'épée
Mais l'aigle est partout
        sus à lui
                                        il y a eu l'avertissement
De cet homme dont les chroniqueurs s'obstinent à rapporter dans une intention qui leur échappe
Qu'il était vêtu de blanc de cet homme bien entendu qu'on ne retrouvera pas
Puis la chute d'une lance contre un casque ici le musicien a fait merveille
C'est toute la raison qui s'en va quand l'heure pourrait être frappée sans que tu y sois

Dans les ombres du décor le peuple est admis à contempler les grands festins
On aime toujours beaucoup voir manger sur la scène
De l'intérieur du pâté couronné de faisans
Des nains d'un côté noirs de l'autre arc-en-ciel soulèvent le couvercle
Pour se répandre dans un harnachement de grelots et de rires
Éclat *contracté* de traces de coups de feu de la croûte qui tourne
Enchaîné sur le bal des Ardents *rappel en trouble* de l'épisode qui suit de près celui du cerf
Un homme peut-être trop habile descend du haut des tours de Notre-Dame
En voltigeant sur une corde tendue
Son balancier de flambeaux leur lueur insolite au grand jour
Le buisson des cinq sauvages dont quatre captifs l'un de l'autre le soleil de plumes
Le duc d'Orléans prend la torche la main la mauvaise main
Et quelque temps après à huit heures du soir la main
On s'est toujours souvenu qu'elle jouait avec le gant
La main le gant une fois deux fois *trois fois*
Dans l'angle sur le fond du palais le plus blanc les beaux traits ambigus de Pierre de Lune à cheval

Personnifiant le second luminaire
Finir sur l'emblème de la reine en pleurs
Un souci Plus ne m'est rien rien ne m'est plus
Oui sans toi
Le soleil

Marseille, décembre 1940.

POÈMES DIVERS V

MONDE

Dans le salon de madame des Ricochets
Les miroirs sont en grains de rosée pressés
La console est faite d'un bras dans du lierre
Et le tapis meurt comme les vagues
Dans le salon de madame des Ricochets
Le thé de lune est servi dans des œufs d'engoulevent
Les rideaux amorcent la fonte des neiges
Et le piano en perspective perdue sombre d'un seul bloc dans la nacre
Dans le salon de madame des Ricochets
Des lampes basses en dessous de feuilles de tremble
Lutinent la cheminée en écailles de pangolin
Quand madame des Ricochets sonne
Les portes se fendent pour livrer passage aux servantes en escarpolette

LE PUITS ENCHANTÉ

Du dehors l'air est à se refroidir
Le feu éteint sous la bouillotte bleue des bois
La nature crache dans sa petite boîte de nuit
Sa brosse sans épaisseur commence à faire luire les arêtes des buissons et des navires

La ville aux longues aiguillées de fulgores
Monte jusqu'à se perdre
Le long d'une rampe de chansons qui tourne en vrille dans les rues désertes

Quand les marelles abandonnées se retournent l'une après l'autre dans le ciel
Tout au fond de l'entonnoir
Dans les fougères foulées du regard
J'ai rendez-vous avec la dame du lac

Je sais qu'elle viendra
Comme si je m'étais endormi sous des fuchsias

C'est là
À la place de la suspension du dessous dans la maison des nuages

Une cage d'ascenseur aux parois de laquelle éclate par touffes du linge de femme
De plus en plus vert

À moi

À moi la fleur du grisou
Le ludion humain la roussette blanche
La grande devinette sacrée

Mieux qu'au fil de l'eau Ophélie au ballet des mouches de mai
Voici au reflet du fil à plomb celle qui est dans le secret des taupes

Je vois la semelle de poussière de diamant je vois le paon blanc qui fait la roue derrière l'écran de la cheminée

Les femmes qu'on dessine à l'envers sont les seules qu'on n'ait jamais vues
Son sourire est fait pour l'expiation des plongeurs de perles
Aux poumons changés en coraux

C'est Méduse casquée dont le buste pivote lentement dans la vitrine
De profil je caresse ses seins aux pointes ailées

Ma voix ne lui parviendrait pas ce sont deux mondes
Et même
Rien ne servirait de jeter dans sa tour une lettre toute ouverte aux angles de glu

On m'a passé les menottes étincelantes de Peter Ibbetson

Je suis un couvreur devenu fou
Qui arrache par plaques et finirai bien par jeter bas tout le toit de la maison
Pour mieux voir comme la trombe s'élève de la mer
Pour me mêler à la bataille de fleurs
Quand une cuisse déborde l'écrin et qu'entre en jeu la pédale du danger

La belle invention
Pour remplacer le coucou l'horloge à escarpolette
Qui marque le temps suspendu

Pendeloque du lustre central de la terre
Mon sablier de roses
Toi qui ne remonteras pas à la surface
Toi qui me regardes sans me voir dans les jardins de la provocation pure
Toi qui m'envoies un baiser de la portière d'un train qui fuit

COURS-LES TOUTES

À Benjamin Péret.

Au cœur du territoire indien d'Oklahoma
Un homme assis
Dont l'œil est comme un chat qui tourne autour d'un pot de chiendent

Un homme cerné
Et par sa fenêtre
Le concile des divinités trompeuses inflexibles
Qui se lèvent chaque matin en plus grand nombre du brouillard
Fées fâchées
Vierges à l'espagnole inscrites dans un étroit triangle isocèle
Comètes fixes dont le vent décolore les cheveux

Le pétrole comme les cheveux d'Éléonore
Bouillonne au-dessus des continents
Et dans sa voix transparente
À perte de vue il y a des armées qui s'observent
Il y a des chants qui voyagent sous l'aile d'une lampe
Il y a aussi l'espoir d'aller si vite
Que dans tes yeux
Se mêlent au fil de la vitre les feuillages et les lumières

Au carrefour des routes nomades
Un homme
Autour de qui on a tracé un cercle
Comme autour d'une poule

Enseveli vivant dans le reflet des nappes bleues
Empilées à l'infini dans son armoire
Un homme à la tête cousue
Dans les bas du soleil couchant
Et dont les mains sont des poissons-coffres

Ce pays ressemble à une immense boîte de nuit
Avec ses femmes venues du bout du monde
Dont les épaules roulent les galets de toutes les mers
Les agences américaines n'ont pas oublié de pourvoir à ces chefs indiens
Sur les terres desquels on a foré les puits

Et qui ne restent libres de se déplacer
Que dans les limites imposées par le traité de guerre

La richesse inutile
Les mille paupières de l'eau qui dort

Le curateur passe chaque mois
Il pose son gibus sur le lit recouvert d'un voile de flèches
Et de sa valise de phoque
Se répandent les derniers catalogues des manufactures
Ailés de la main qui les ouvrait et les fermait quand nous étions enfants

Une fois surtout une fois
C'était un catalogue d'automobiles
Présentant la voiture de mariée
Au *speeder* qui s'étend sur une dizaine de mètres
Pour la traîne
La voiture de grand peintre
Taillée dans un prisme
La voiture de gouverneur
Pareille à un oursin dont chaque épine est un lance-flammes

Il y avait surtout
Une voiture noire rapide
Couronnée d'aigles de nacre
Et creusée sur toutes ses facettes de rinceaux de cheminées de salon
Comme par les vagues
Un carrosse ne pouvant être mû que par l'éclair
Comme celui dans lequel erre les yeux fermés la princesse Acanthe
Une brouette géante toute en limaces grises
Et en langues de feu comme celle qui apparaît aux heures fatales dans le jardin de la tour Saint-Jacques
Un poisson rapide pris dans une algue et multipliant les coups de queue

Une grande voiture d'apparat et de deuil
Pour la dernière promenade d'un saint empereur à venir
De fantaisie
Qui démoderait la vie entière

Le doigt a désigné sans hésitation l'image glacée
Et depuis lors
L'homme à la crête de triton
À son volant de perles

Chaque soir vient border le lit de la déesse du maïs

Je garde pour l'histoire poétique
Le nom de ce chef dépossédé qui est un peu le nôtre
De cet homme seul engagé dans le grand circuit
De cet homme superbement rouillé dans une machine neuve
Qui met le vent en berne

Il s'appelle
Il porte le nom flamboyant de Cours-les toutes
À la vie à la mort cours à la fois les deux lièvres
Cours ta chance qui est une volée de cloches de fête et d'alarme
Cours les créatures de tes rêves qui défaillent rouées à leurs jupons blancs
Cours la bague sans doigt
Cours la tête de l'avalanche

29 octobre 1938.

LA MAISON D'YVES

La maison d'Yves Tanguy
Où l'on n'entre que la nuit

Avec la lampe-tempête

Dehors le pays transparent
Un devin dans son élément

Avec la lampe-tempête
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus

Et la toile de Jouy du ciel
– Vous, chassez le surnaturel

Avec la lampe-tempête
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus
Avec toutes les étoiles de sacrebleu

Elle est de lassos, de jambages
Couleur d'écrevisse à la nage

Avec la lampe-tempête
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus
Avec toutes les étoiles de sacrebleu
Avec les tramways en tous sens ramenés à leurs seules antennes

L'espace lié, le temps réduit
Ariane dans sa chambre-étui

Avec la lampe-tempête
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus
Avec toutes les étoiles de sacrebleu
Avec les tramways en tous sens ramenés à leurs seules antennes
Avec la crinière sans fin de l'argonaute

Le service est fait par des sphinges
Qui se couvrent les yeux de linges

Avec la lampe-tempête

Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus
Avec toutes les étoiles de sacrebleu
Avec les tramways en tous sens ramenés à leurs seules antennes
Avec la crinière sans fin de l'argonaute
Avec le mobilier fulgurant du désert

On y meurtrit on y guérit
On y complote sans abri

Avec la lampe-tempête
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus
Avec toutes les étoiles de sacrebleu
Avec les tramways en tous sens ramenés à leurs seules antennes
Avec la crinière sans fin de l'argonaute
Avec le mobilier fulgurant du désert
Avec les signes qu'échangent de loin les amoureux

C'est la maison d'Yves Tanguy

CARTE POSTALE

À Benjamin Péret.

N'y aurait-il que la guerre
Rien de tel pour faire renaître
La vie hermétique
Je joue à cesser d'être
Je joue à qui gagne perd
Les alouettes polissent le miroir
Les barricades sont coupées par le milieu de l'air
C'est la saison des mouches de pique
Qui ravalent les maisons neuves
En leur tapant sur l'épaule
Voici les cachettes au blanc de baleine
Plus femmes que les maisons qui tournent
Dix doigts pour un homard évidemment c'est trop
Fini le temps des crises

Mars 1940.

QUELS APPRÊTS

Les armoires bombées de la campagne
Glissent silencieusement sur les rails de lait
C'est l'heure où les filles soulevées par le flot de la nuit qui roule des carlines
Se raidissent contre la morsure de l'hermine
Dont le cri
Va mouler les pointes de leur gorge

Les événements d'un autre ordre sont absolument dépourvus d'intérêt
Ne me parlez pas de ce papier mural à décor de ronces
Qui n'a rien de plus pressé
Que de se lacérer lui-même

Les flammes noires luttent dans la grille avec des langues d'herbe
Un galop lointain
C'est la charge souterraine sonnée dans le bois de violette et dans le buis
Toute la chambre se renverse
Le splendide alignement des mesures d'étain s'épuise en une seule qui par surcroît est le vin gris
La cuisse toujours trop tôt dépêchée sur le tableau de craie dans la tourmente de jour

Les gisements d'hommes les lacs de murmures
La pensée tirant sur son collier de vieilles niches
Qu'on me laisse une fois pour toutes avec cela

Les diables-mouches voient dans ces ongles
Les pépins du quartier de pomme de la rosée
Ramené du fond de la vie
Le corps tout en poissons surgit du filet ruisselant
Dans la brousse
De l'air autour du lit
L'argus de la dérive chère les yeux fixes mi-ouverts mi-clos

Poitiers, 9 mai 1940.

[POÈME POUR HÉLÈNE LAMI]

Dans la prochaine feuille du printemps
Il y aura deux ailes pour Hélène
Dont le regard est la mouche de mai
Sur la gaze de tout ce que nous aimons
Hélène vous n'êtes pas là aujourd'hui
Vous qui mettez des roses persanes dans le soir
Mais l'avenir est une chambre dans laquelle vous mettez l'ordre des perles
Et je n'ai jamais allumé de bougie dont la flamme soit aussi multicolore
Que vos lèvres quand elles sautent d'une langue à l'autre
Pour articuler tout ce qui est sensé tout ce qui est sensible
Comme les adorables marionnettes de notre ami von Kleist
Votre existence Hélène parfume les rochers de ce temps de pensées au cœur d'éclairs
Je vous vois distinctement dans ce filet qui se retire
Pour séparer ce qui doit être de ce qui n'est plus
Dans ce filet comme une branche de corail
Qui a ceci d'incomparable avec les bois du cerf
Qu'elle ne peut se diviser ni pâlir avec les années

Marseille, 19 janvier 1941.

POÈMES PUBLIÉS DANS « *VVV* »

(1943)

FRÔLEUSE

Mes malles n'ont plus de poids les étiquettes sont des lueurs courant sur une mare
Sera-ce assez que tout pour cette contrée où mène bien après sa mise au rebut la diligence de nuit
Toute en cristal noir le long des meules tournant de cailles
Château qui tremble et j'en jure que vient de poser devant moi un éclair
Lieu frustré de tout ce qui pourrait le rendre habitable
Je ne vois qu'étroits couloirs enchevêtrés
Escaliers à vis
Seulement au haut de la tour de guet
Éclate l'air taillé en rose
Bannie superstitieusement la place primitive d'une brassée de joncs pour s'étendre
L'architecte fou de ce qui restait d'espace libre
Semble avoir rêvé un garage pour mille tables rondes
À chacune d'elles sont présumés souper au caviar au champagne
Avec moi des bustes de cire plus beaux les uns que les autres mais parmi eux méconnaissable s'est glissé un buste vivant
Bustes car il n'y a qu'une nappe à reflets changeants pour toutes les tables
Assez lacunaire pour emprisonner la taille de toutes ces femmes fausses et vraies
Tout ce qui est ou manque d'être au-dessous de la nappe se dérobe dans la musique
Oracle attendu de la navette d'un soulier
Plus brillant qu'un poisson jeté dans l'herbe
Ou d'un mollet qui fait un bouquet des lampes de mineur
Ou du genou qui lance un volant dans mon cœur
Ou d'une bouche qui penche qui penche à verser son parfum
Ou d'une main d'abord un peu en marge à l'instant même où il apparaît qu'elle n'évite pas un rapport d'ailes avec ma main
Ô ménisques
Au-delà de tous les présents permis et défendus
À dos d'éléphants ces piliers qui s'amincissent jusqu'au fil de soie dans les grottes
Ménisques adorable rideau de tangence quand la vie n'est plus qu'une aigrette qui boit
Et dis-toi qu'aussi bien je ne te verrai plus

PASSAGE À NIVEAU

D’un coup de baguette ç’avaient été les fleurs
Et le sang
Le rayon se posa sur la fenêtre gelée
Personne
Pfff on comprit que l’espace se débondait
Puis l’oreiller d’air s’est glissé sous le sainfoin
Les avalanches ont dressé la tête
Et à l’intérieur des pierres des épaules se sont soulevées
Les yeux étaient encore fermés dans l’eau méfiante
Des profondeurs montait la triple collerette
Qui allait faire l’orgueil de l’armoire
Et la chanson des cigales prenait son billet
À la gare encore enveloppée de tous ses fils
La femme mordait une pomme de vapeur
Sur les genoux d’une grande bête blanche
Dans les ateliers sur les établis silencieux
Le rabot de la lune lissait les feuilles coupantes
Et la meule crachait ses papillons
Sur la bordure du papier où j’écris

PREMIERS TRANSPARENTS

À Charles Duits.

Comment veux-tu voici que les plombs sautent encore une fois
Voici la seiche qui s'accoude d'un air de défi à la fenêtre
Et voici ne sachant où déplier son étincelante grille d'égout
Le clown de l'éclipse tout en blanc
Les yeux dans sa poche
Les femmes sentent la noix muscade
Et les principaux pastillés fêtent leur frère le vent
Qui a revêtu sa robe à tourniquet des grands jours
Mandarin à boutons de boussoles folles
Messieurs les morceaux de papier se saluent de haut en bas des maisons

New York.

PLUS QUE SUSPECT

Les chênes sont atteints d’une grave maladie
Ils sèchent après avoir laissé échapper
Dans une lumière de purin au soleil couchant
Toute une cohue de têtes de généraux

LA LANGUE BIEN PENDUE

Les bêtes qui n’ont que la bouche au-dessous du front
Et dont la joue lisse remonte comme le sable
A des oreilles en chardons de mer
Caressent le bruit de mes pas

INTÉRIEUR

Une table servie du plus grand luxe
Démesurément longue
Me sépare de la femme de ma vie
Que je vois mal
Dans l'étoile des verres de toutes tailles qui la tient renversée en arrière
Décolletée en coup de vent

GUERRE

À Max Ernst.

Je regarde la Bête pendant qu'elle se lèche
Pour mieux se confondre avec tout ce qui l'entoure
Ses yeux couleur de houle
À l'improviste sont la mare tirant à elle le linge sale les détritus
Celle qui arrête toujours l'homme
La mare avec sa petite place de l'Opéra dans le ventre
Car la phosphorescence est la clé des yeux de la Bête
Qui se lèche
Et sa langue
Dardée on ne sait à l'avance jamais vers où
Est un carrefour de fournaises
D'en dessous je contemple son palais
Fait de lampes dans des sacs
Et sous la voûte bleu de roi
D'arceaux dédorés en perspective l'un dans l'autre
Pendant que court le souffle fait de la généralisation à l'infini de celui de ces misérables le torse nu qui se produisent sur la place publique avalant des torches à pétrole dans une aigre pluie de sous
Les pustules de la Bête resplendissent de ces hécatombes de jeunes gens dont se gorge le Nombre
Les flancs protégés par les miroitantes écailles que sont les armées
Bombées dont chacune tourne à la perfection sur sa charnière
Bien qu'elles dépendent les unes des autres non moins que les coqs qui s'insultent à l'aurore de fumier à fumier
On touche au défaut de la conscience pourtant certains persistent à soutenir que le jour va naître
La porte j'ai voulu dire la Bête se lèche sous l'aile
Et l'on voit est-ce de rire se convulser des filous au fond d'une taverne
Ce mirage dont on avait fait la bonté se raisonne
C'est un gisement de mercure
Cela pourrait bien se laper d'un seul coup
J'ai cru que la Bête se tournait vers moi j'ai revu la saleté de l'éclair
Qu'elle est blanche dans ses membranes dans le délié de ses bois de bouleaux où s'organise le guet
Dans les cordages de ses vaisseaux à la proue desquels plonge une femme que les fatigues de l'amour ont parée d'un loup vert
Fausse alerte la Bête garde ses griffes en couronne érectile autour des seins

J’essaie de ne pas trop chanceler quand elle bouge la queue
Qui est à la fois le carrosse biseauté et le coup de fouet
Dans l’odeur suffocante de cicindèle
De sa litière souillée de sang noir et d’or vers la lune elle aiguise une de ses cornes à l’arbre enthousiaste du grief
En se lovant avec des langueurs effrayantes
Flattée
La Bête se lèche le sexe je n’ai rien dit

MOT À MANTE

I

LA COURTE ÉCHELLE

À Matta.

Passe un nuagenouillé
Devant les mots qui sont la lune
(Les cornes de la girafenêtre)
        J'ai demandé un cafélin
        … Non pas de croissantos-dumont
Ce qui était espacétoine
Se fait muscadenas
Pour l'action toute neuve
Voici le vitrier sur le volet
Dans la langue totémique Mattatoucantharide
Mattalismancenillier

II

LA PORTE BAT

La por   por   porte   por
La fe   nê   tre
Sur l'odeur amère du limurerre
Qui me rappelle Milady de Winter
Lissant son cheautru derrière les losanges de la pluie
Brifrouse-bifrousses le plancher est si vieux
Qu'à travers on voit le feu de la terre
Toutes les belles à leur coumicouroir
Comme les hirondelles
Sur les fils   où je joue   dans les gouttes
D'un instrument inconnu
Oumyoblisoettiste
Au cœur de ce nœud de serpents
Qu'est la croix ses quatre gueules fuyantes suspendues aux pis cardinaux

Novembre 1942 – janvier 1943.

LES ÉTATS GÉNÉRAUX

(1944)

Dis ce qui est dessous parle
Dis ce qui commence
Et polis mes yeux qui accrochent à peine la lumière
Comme un fourré que scrute un chasseur somnambule
Polis mes yeux fais sauter cette capsule de marjolaine
Qui sert à me tromper sur les espèces du jour
Le jour si c'était lui
Quand passe sur les campagnes l'heure de traire
Descendrait-il si précipitamment ses degrés
Pour s'humilier devant la verticale d'étincelles
Qui saute de doigts en doigts entre les jeunes femmes des fermes toujours sorcières
Polis mes yeux à ce fil superbe sans cesse renaissant de sa rupture
Ne laisse que lui écarte ce qui est tavelé
Y compris au loin la grande rosace des batailles
Comme un filet qui s'égoutte sous le spasme des poissons du couchant
Polis mes yeux polis-les à l'éclatante poussière de tout ce qu'ils ont vu
Une épaule des boucles près d'un broc d'eau verte
Le matin

Dis ce qui est sous le matin sous le soir
Que j'aie enfin l'aperçu topographique de ces poches extérieures aux éléments et aux règnes
Dont le système enfreint la distribution naïve des êtres et des choses
Et prodigue au grand jour le secret de leurs affinités
De leur propension à s'éviter ou à s'étreindre
À l'image de ces courants
Qui se traversent sans se pénétrer sur les cartes maritimes
Il est temps de mettre de côté les apparences individuelles d'autrefois
Si promptes à s'anéantir dans une seule châtaigne de culs de mandrills
D'où les hommes par légions prêts à donner leur vie
Échangent un dernier regard avec les belles toutes ensemble
Qu'emporte le pont d'hermine d'une cosse de fève
Mais polis mes yeux
À la lueur de toutes les enfances qui se mirent à la fois dans une amande

Au plus profond de laquelle à des lieues et des lieues
S’éveille un feu de forge
Que rien n’inquiète l’oiseau qui chante entre les 8
De l’arbre des coups de fouet

Il y aura

D’où vient ce bruit de source
Pourtant la clé n’est pas restée sur la porte
Comment faire pour déplacer ces énormes pierres noires
Ce jour-là je tremblerai de perdre une trace
Dans un des quartiers brouillés de Lyon
Une bouffée de menthe c’est quand j’allais avoir vingt ans
Devant moi la route hypnotique avec une femme sombrement heureuse
D’ailleurs les mœurs vont beaucoup changer
Le grand interdit sera levé
Une libellule on courra pour m’entendre en 1950
À cet embranchement
Ce que j’ai connu de plus beau c’est le vertige
Et chaque 25 mai en fin d’après-midi le vieux Delescluze
Au masque auguste descend vers le Château-d’Eau
On dirait qu’on bat des cartes de miroir dans l’ombre

toujours

Ah voilà le retomber d'ailes inclus déjà dans le lâcher
D'emblée la voûte dans toute son horreur
Le mot polie rouillée et poule mouillée
Qui ronge le dessin de l'orgue de Barbarie
Il n'est pas trop tôt qu'on commence à se garer
À comprendre que le phénix
Est fait d'éphémères
Une des idées mendiantes qui m'inspirent le plus de compassion
C'est qu'on croie pouvoir frapper de grief l'anachronisme
Comme si sous le rapport causal à merci interchangeable
Et à plus forte raison dans la quête de la liberté
À rebours de l'opinion admise on n'était pas autorisé à tenir la mémoire
Et tout ce qui se dépose de lourd avec elle
Pour les sous-produits de l'imagination
Comme si j'étais fondé le moins du monde
À me croire moi d'une manière stable
Alors qu'il suffit d'une goutte d'oubli ce n'est pas rare
Pour qu'à l'instant où je me considère je vienne d'être tout autre et d'une autre goutte
Pour que je me succède sous un aspect hors de conjecture
Comme si même le risque avec son imposant appareil de tentations et de syncopes
En dernière analyse n'était sujet à caution

une pelle

La cassure de la brique creuse sourit à la chaux vive
L'air mêle les haleines des bouches les plus désirables
La première fois qu'elles se sont abandonnées
Et le mouvement de l'ouvrier est jeune c'est à croire
Que le ressort du soleil n'a jamais servi
Pleine de velléités d'essors tendue de frissons
Une haie traverse la chambre d'amour
À l'heure où les griffons quittent les échafaudages
Montre montre encore
Conjuguant leurs tourbillons
Volcans et rapides
De la taille d'une ville à celle d'un ongle
Disposent de l'homme font jouer à plein ses jointures
Dans la fusion mondiale des entreprises industrielles
Et plus singulièrement obtiennent de lui
Qu'il réprime jusqu'au cillement
Au microscope
Dans une tension héritée de l'affût primitif
Lorsqu'il lui est donné en partage
Non plus seulement de les subir mais de les déceler tout au fond de la vie
Et le manœuvre
N'est pas moins grand que le savant aux yeux du poète
L'énergie il ne s'agissait que de l'amener à l'état pur
Pour tout rendre limpide
Pour mettre aux pas humains des franges de sel
Il suffisait que le peuple se conçût en tant que tout et le devînt
Pour qu'il s'élève au sens de la dépendance universelle dans l'harmonie
Et que la variation par toute la terre des couleurs de peau et des traits
L'avertisse que le secret de son pouvoir
Est dans le libre appel au génie autochtone de chacune des races
En se tournant d'abord vers la race noire la race rouge
Parce qu'elles ont été longtemps les plus offensées
Pour que l'homme et la femme du plus près les yeux dans les yeux
Elle n'accepte le joug lui ne lise sa perte
Chantier qui tremble chantier qui bat de lumière première
L'énigme est de ne pas savoir si l'on abat si l'on bâtit

au vent

Jersey Guernesey par temps sombre et illustre
Restituent au flot deux coupes débordant de mélodie
L'une dont le nom est sur toutes les lèvres
L'autre qui n'a été en rien profanée
Et celle-ci découvre un coin de tableau anodin familial
Sous la lampe un adolescent fait la lecture à une dame âgée
Mais quelle ferveur de part et d'autre quels transports en lui
Pour peu qu'elle ait été l'amie de Fabre d'Olivet
Et qu'il soit appelé à se parer du nom de Saint-Yves d'Alveydre
Et le poulpe dans son repaire cristallin
Le cède en volutes et en tintements
À l'alphabet hébreu(3) je sais ce qu'étaient les directions poétiques d'hier
Elles ne valent plus pour aujourd'hui
Les chansonnettes vont mourir de leur belle mort
Je vous engage à vous couvrir avant de sortir
Il vaudra mieux ne plus se contenter du brouet
Mijoté en mesure dans les chambres clignotantes
Pendant que la justice est rendue par trois quartiers de bœuf
Une fois pour toutes la poésie doit resurgir des ruines
Dans les atours et la gloire d'Esclarmonde
Et revendiquer bien haut la part d'Esclarmonde
Car il ne peut y avoir de paix pour l'âme d'Esclarmonde
Dans nos cœurs et meurent les mots qui ne sont de bons rivets au sabot du cheval d'Esclarmonde
Devant le précipice où l'edelweiss garde le souffle d'Esclarmonde
La vision nocturne a été quelque chose il s'agit
Maintenant de l'étendre du physique au moral
Où son empire sera sans limites
Les images m'ont plu c'était l'art
À tort décrié de brûler la chandelle par les deux bouts
Mais tout est bien plus de mèche les complicités sont autrement dramatiques et savantes
Comme on verra je viens de voir un masque esquimau
C'est une tête de renne grise sous la neige
De conception réaliste à cela près qu'entre l'oreille et l'œil droits s'embusque le chasseur minuscule et rose tel qu'il est censé apparaître à la bête dans le lointain

Mais emmanchée de cèdre et d'un métal sans alliage
La lame merveilleuse
Découpée ondée sur un dos égyptien
Dans le reflet du quatorzième siècle de notre ère
L'exprimera seule
Par une des figures animées du tarot des jours à venir
La main dans l'acte de prendre en même temps que de lâcher
Plus preste qu'au jeu de la mourre
Et de l'amour

dans les sables

Il passe des tribus de nomades qui ne lèvent pas la tête
Parmi lesquels je suis par rapport à tout ce que j'ai connu
Ils sont masqués comme des praticiens qui opèrent
Les anciens changeurs avec leurs femmes si particulières
Quant à l'expression du regard j'ai vu plusieurs d'entre elles
Avec trois siècles de retard errer aux abords de la Cité
Ou bien ce sont les lumières de la Seine
Les changeurs au moment d'écailler la dorade
S'arrêtent parce que j'ai à changer beaucoup plus qu'eux
Et les morts sont les œufs qui reviennent prendre l'empreinte du nid
Je ne suis pas comme tant de vivants qui prennent les devants pour revenir
Je suis celui qui va
On m'épargnera la croix sur ma tombe
Et l'on me tournera vers l'étoile polaire
Mais tout testament suppose une impardonnable concession
Comme si dans le chaton de la bague qui me lie à la terre
Ne résidait suprême la goutte de poison oriental
Qui m'assure de la dissolution complète avec moi
De cette terre telle que je l'ai pensée une échappée plus radicale
Sinon plus orgueilleuse que celle à quoi nous convie le divin Sade
Déléguant au gland à partir de lui héraldique
Le soin de dissimuler le lieu de son dernier séjour
Comme je me flatte dit-il
Que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes
Pile ou face face la pièce nue libre de toute effigie de tout millésime
Pile
La pente insensible et pourtant irrésistible vers le mieux
Il ne me reste plus qu'à tracer sur le sol la grande figure quadrilatère
Au centre gauche l'ovale noir
Parcouru de filaments incandescents tels qu'ils apparaissent avant que la lampe ne s'éteigne
Quand on vient de couper le courant du secteur
L'homme et ses problèmes
Inscrit dans le contour ornemental d'une fleur de tabac
Puis tour à tour
Regardant chacun des côtés et disposées symétriquement par rapport aux axes
Les quatre têtes rondes d'être quatre fois bandées

Le pansement du front le loup noir le bâillon bleu la mentonnière jaune
Les fentes des yeux et de la bouche sont noires
En bas le passé il porte des cornes noires de taureau du bout desquelles plongent des plumes de corbeau
Du sommet et de la base partent les fils lilas noisette de certains yeux
À gauche le présent il porte des cornes blanches de taureau d'où retombent des plumes d'oie sauvage
Il s'avive par places de mica comme la vie au parfum de ton nom qui est une mantille mais celle même dans l'immense vibration qui exalte l'homme-soleil et je baisse les yeux fasciné par cette partie déclive de ta lèvre où continuent à poindre les rois mages
En haut l'avenir il porte des cornes jaunes de taureau dardant des plumes de flamant
Il est surmonté d'un éclair de paille pour la transformation du monde
À droite l'éternel il porte des cornes bleues de taureau à la pointe desquelles bouclent des plumes de manucode
Un arc de brume glisse tangentiellement aux bords sud ouest et nord et s'ouvre sur deux éventails de martin-pêcheur cet arc enveloppe les trois premières têtes et laisse libre la quatrième gardée sur champ de pollen par une peau de *condylure* tendue au moyen d'épines de rosier
C'est par là qu'on entre
On entre on sort
On entre
        on ne sort pas

Mais la lumière revient
Le plaisir de fumer
L'araignée-fée de la cendre à points bleus et rouges
N'est jamais contente de ses maisons de Mozart
La blessure guérit tout s'ingénie à se faire reconnaître je parle et sous ton visage tourne le cône d'ombre qui du fond des mers a appelé les perles
Les paupières les lèvres hument le jour
L'arène se vide
Un des oiseaux en s'envolant
N'a eu garde d'oublier la paille et le fil
À peine si un essaim a trouvé bon de patiner
La flèche part
Une étoile rien qu'une étoile perdue dans la fourrure de la nuit

New York, octobre 1943.

DES ÉPINGLES TREMBLANTES

LE BRISE-LAMES

Dans la lumière noyée qui baigne la savane, la statue bleutée de Joséphine de Beauharnais, perdue entre les hauts fûts de cocotiers, place la ville sous un signe féminin et tendre. Les seins jaillissent de la robe de *merveilleuse* à très haute taille et c'est le parler du Directoire qui s'attarde à rouler quelques pierres africaines pour composer le philtre de non-défense voluptueuse du balbutiement créole. C'est le Palais-Royal enseveli sous les ruines du vieux Fort-Royal (prononcez Fô-yal), le bruit des grandes batailles du monde – Marengo, Austerlitz contées galamment en trois lignes – ne pas ennuyer les dames – expire à ces genoux charmants entrouverts sous les riantes tuiles de la Pagerie.

L’INSCRIPTION BI-AILÉE

Le long des rues bruissantes, les belles enseignes polychromes déteintes épuisent toutes les variétés de caractères romantiques. L’une d'elles un moment me tient sous le charme pervers des tableaux de l'époque négativiste de René Magritte. Mais ce que je contemple de loin est d'un Magritte extrêmement nuancé – avec la réalité en voie de rupture ou de conciliation? Qu’on se représente, de la taille d'un aigle, un papillon bleu ciel sur lequel se lit en lettres blanches le mot PIGEON. Au demeurant, un naturaliste de ce nom, simplement...

FERRETS DE LA REINE NOIRE

À l'autre extrémité de l'archet, le marché aux poissons déroule ses fastes aux lueurs sidérales du diodon, du coffre et de toute la gamme, du jaune soufre au violet évêque par les plus hardies zébrures, les plus savants mouchetages, les plus capricieux glaçages, de vrais poissons-paradis ardents comme des gemmes. Ce qui confère à cette pauvre lucarne en plein ciel son trouble caractère, c'est aussi que viennent mourir à elle quelques étincelles du luxe et du feu des grandes profondeurs. Sous l'étal miroitant à l'infini, dans l'ombre s'amoncellent, gorgées de roses rouges et roses, les conques vides de lambis dans lesquelles fut sonnée la révolte noire très sanglante de 1848.

LA PROVIDENCE TOURNE

Ailleurs, à l'échelle des saveurs, les étranges fruits éveillent toutes les surprises – auxquelles se mêlent savamment quelques déceptions – de l'inéprouvé. Sous sa robe oblongue hérissée, le corossol, mi-lampion mi-feuillage, livre sa chair de sorbet neigeux ; près d'un puits le caïmite fait glisser au centre d'un automne fondant sa chaîne de pépins noirs ; sans oublier cette figue de fard violine dans laquelle il est défendu de mordre : entre le palais et la langue toutes sortes de petits diables-couvreurs tisseraient aussitôt des fils de glu et tendraient les ardoises de la pire astringence. Et ces rois du verger tropical, que Giorgio de Chirico s'est plu à immobiliser en pleine puissance auprès de la tête de Jupiter.

POUR MADAME SUZANNE CÉSAIRE

Puis les cloches de l'école essaiment aux quatre coins les petites Chabines rieuses, souvent plus claires de cheveux que de teint. On cherche, parmi les essences natives, de quel bois se chauffent ces belles chairs d'ombre prismée : cacaoyer, caféier, vanille dont les feuillages imprimés parent d'un mystère persistant le papier des sacs de café dans lequel va se blottir le désir inconnu de l'enfance.

En vue de quel dosage ultime, de quel équilibre durable entre le jour et la nuit – comme on rêve de retenir la seconde exacte où, par temps très calme, le soleil en s'enfonçant dans la mer réalise le phénomène du « diamant vert » – cette recherche, au fond du creuset, de la beauté féminine ici bien plus souvent accomplie qu'ailleurs et qui ne m'est jamais apparue plus éclatante que dans un visage de cendre blanche et de braises ?

LA LANTERNE SOURDE

À Aimé Césaire, Georges Gratiant,
René Ménil.

Et les grandes orgues c'est la pluie comme elle tombe ici et se parfume : quelle gare pour l'arrivée en tous sens sur mille rails, pour la manœuvre sur autant de plaques tournantes de ses express de verre ! À toute heure elle charge de ses lances blanches et noires, des cuirasses volant en éclats de midi à ces armures anciennes faites des étoiles que je n'avais pas encore vues. Le grand jour de préparatifs qui peut précéder la nuit de Walpurgis au gouffre d'Absalon ! J'y suis ! Pour peu que la lumière se voile, toute l'eau du ciel pique aussitôt sa tente, d'où pendent les agrès de vertige et de l'eau encore s'égoutte à l'accorder des hauts instruments de cuivre vert. La pluie pose ses verres de lampe autour des bambous, aux bobèches de ces fleurs de vermeil agrippées aux branches par des suçoirs, autour desquelles il n'y a qu'une minute toutes les figures de la danse enseignées par deux papillons de sang. Alors tout se déploie au fond du bol à la façon des fleurs japonaises, puis une clairière s'entrouvre : l'héliotropisme y saute avec ses souliers à poulaine et ses ongles vrillés. Il prend tous les cœurs, relève d'une aigrette la sensitive et pâme la fougère dont la bouche ardente est la roue du temps. Mon œil est une violette fermée au centre de l'ellipse, à la pointe du fouet.

PORTEUSE SANS FARDEAU

Comme un esprit qui reviendrait à intervalles réguliers tant leur maintien est le même et n'appartient qu'à elles et tant elles semblent portées par le même rythme, des jeunes filles de couleur passent souvent seules et chacune est la seule à qui Baudelaire semble avoir pensé tant l'idée qu'il en donne est irremplaçable :

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse…

De quelle nuit sans âge et sans poids cette messagère muette dont, au défi de toutes les cariatides, la cheville et le col lancent plutôt qu'elles ne soutiennent la construction totémique qui dans l'invisible se confond – en vue de quel triomphe ? – avec le rêve d'un monument aux lois de l'imprégnation ?

LA CARTE DE L'ÎLE

La Jambette, Favorite, Trou-au-Chat, Pointe La Rose, Sémaphore de la Démarche, Pointe du Diable, Brin d'Amour, Passe du Sans-Souci, Piton Crève-Cœur, Île du Loup-Garou, Fénelon, Espérance, Anse Marine, Grand'-Rivière, Rivière Capot, Rivière Salée, Rivière Lézard, Rivière Blanche, Rivière La Mare, Rivière Madame, Les Abîmes, Ajoupa-Bouillon, Mont de la Plaine, Morne des Pétrifications, Morne d'Orange, Morne Mirail, Morne Rouge, Morne Folie, Morne Labelle, Morne Fumée.

ANCIENNEMENT RUE DE LA LIBERTÉ

Le grand industriel noir exhibe une serviette en peau d'iguane blanche
Dans les plaidoiries de vents chargés de fleurs
Le léger catafalque de la créole
Démesurément exhaussé d'autruches
Fait eau de tous les reflets de la savane
Pouvoir des pointes les lucioles m'ont traversé de part en part
La nuit tropicale conjugue toutes les sonneries de l'entracte
À jamais balancée de vases modem style et de parfums dans le flot de lave
Je m'assure qu'une lampe de l'ancien Saint-Pierre fonctionne encore
La vie intermittente est le crépitement d'un colibri vert
Et prête-moi ton murmure marché marin
Du comptoir de *Bien bon beau*
À *Allons nous cacher mes amis*
En compliments de l'autre siècle
Surtout races prétendues ennemies décriées
À ma faim épandez l'arbre aux mille greffes
De la souche de celui qui parle seul
Que j'ai tenu dès longtemps à réhabiliter en moi-même
Ici les fontaines Wallace étourdies de lianes prennent un aspect mythologique
Pour la beauté rien qu'à sa marche la reine passe sur l'autre bord
Sa gorge du crépuscule clair des roses du Sénégal
Sa main toute jeune joue le long des grilles du palais.

Fort-de-France, mai 1941.

XÉNOPHILES

(extraits)

(1948)

LA MOINDRE RANÇON

Au pays d'Élisa.

Toi qui ronges la plus odorante feuille de l'atlas
Chili
Chenille du papillon-lune(4)
Toi dont toute la structure épouse
La tendre cicatrice de rupture de la lune avec la terre(5)
Chili des neiges
Comme le drap qu'une belle rejette en se levant

Dans un éclair le temps de découvrir
De toute éternité ce qui me prédestine à toi
Chili
De la lune en septième maison dans mon thème astral

Je vois la Vénus du Sud
Naissant non plus de l'écume de la mer
Mais d'un flot d'azurite à Chuquicamata
Chili
Des boucles d'oreilles araucanes en puits de lune

Toi qui prêtes aux femmes les plus beaux yeux de brume
Touchés d'une plume de condor
Chili
Du *regard des Andes* on ne saurait mieux dire

Accorde l'orgue de mon cœur aux stridences des hauts voiliers de stalactites
Vers le cap Horn
Chili
Debout sur un miroir

Et rends-moi ce qu'elle est seule à tenir
Le brin de mimosa encore frémissant dans l'ambre
Chili de *catéadores*
Terre de mes amours

KORWAR

Tu tiens comme pas un
Tu as été pris comme tu sortais de la vie
Pour y rentrer
Je ne sais pas si c’est dans un sens ou dans l’autre que tu ébranles la grille du parc
Tu as relevé contre ton cœur l’herbe serpentine
Et à jamais bouclé les paradisiers du ciel rauque
Ton regard est extra-lucide
Tu es assis
Et nous aussi nous sommes assis
Le crâne encore pour quelques jours
Dans la cuvette de nos traits
Tous nos actes sont devant nous
À bout de bras
Dans la vrille de la vigne de nos petits
Tu nous la bailles belle sur l’existentialisme
Tu n’es pas piqué des vers

ULI

Pour sûr tu es un grand dieu
Je t'ai vu de mes yeux comme nul autre
Tu es encore couvert de terre et de sang tu viens de créer
Tu es un vieux paysan qui ne sait rien
Pour te remettre tu as mangé comme un cochon
Tu es couvert de taches d'homme
On voit que tu t'en es fourré jusqu'aux oreilles
Tu n'entends plus

Tu nous reluques d'un fond de coquillage
Ta création te dit haut les mains et tu menaces encore
Tu fais peur tu émerveilles

DUKDUK

Le sang ne fait qu'un tour
Quand le dukduk se déploie sur la péninsule de la Gazelle
Et que la jungle s'entrouvre sur cent soleils levants
Qui s'éparpillent en flamants
À toutes vapeurs de l'ordalie
Comme une locomotive de femmes nues
Au sortir d'un tunnel de sanglots
Là-haut cône
Gare

TIKI

Je t’aime à la face des mers
Rouge comme l’œuf quand il est vert
Tu me transportes dans une clairière
Douce aux mains comme une caille
Tu m’appuies sur le ventre de la femme
Comme contre un olivier de nacre
Tu me donnes l’équilibre
Tu me couches
Par rapport au fait d’avoir vécu
Avant et après
Sous mes paupières de caoutchouc

RANO RARAKU

Que c’est beau le monde
La Grèce n’a jamais existé
Ils ne passeront pas
Mon cheval trouve son picotin dans le cratère
Des hommes-oiseaux des nageurs courbes
Volettent autour de ma tête car
C’est moi aussi
Qui suis là
Aux trois-quarts enlisé
Plaisantant des ethnologues
Dans l’amicale nuit du Sud
Ils ne passeront pas
La plaine est immense
Ceux qui s’avancent sont ridicules
Les hautes images sont tombées

OUBLIÉS

(1948)

ÉCOUTE AU COQUILLAGE

Je n’avais pas commencé à te voir tu étais AUBE

Rien n’était dévoilé
Toutes les barques se berçaient sur le rivage
Dénouant les faveurs (tu sais) de ces boîtes de dragées
Roses et blanches entre lesquelles ambule une navette d’argent
Et moi je t’ai nommée Aube en tremblant

Dix ans après
Je te retrouve dans la fleur tropicale
Qui s’ouvre à minuit
Un seul cristal de neige qui déborderait la coupe de tes deux mains
On l’appelle à la Martinique la *fleur du bal*
Elle et toi vous vous partagez le mystère de l’existence
Le premier grain de rosée devançant de loin tous les autres follement irisé contenant tout

Je vois ce qui m’est caché à tout jamais
Quand tu dors dans la clairière de ton bras sous les papillons de tes cheveux
Et quand tu renais du phénix de ta source
Dans la menthe de la mémoire
De la moire énigmatique de la ressemblance dans un miroir sans fond
Tirant l’épingle de ce qu’on ne verra qu’une fois

Dans mon cœur toutes les ailes du milkweed
Frètent ce que tu me dis

Tu portes une robe d’été que tu ne te connais pas
Presque immatérielle elle est constellée en tous sens d’aimants en fer à cheval, d’un beau rouge minium à pieds bleus

Sur mer, 1946.

JE REVIENS

Mais enfin où sommes-nous
Je lustre de deux doigts le poil de la vitre
Un griffon de transparence passe la tête
Au travers je ne reconnais pas le quartier
Le soir tombe il est clair que nous allons depuis longtemps à l'aventure
Doucement doucement voyons
Et moi je vous dis qu'il y avait une plaque là à gauche

Rue quoi *Rue-où-peut-être-donné-le-droit-à-la-bonne-chère*
Et dix-sept cents francs au compteur c'est insensé
Qu'attendez-vous pour consulter votre plan nom de Dieu
Mais le chauffeur semble sortir d'un rêve
La tête tournée à droite il lit à haute voix
Rue-des-chères-bonnes-âmes
Eh bien
Ça ne lui fait ni chaud ni froid
Bien mieux il parle de reprendre la course
Il a déjà la main sur son drapeau
Où allions-nous j'ai oublié
Nous entrons dans un tabac vermoulu
Il faut écarter d'épais rideaux de gaze grise
Comme les bayahondes d'Haïti
Au comptoir une femme nue ailée
Verse le sang dans des verres d'éclipse
Les étiquettes des bouteilles portent les mots Libres Pêcheurs
Gondine on dirait de l'eau-de-vie de Dantzig Evita de Martines
Et les boîtes de cigares flamboient d'images d'échauffourées
La merveille au mur est un éventail à soupiraux
Madame sommes-nous encore loin de Chorhyménée
Mais la belle au buisson ardent se mire dans ses ongles
Des joueurs au fond de la pièce abattent des falaises de vitraux
Nous rebroussons

La route est bordée de maisons toutes en construction
Dont pointe le pistil et se déploient en lampe à arc les étamines

SUR LA ROUTE DE SAN ROMANO

La poésie se fait dans un lit comme l'amour
Ses draps défaits sont l'aurore des choses
La poésie se fait dans les bois

Elle a l'espace qu'il lui faut
Pas celui-ci mais l'autre que conditionnent
L'œil du milan
La rosée sur une prêle
Le souvenir d'une bouteille de Traminer embuée sur un plateau d'argent
Une haute verge de tourmaline sur la mer
Et la route de l'aventure mentale
Qui monte à pic
Une halte elle s'embroussaille aussitôt

Cela ne se crie pas sur les toits
Il est inconvenant de laisser la porte ouverte
Ou d'appeler des témoins

Les bancs de poissons les haies de mésanges
Les rails à l'entrée d'une grande gare
Les reflets des deux rives
Les sillons dans le pain
Les bulles du ruisseau
Les jours du calendrier
Le millepertuis

L'acte d'amour et l'acte de poésie
Sont incompatibles
Avec la lecture du journal à haute voix

Le sens du rayon de soleil
La lueur bleue qui relie les coups de hache du bûcheron
Le fil du cerf-volant en forme de cœur ou de nasse
Le battement en mesure de la queue des castors
La diligence de l'éclair
Le jet de dragées du haut des vieilles marches
L'avalanche

La chambre aux prestiges
Non messieurs ce n’est pas la huitième Chambre
Ni les vapeurs de la chambrée un dimanche soir

> Les figures de danse exécutées en transparence au-dessus des mares
> La délimitation contre un mur d’un corps de femme au lancer de poignards
> Les volutes claires de la fumée
> Les boucles de tes cheveux
> La courbe de l’éponge des Philippines
> Les lacés du serpent corail
> L’entrée du lierre dans les ruines
> *Elle a tout le temps devant elle*

L’étreinte poétique comme l’étreinte de chair
Tant qu’elle dure
Défend toute échappée sur la misère du monde

ODE À CHARLES FOURIER

En ce temps-là je ne te connaissais que de vue
Je ne sais même plus comment tu es habillé
Dans le genre neutre sans doute on ne fait pas mieux
Mais on ne saurait trop complimenter les édiles
De t'avoir fait surgir à la proue des boulevards extérieurs
C'est ta place aux heures de fort tangage
Quand la ville se soulève
Et que de proche en proche la fureur de la mer gagne ces coteaux tout spirituels
Dont la dernière treille porte les étoiles
Ou plus souvent quand s'organise la grande battue nocturne du désir
Dans une forêt dont tous les oiseaux sont de flammes
Et aussi chaque fois qu'une pire rafale découvre à la carène
Une plaie éblouissante qui est la criée aux sirènes
Je ne pensais pas que tu étais à ton poste
Et voilà qu'un petit matin de 1937
Tiens il y avait autour de cent ans que tu étais mort
En passant j'ai aperçu un très frais bouquet de violettes à tes pieds
Il est rare qu'on fleurisse les statues à Paris
Je ne parle pas des chienneries destinées à mouvoir le troupeau
Et la main qui s'est perdue vers toi d'un long sillage égare aussi ma mémoire
Ce dut être une fine main gantée de femme
On aimait s'en abriter pour regarder au loin
Sans trop y prendre garde aux jours qui suivirent j'observai que le bouquet était renouvelé
La rosée et lui ne faisaient qu'un
Et toi rien ne t'eut fait détourner les yeux des boues diamantifères de la place Clichy

Fourier es-tu toujours là
Comme au temps où tu t'entêtais dans tes plis de bronze à faire dévier le train des baraques foraines
Depuis qu'elles ont disparu c'est toi qui es incandescent

Toi qui ne parlais que de lier vois tout s'est délié
Et sens dessus dessous on a redescendu la côte
Les lèvres entrouvertes des enfants boudant le sein des mères dénudées

Et ces nacres d'épaules et ces fesses gardant leur duvet
S'amalgament en un seul bloc compact et mat d'écume de mer
Que saute un filet de sang

Sur un autre plan
Car les images les plus vives sont les plus fugaces
La manche du temps hume la muscade
Et fait saillir la manchette aveuglante de la vie
Sur un autre plan
D'aucuns se prennent à choyer dans les éboulis au bord des mares
Des espèces qui paraissent en voie de s'encroûter définitivement
Mais qui les circonstances aidant ne semblent pas incapables d'une nouvelle reptation
Et passent pour nourrir volontiers leur vermine
On répugne à trancher leurs œufs sans coque
Leur frai immémorial glisse sur la peur
Tu les a connues aussi bien que moi
Mais tu ne peux savoir comme elles sont sorties lissées et goulues de l'hivernage
Tu pensais que sur terre la création d'essai qui avait nécessité des modèles carnassiers d'ample dimension n'avait pas résisté au premier déluge alors que précisais-tu une deuxième création sur l'Ancien Continent et une troisième en Amérique avaient trouvé grâce devant un second déluge de sorte que l'homme qui en était issu pouvait attendre de pied ferme et même qu'il lui appartenait de précipiter à son avantage les créations 4, 5, etc.
Dieu de la progression pardonne-moi c'est toujours le même mobilier
On n'est pas mieux pourvu sous le rapport des *contre-moules* antirat et antipunaise
Par ma foi les grands hagards de la faune préhistorique
Ne sont pas si loin ils gouvernent la conception de l'univers
Et prêtent leur peau halitueuse aux ouvrages des hommes
Pour savoir comme aujourd'hui le commun des mortels prend son sort
Tâche de surprendre le regard du lamantin
Qui se prélasse au zoo dans sa baignoire d'eau tiède
Il t'en dira long sur la vigueur des idéaux
Et te donnera la mesure de l'effort qui a été fourni
Dans la voie de l'*industrie attrayante*
Par la même occasion
Tu ne manqueras pas de t'enquérir des charognards
Et tu verras s'ils ont perdu de leur superbe
Le rideau jumeau soulevé
Tu seras admis à contempler dans son sacre
Une main de sang empreinte à l'endroit du cœur sur son tablier

impeccable le boucher-soleil
Se donnant le ballet de ses crochets nickelés
Pendant que les cynocéphales de l'épicerie
Comblés d'égards en ces jours de disette et de marché noir
À ton approche feront miroiter leur côté luxueux
Parmi les mesures que tu préconisais pour rétablir l'équilibre de population
(Nombre de consommateurs proportionné aux forces productives)
Il est clair qu'on ne s'en est pas remis au régime *gastrosophique*
Dont l'établissement devait aller de pair avec la légalisation des *mœurs phanérogames*
On a préféré la bonne vieille méthode
Qui consiste à pratiquer des coupes sombres dans la multitude fantôme
Sous l'anesthésique à toute épreuve des drapeaux

Fourier il est par trop sombre de les voir émerger d'un des pires cloaques de l'histoire
Épris du dédale qui y ramène
Impatients de recommencer pour mieux sauter

Sur la brèche
Au premier défaut du cyclone
Savoir *qui* reste la lampe au chapeau
La main ferme à la rampe du wagonnet suspendu
Lancé dans le poussier sublime

Comme toi Fourier
Toi tout debout parmi les grands visionnaires
Qui crus avoir raison de la routine et du malheur
Ou encore comme toi dans la pose immortelle
Du Tireur d'épine

On a beau dire que tu t'es fait de graves illusions
Sur les chances de résoudre le litige à l'amiable
À toi le roseau d'Orphée

D'autres vinrent qui n'étaient plus armés seulement de persuasion
Ils menaient le bélier qui allait grandir
Jusqu'à pouvoir se retourner de l'orient à l'occident
Et si la violence nichait entre ses cornes
Tout le printemps s'ouvrait au fond de ses yeux

Tour à tour l'existence de cette bête fabuleuse m'exalte et me trouble
Quand elle a donné de la tête le monde a tremblé il y a eu

d’immenses clairières
Qui par places ont été reprises de brousse
Maintenant elle saigne et elle paît

Je ne vois pas le *pâtre omnitone* qui devrait en avoir la garde
Pourvu qu’elle reste assez vaillante pour aller au bout de son exploit
On tremble qu’elle ne se soit contaminée dès longtemps près des marais
Sous la superbe Toison si sournoisement allaient s’élaborer des poisons

Le drame est qu’on ne peut répondre de ces êtres de très grandes proportions qu’il advient au génie de mettre en marche et qui livrés à leurs propres ressources n’ont que trop tendance à s’orienter vers le néfaste à plus forte raison si le recours à un néfaste partiel et envisagé comme transitoire à l’effet même de réduire dans la suite le néfaste entre dans les intentions dont ils sont pétris
Sans prix
À mes yeux et toujours exemplaire reste le premier bond accompli dans le sens de l’ajustement de structure
Et pourtant quelle erreur d’aiguillage a pu être commise rien n’annonce le règne de l’*harmonie*
Non seulement Crésus et Lucullus
Que tu appelais à rivaliser aux *sous-groupes des tentes de la renoncule*
Ont toujours contre eux Spartacus
Mais en regardant d’arrière en avant on a l’impression que les *parcours de bonheur* sont de plus en plus clairsemés
Indigence fourberie oppression carnage ce sont toujours les mêmes maux dont tu as marqué la civilisation au fer rouge
Fourier on s’est moqué mais il faudra bien qu’on tâte un jour bon gré mal gré de ton remède
Quitte à faire subir à l’ordonnance de ta main telles corrections d’angle
À commencer par la réparation d’honneur
Due au peuple juif
Et laissant hors de débat que sans distinction de confession la libre rapine parée du nom de commerce ne saurait être réhabilitée
Roi de passion une erreur d’optique n’est pas pour altérer la netteté ou réduire l’envergure de ton regard
Le calendrier à ton mur a pris toutes les couleurs du spectre
Je sais comme sans arrière-pensée tu aimerais
Tout ce qu’il y a de nouveau
Dans l’eau
Qui passe sous le pont
Mais pour mettre ordre à ces dernières acquisitions et qui sait par

impossible se les rendre propices
Ton vieux bahut en cœur de chêne est toujours bon
Tout tient sinon se plaît dans ses douze tiroirs



I. ÉTAT DES RESSORTS SENSUELS

1° LE TACT :

a) *sur le plan des faits tangibles* – hiver d'une rigueur jusqu'alors inconnue en Europe (destruction des foyers, pénurie de vêtements, abaissement calorique dû à la sous-alimentation), b) *dans le domaine des idées* – « expliquer c'est identifier » (tu l'avais mieux dit) mais expliquer = rechercher la vraie réalité. Or, plus on traque de près cette réalité, plus elle se dérobe. L'école : « L'effort réaliste en quête de l'authentique nature physique aboutit en fin de compte à un immatérialisme. »

2° LA VUE :

a) *vers l'extérieur* – elle est déchirée de toutes parts (les camps de concentration, les bombardements massifs l'ont tenue à l'extrême limite du supportable) ; b) *vers l'intérieur* – elle venait de se découvrir tout un nouveau continent dont l'exploration se poursuivra (grands repères déjà pris en psychopathie et en art).

3° L'OUÏE :

obstruée systématiquement par le caquetage le plus éhonté et le plus nocif de tous les temps (radiophonie). La note poétique en plein discord poste du mont Everest.

4° LE GOÛT :

a) *langue et palais* – rétrogradation de la *gastronomie cabalistique* au-delà de l'enfance de la terre par retrait pur et simple de tous les comestibles qui n'étaient pas réservés au bétail. Premier accès de convoitise à l'apparition de la conserve américaine qui sauvegarde du moins la belle apparence du petit pois ; b) *au sens de discernement du beau* – passons.

5° L'ODORAT :

On n'a pas surpassé les parfums de Paris.

II. ÉTAT DES RESSORTS AFFECTUEUX

6° L'AMITIÉ :

En croissante et presque complète aliénation d'elle-même. Une des malédictions d'aujourd'hui : qu'aux plus rares affinités, aux accords initiaux les plus vastes sur lesquels se fonde l'amitié entre deux êtres succède au moindre frottement comme par renversement de signe un antagonisme sans appel qui les porte aux mouvements les plus contradictoires et dans les cas de plus vive rancœur va jusqu'à fausser le témoignage de leur vie (maladie à étudier : elle affecte d'autant plus la collectivité qu'elle frappe de préférence des individus placés en vedette).

7° L'AMOUR :

Je ne m'explique pas ce qui t'a fait occulter ici le Grand Brillant et nous tendre une perle baroque mais l'*attraction passionnée* ou *révélation sociale permanente* n'en est pas moins la projection enthousiaste de ce Brillant dans toutes les autres sphères. Vérité embryonnaire en philosophie moderne : « Celui qui n'aime que l'humanité n'aime pas mais bien celui qui aime tel être humain déterminé » (c'est au plus haut période de l'amour électif pour tel être que s'ouvrent toutes grandes les écluses de l'amour pour l'humanité non certes telle qu'elle est mais telle qu'on se prend à vouloir activement qu'elle *devienne*). Accorder sans autre chicane au même auteur que « c'est dans le fait d'être soi-même de la façon la plus décisive que prend racine notre amour le plus pur pour la nature ».

8° L'AMBITION :

Babiolisme – la tombola-infernale de la guerre a eu pour effet dérisoire de combler les adultes des satisfactions que tu proposais d'accorder à un *enfant de trois ans, haut lutin – il aurait déjà pour le moins une vingtaine de dignités et décorations, comme celles de :*

Licencié au groupe des allumettes,
Bachelier au groupe d'égoussage,
Néophyte au groupe du réséda, etc…, etc…

avec ornements distinctifs de toutes ces fonctions (certaines prétentions non moins puériles mais plus inquiétantes n'impliquant pas aujourd'hui le port extérieur de rubans).

9° LA FAMILLE :

Lieu actuel de culmination du système deux poids deux mesures : fils à papa et enfants perdus. Dans l'œil vacillant du serf l'aplomb du château féodal. La famille ressort d'aparté, de piétinement, d'égoïsme, de vanité, de division, d'hypocrisie et de mensonge tel que le sanctionne le scandale persistant et sans égal de l'héritage.

10° LA CABALISTE :

Vient d'être assujettie en masse aux cadres les plus contraires à sa raison d'être, aussi désadaptée que possible du besoin de *consommation*, de *préparation* et de *production* qui peut la motiver. L'esprit du lendemain ne hasarde pas plus de trois poils de moustache hors du terrier. Maigre feu d'artifice. Haute feuille d'acanthe de l'ornière.

11° LA COMPOSITE :

À peine moins rétive à se reconnaître. Encore sous le coup de l'invitation peu déclinable à penser sur commande, tout au moins à se mouvoir par rangs arbitraires, aux creux impalpables. Tout à retrouver, à rapporter au réseau de la solidarité humaine.

12° LA PAPILLONNE :

Cri du sphinx Atropos. Travail à la chaîne.



Fourier qu'a-t-on fait de ton clavier
Qui répondait à tout par un accord
Réglant au cours des étoiles jusqu'au grand écart du plus fier trois-mâts depuis les entrechats de la plus petite barque sur la mer
Tu as embrassé l'unité tu l'as montrée non comme perdue mais comme intégralement réalisable
Et si tu as nommé « Dieu » ç'a été pour inférer que ce dieu tombait sous le sens *(Son corps est le feu)*
Mais ce qui me débuche à jamais la pensée socialiste
C'est que tu aies éprouvé le besoin de *différencier au moins en quadruple forme la virgule*
Et de faire passer la clé de sol de seconde en première ligne dans la notation musicale
Parce que c'est le monde entier qui doit être non seulement retourné mais de toutes parts aiguillonné dans ses conventions
Qu'il n'est pas une manette à quoi se fier une fois pour toutes
Comme pas un lieu commun dogmatique qui ne chancelle devant le doute et l'exigence ingénus

Parce que le « *Voile d'airain* » a survécu à l'accroc que tu lui as fait
Qu'il couvre de plus belle la *cécité scientifique*

« Personne n'a jamais vu de molécule, ni d'atome, ni de lien atomique et sans doute ne les verra jamais » (Philosophe). Prompt démenti : entre en se dandinant la molécule du caoutchouc
Un savant bien que muni de lunettes noires perd la vue pour avoir assisté à plusieurs milles de distance aux premiers essais de la bombe atomique (Les journaux)

Fourier je te salue du Grand Canon du Colorado
Je vois l'aigle qui s'échappe de ta tête
Il tient dans ses serres le mouton de Panurge
Et le vent du souvenir et de l'avenir
Dans les plumes de ses ailes fait passer les visages de mes amis
Parmi lesquels nombreux ceux qui n'ont plus ou n'ont pas encore de visage

Parce que persistent on ne peut plus vainement à s'opposer les rétrogrades conscients et tant d'apôtres du progrès social en fait farouchement *immobilistes* que tu mettais dans le même sac

Je te salue de la Forêt Pétrifiée de la culture humaine
Où plus rien n'est debout
Mais où rôdent de grandes lueurs tournoyantes
Qui appellent la délivrance du feuillage et de l'oiseau
De tes doigts part la sève des arbres en fleurs

Parce que disposant de la pierre philosophale
Tu n'as écouté que ton premier mouvement qui était de la tendre aux hommes
Mais entre eux et toi nul intercesseur
Pas un jour qu'avec confiance tu ne l'attendisses pendant une heure dans les jardins du Palais-Royal
Les attractions sont proportionnelles aux destinées
En foi de quoi je viens aujourd'hui vers toi

Je te salue du Névada des chercheurs d'or
De la terre promise et tenue
À la terre en veine de promesses plus hautes qu'elle doit tenir encore
Du fond de la mine d'azurite qui mire le plus beau ciel
Pour toujours par delà cette enseigne de bar qui continue à battre la rue d'une ville morte – Virginia-City – « Au vieux baquet de sang »

Parce que se perd de plus en plus le sens de la fête
Que les plus vertigineux autostrades ne laissent pas de nous faire

regretter ton *trottoir à zèbres*
Que l'Europe prête à voler en poudre n'a trouvé rien de plus expédient que de prendre des mesures de défense contre les confetti
Et que parmi les exercices chorégraphiques que tu suggérais de multiplier
Il serait peut-être temps d'omettre *ceux du fusil et de l'encensoir*

Je te salue de l'instant où viennent de prendre fin les danses indiennes
Au cœur de l'orage
Et les participants se groupent en amande autour des brasiers à la prenante odeur de pin-pignon contre la pluie bien aimée
Une amande qui est une opale
Exaltant au possible ses feux rouges dans la nuit

Parce que tu as compris que l'état *surcomposé* ou *supra-mondain* de l'âme (qu'il ne s'agit plus de reporter à l'autre monde mais de promouvoir dans celui-ci) devait entretenir des relations plus étroites avec l'état *simple* ou *infra-mondain*, le sommeil, qu'avec l'état *composé* ou *mondain*, la veille, qui leur est intermédiaire

Je te salue de la croisée des chemins en signe de preuve et de la trajectoire toujours en puissance de cette flèche précieusement recueillie à mes pieds : « Il n'y a pas de séparation, d'hétérogénéité entre le surnaturel et le naturel (le réel et le surréel). Aucun hiatus. C'est un « continuum », on croit entendre André Breton : c'est un ethnographe qui nous parle au nom des Indiens Soulteaux »

Parce que si le serpent à sonnettes était une de tes bêtes noires du moins tu n'as pas douté que les passions sans en excepter celles que la morale fait passer pour les plus indignes égarements de l'esprit et des sens constituent un cryptogramme indivisible que l'homme est appelé à déchiffrer
Et que tenant pour hors de question que la nature et l'âme humaine répondent au même modèle
Dare-dare tu t'es mis en quête de repères dans le potager

Je te salue du bas de l'échelle qui plonge en grand mystère dans la *kiwa* hopi la chambre souterraine et sacrée ce 22 août 1945 à Mishongnovi à l'heure où les serpents d'un nœud ultime marquent qu'ils sont prêts à opérer leur conjonction avec la bouche humaine
Du fond du pacte millénaire qui dans l'angoisse a pour objet de maintenir l'intégrité du verbe

Des plus lointaines ondes de l'écho qu'éveille le pied frappant impérieusement le sol pour sceller l'alliance avec les puissances qui font lever la graine

Fourier tranchant sur la grisaille des idées et des aspirations d'aujourd'hui ta lumière

Filtrant la soif de mieux-être et la maintenant à l'abri de tout ce qui pourrait la rendre moins pure quand bien même et c'est le cas je tiendrais pour avéré que l'amélioration du sort humain ne s'opère que très lentement par à coups au prix de revendications terre à terre et de froids calculs le vrai levier n'en demeure pas moins la croyance irraisonnée à l'acheminement vers un futur édénique et après tout c'est elle aussi le seul levain des générations ta jeunesse

« Si la série des cerisistes est en nombreuse réunion à son grand verger, à un quart de lieue du phalanstère, il convient que, dans la séance de quatre à six heures du soir, elle voie se réunir avec elle et à son voisinage ;

1° Une cohorte de la phalange voisine et des deux sexes, venue pour aider aux cerisistes ;

2° Un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver une ligne de cent toises de Mauves et Dahlias qui forment perspective pour la route voisine, et bordure en équerre pour un champ de légumes contigu au verger ;

3° Un groupe de la Série des légumistes, venu pour cultiver les légumes de ce champ ;

4° Un groupe de la Série des mille fleurs, venu pour la culture d'un autel de secte, placé entre le champ de légumes et le verger de cerisiers ;

5° Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance, et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers dans la forêt voisine ;

À cinq heures trois quarts, des fourgons suspendus partis du phalanstère amènent le goûté pour tous ces groupes : il est servi dans le castel des cerisistes, de cinq heures trois quarts à six un quart, ensuite les groupes se dispersent après avoir formé des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivants »

Pointant sur champ d'étoiles la main hardiment portée vers la ruche où la reine Herschel rassemble ses satellites connus et non encore découverts en haine irréductible de la frustration en tous genres qui découvre à la honte des sociétés les plus arrogantes le visage noirci d'un enfant près d'un four d'usine et s'abîme dans la douceur des coups frappés par l'horloge de Pol de Limbourg ton tact suprême dans la démesure

Au grand scandale des uns sous l'œil à peine moins sévère des autres

soulevant son poids d'ailes ta liberté

Les lacés du serpent corail
L'entrée du lierre dans les ruines
Elle a tout le temps devant elle

L'étreinte poétique comme l'étreinte de chair
Tant qu'elle dure
Défend toute échappée sur la misère du monde

1948.

CONSTELLATIONS[(6)]

LE LEVER DU SOLEIL

Il était dit que le jeu de mains devait mal finir. C’en est fait, une bonne fois le canut et le gnaf ont réglé leur compte ; on en est quitte pour une tourbe à ne pas démêler la soie du chégros. Voilà pour le spectacle extérieur : il a pris fin sur les hauts cris du petit monde que les mères entraînent et rassurent. Mais l’enfant décidément oublié à son banc bien après l’heure est seul à pouvoir montrer, dans le gland du rideau qu’attisent les spasmes de la veilleuse, la patte héraldique haut levée du tout jeune lion qui s’avance et qui joue.

L’ÉCHELLE DE L’ÉVASION

Tout est encore froncé comme un bouton de coquelicot mais l’air baille de chausse-trapes. Il n’est que de mettre le nez dehors pour évoluer entre des boîtes à surprise de toutes tailles d’où ne demande qu’à jaillir de son corps d’annelé la tête de Pierre-le-Hérissé devenu adulte épandant sa barbe de braise. Nantis au grand complet de leur attirail, les ramoneurs échangent leurs plus longs « Ooooh-Ooooh » par le tuyau de la cheminée.

PERSONNAGES DANS LA NUIT GUIDÉS PAR LES TRACES PHOSPHORESCENTES DES ESCARGOTS

Rares sont ceux qui ont éprouvé le besoin d'une aide semblable en plein jour, – ce plein jour où le commun des mortels a l'aimable prétention de voir clair. Ils s'appellent Gérard, Xavier, Arthur… ceux qui ont su qu'au regard de ce qui serait à atteindre les chemins tracés, si fiers de leurs poteaux indicateurs et ne laissant rien à désirer sous le rapport du bien tangible appui du pied, ne mènent strictement nulle part. Je dis que les autres, qui se flattent d'avoir les yeux grands ouverts, sont à leur insu perdus dans un bois. À l'éveil, le tout serait de refuser à la fallacieuse clarté le sacrifice de cette lueur de labradorite qui nous dérobe trop vite et si vainement les prémonitions et les incitations du rêve de la nuit quand elle est tout ce que nous avons en propre pour nous diriger sans coup férir dans le dédale de la rue.

FEMMES SUR LA PLAGE

Le sable dit au liège : « Comme le lit de sa plus belle nuit je moule ses formes qui suspendent en leur centre la navette de la mer. Je la flatte comme un chat, à la démembrer vers tous ses pôles. Je la tourne vers l'ambre, d'où fusent en tous sens les Broadways électriques. Je la prends comme la balle au bond, je l'étends sur un fil, j'évapore jusqu'à la dernière bulle ses lingeries et, de ses membres jetés, je lui fais faire la roue de la seule ivresse d'être. » Et le liège dit au sable : « Je suis la palette de son grain, je creuse le même vertige à la caresse. Je l'abîme et je la sublime, ainsi les yeux mi-clos jusqu'à l'effigie de la déité immémoriale au long du sillage des pierres levées et je vaux ce que pour son amant, la première fois qu'elle s'abandonne, elle pèse dans ses bras. »

FEMME À LA BLONDE AISSELLE COIFFANT SA CHEVELURE À LA LUEUR DES ÉTOILES

Qu'y a-t-il entre cette cavité sans profondeur tant la pente en est douce à croire que c'est sur elle que s'est moulé le baiser, qu'y a-t-il entre elle et cette savane déroulant imperturbablement au-dessus de nous ses sphères de lucioles ? Qui sait, peut-être le reflet des ramures du cerf dans l'eau troublée qu'il va boire parmi les tournoiements en nappes du pollen et l'amant luge tout doucement vers l'extase. Que sous le pouvoir du peigne cette masse fluide, mûrement brassée de sarrasin et d'avoine, tout au long épinglée de décharges électriques, n'est pas plus confondant dans sa chute le torrent qui bondit couleur de rouille à chaque détour du parc du château de Fougères aux treize tours par la grâce du geste qui découvre et recouvre le nid sournoisement tramé des vrilles de la clématite.

L'ÉTOILE MATINALE

Elle dit au berger : « Approche. C'est moi qui t'attirais enfant vers ces caves profondes où la mer en se retirant gare les œufs des tempêtes que lustre le varech, aux myriades de paupières baissées. Seulement à la lumière frisante, comme on met la main sur les superbes fossiles au long de la route qui se cherche dans la montagne dynamitée, tu brûlais de voir jaillir l'arête d'un coffre de très ancien ouvrage qui contînt (ce n'est même pas la peine de le forcer) tout ce qui peut ruisseler d'aveuglant au monde. Je te le donne *parce que c'est toi* comme chaque jour pour que tes sillons grisollent et que, plus flattée qu'aucune, ta compagne sourie en te retrouvant. »

PERSONNAGE BLESSÉ

L'homme tourne toute la vie autour d'un petit bois cadenassé dont il ne distingue que les fûts noirs d'où s'élève une vapeur rose. Les souvenirs de l'enfance lui font à la dérobée croiser la vieille femme que la toute première fois il en a vu sortir avec un très mince fagot d'épines incandescentes. (Il avait été fasciné en même temps qu'il s'était entendu crier, puis ses larmes par enchantement s'étaient taries au scintillement du bandeau de lin qu'aujourd'hui il retrouve dénoué dans le ciel.) Cette lointaine initiation le penche malgré lui sur le fil des poignards et lui fait obsessionnellement caresser cette balle d'argent que le comte Potocki passe pour avoir polie des saisons durant à dessein de se la loger dans la tête. Sans savoir comment il a bien pu y pénétrer, à tout moment l'homme peut s'éveiller à l'intérieur du bois en douce chute libre d'ascenseur au Palais des Mirages entre les arbres éclairés du dedans dont vainement il tentera d'écarter de lui une feuille cramoisie.

FEMME ET OISEAU

Le chat rêve et ronronne dans la lutherie brune. Il scrute le fond de l'ébène et de biais lape à distance le tout vif acajou. C'est l'heure où le sphinx de la garance détend par milliers sa trompe autour de la fontaine de Vaucluse et où partout la femme n'est plus qu'un calice débordant de voyelles en liaison avec le magnolia inimitable de la nuit.

FEMME DANS LA NUIT

À dix heures du soir toutes les femmes en une courent au rendez-vous en rase campagne, sur mer, dans les villes. C'est elle qui fait la vole des cartons de la fête et des tamis de rosée dans les bois. Par-dessus les toits la reine des cormorans, le point de guêpe au niveau du sablier, fait tinter de son bec le sac des présages fermé giclant entre les promesses. « Mir Bernat, dit Sifre adossé au rempart de Carcassonne, d'une dame j'ai la moitié, mais je n'ai pas bien pu décider s'il me vaut mieux le bas ou le haut. » Rien ne résonne encore plus loin dans les folies, les gares, les hôtels. Une vie protoplasmique profuse se taille dans la Voie lactée, à hauteur de soupir, une amande qui germe. Du ciel de la journée reste un nid d'accenteur.

DANSEUSES ACROBATES

Parlez-moi de ces femmes dont la double huppe de coq de roche déploie à volonté l'arc semi-circulaire qui relie leurs narines à leurs talons, leur nuque à leur pubis et qui dans un bruit sourd toujours déchirant choisissent de s'abîmer en étoile à même la terre. L'écuyère dérive sur son patin de soie, c'est la plume au vent et son cheval n'a laissé qu'un fer étincelant dans le ciel. Corsetée de mousse, en maillot de lumière, l'exquise Marie Spelterini s'avance sur un fil au-dessus du Niagara. Rien non plus en esprit ne se gouvernera sans le trait d'éperdu à l'expiration duquel le plus haut période d'assouplissement commande l'abandon au radar qui aiguille infailliblement les rencontres et, le doute au rebut, de tropisme en giration, doit toujours permettre de *ressaisir par la main*.

LE CHANT DU ROSSIGNOL À MINUIT ET LA PLUIE MATINALE

La clé de sol enjambe la lune. Le criocère sertit la pointe de l'épée du sacre. Un voilier porté par les alizés s'ouvre une passe dans les bois. Et les douze gouttes du philtre s'extravasent en un flot de sève qui emparadise les cœurs et feint de dégager cette merveille (on ne peut que l'entrevoir) qui, du côté bonheur, ferait contrepoids au sanglot. Les chères vieilles croches tout embrasées reposent le couvercle de leur marmite.

LE 13 L'ÉCHELLE A FRÔLÉ LE FIRMAMENT

Celle qu'aima l'Amour, on sait que, pour avoir voulu le voir en l'éclairant d'une lampe alors qu'il dormait, elle le mit en fuite en lui laissant tomber sur la main une goutte d'huile enflammée. Il lui est dit qu'elle ne le retrouvera que tout en haut de la Tour dont l'escalier commence comme celui de l'Hôtel de la Reine Blanche à Paris mais se rompt et se hérisse de toujours plus d'obstacles en s'élevant labyrinthe vertical en coupe de murex tombé en ruines. On la voit sans souffle atteindre le sommet, sa gaze plus lacérée et plus lucide qu'une nuit d'été. Hélas, le dieu n'y est pas et les tentations d'en bas, innombrables joueuses de tympanon à tête de courtilière, y vont de leur ronde pour lui pomper le cœur : chérie, c'en sera fait, tu ne sentiras plus rien. C'est alors, mais seulement alors, que dans l'inouï s'assure et à toute volée retentit la voix de la Tour : « Les yeux fermés redescends par où tu es venue. Tu ne t'arrêteras pas au niveau du sol. C'est quand à nouveau tu seras parvenue ici *en reflet* que te sera révélé l'équilibre des forces et que tu poseras le doigt sur le coffret de parfums. »

LA POÉTESSE

La Belle Cordière de nos jours retrouve sa mission, qui est de faire grésiller le sel de la terre. Elle mire l'instant où le soleil doit devenir « noir comme un sac fait de poil » et le vent joncher la terre de figues vertes. C'est, il semble, amorcé, quoique la lune persiste à répandre l'odeur de seringa. Les jeux de l'amour et de la mort se poursuivent sous le péristyle dans des détonations d'armes à feu. Des taillis où couve une chanson ensorcelante perce par éclairs et ondule la pointe du sein de la belladone. Lamiel, le tison aux doigts, s'apprête à incendier le Palais de Justice.

LE RÉVEIL AU PETIT JOUR

À tire-d'aile s'éloigne le bonnet de la meunière et voilà qu'il survole le clocher, repoussant les cerfs-volants de la nuit, comme les autres en forme de cœurs et de cages. La charrue à tête d'alouette le contemple de l'herbe grasse. Au diapason de tout ce qui s'étire au-dehors, une dernière flamme se cambre au centre du lit frais défait. En contrepoint, dans le murmure qui s'amplifie s'essore une barcarolle dont jaillit tintinnabulant notre grand ami Obéron, qui règne sur le cresson de fontaine. Chut ! Sans plus bouger il nous convie à entendre le beau Huon frapper à la fois aux Cent Portes. En effet le cor magique brame en chandelier dans le lointain. Le sang coulera mais il ne sera pas dit que le Chevalier manque à nous rapporter les quatre molaires et les moustaches au prix desquelles est Esclarmonde et s'accomplit le sacrifice quotidien.

VERS L'ARC-EN-CIEL

« 22, 23, 24… » D'un froment plus fondant que la neige la rose monstre du saut à la corde s'évase dans la chère cour grise quitte enfin de ses fenêtres piaillantes. D'entre les volutes de la fleur sableuse s'élance un cœur d'enfant toujours plus haut jusqu'à se détacher en diabolo vers le fuchsia de la mansarde. « 38, 39, 40… » Le leurre passe avec la muleta du sang qui bout et, dans l'éblouissant, la manche de vers luisants seule fuse de la garde insensible à force de prestesse. Tandis que, du chaudron immémorial d'où sa chevelure se soulève par saccades à flots d'ailes de corbeau, s'exhale le haut fumet des esquives et des feintes, Concha épelle jusques et y compris le mot défaillir l'alphabet de l'amour.

FEMMES ENCERCLÉES
PAR LE VOL D'UN OISEAU

« Il est sur mon talon, il en veut à chacune de mes boucles, il me traite comme un violon qu'on accorde, il m'oublie dans son labyrinthe où tourne l'agate œillée ! – Où ai-je déjà vu cette plume en fronde de capillaire filer vermeille dans l'éclair d'un fleuret ? – Tous les soirs que fait l'engoulevent, il regagne, moi en croupe, son poste d'aiguilleur, d'où il a la haute main sur les cônes, trompes, lanternes, balises, pavillons et flammes. »

FEMMES AU BORD D'UN LAC
À LA SURFACE IRISÉE
PAR LE PASSAGE D'UN CYGNE

Leur rêverie se veloute de la chair d'une pensée proportionnée aux dimensions de l'œil cyclopéen qu'ouvrent les lacs et dont la fixité fascina qui devait se faire le terrible héraut du Retour Éternel. Le beau sillage partant du cœur innerve les trois pétales de base de l'immense fleur qui vogue se consumant sans fin pour renaître dans une flambée de vitraux. Ce sont les oratoires sous-jacents, plus que profanes, où se retirent les belles, chacune dans son secret. Elles s'y rendent en tapis volant, sur le merveilleux nuage d'inconnaissance. C'est là que la vapeur des alambics fait ruche et que le bras, qui reflète à s'y méprendre le col de cygne, pointe tout distraitement sur l'angle du miel. Plus, entre les mots, la moindre brise : le luxe est dans la volupté. – Toute femme est la Dame du Lac.

L'OISEAU MIGRATEUR

Sur les murs des petits bourgs, des hameaux perdus, ces beaux signes à la craie, au charbon, c'est l'*alphabet des vagabonds* qui se déroule : un quignon de pain, peut-être un verre à trois maisons après la forge ; château : gare au molosse qui peut sauter la haie. Ailleurs le petit homme nu, qui tient la clé des rébus, est toujours assis sur sa pierre. À qui veut l'entendre, mais c'est si rare, il enseigne *la langue des oiseaux* : « Qui rencontre cette vérité de lettres, de mots et de suite ne peut jamais, en s'exprimant, tomber au-dessous de sa conception. » Sous les ponts de Paris, le fleuve monnaye, entre autres méreaux, le souvenir des priapées au temps où le chef des jongleurs levait tribut sur chaque folle femme. Et chacun de nous passe et repasse, traquant inlassablement sa chimère, la tête en calebasse au bout de son bourdon.

CHIFFRES ET CONSTELLATIONS AMOUREUX D'UNE FEMME

Au globule de vie toute la chance et pour cela qu'il s'agglomère à lui-même autant de fois que la goutte de pluie sur la feuille et la vitre, selon les tracés pas plus tôt décidés que disparus dont elle garde le secret et cela en autant de sens qu'indiquent les rayons du soleil. C'est comme les perles de ces petites boîtes rondes de l'enfance jouet comme on n'en voit plus qui ne tenaient pas quitte tant qu'au prix d'une longue patience on n'en avait pas ponctué jusqu'au dernier alvéole une bouche esquissant un sourire. La tête d'Ogmius coiffée du sanglier sonne toujours aussi clair par l'ondée d'orage : à jamais elle nous offre un visage frappé du même coin que les cieux. Au centre, la beauté originelle, balbutiante de voyelles, servie d'un suprême doigté par les nombres.

LE BEL OISEAU DÉCHIFFRANT L'INCONNU AU COUPLE D'AMOUREUX

Les bancs des boulevards extérieurs s'infléchissent avec le temps sous l'étreinte des lianes qui s'étoilent tout bas de beaux yeux et de lèvres. Alors qu'ils nous paraissent libres continuent autour d'eux à voleter et fondre les unes sur les autres ces fleurs ardentes. Elles sont pour nous traduire en termes concrets l'adage des mythographes qui veut que l'attraction universelle soit une qualité de l'espace et l'attraction charnelle la fille de cette qualité mais oublie par trop de spécifier que c'est ici à la fille, pour le bal, de parer la mère. Il suffit d'un souffle pour libérer ces myriades d'aigrettes porteuses d'akènes. Entre leur essor et leur retombée selon la courbe sans fin du désir s'inscrivent en harmonie tous les signes qu'englobe la partition céleste.

LE CRÉPUSCULE ROSE
CARESSE LES FEMMES ET LES OISEAUX

Le sorbier entre dans la lyre ou bien la lyre dans le sorbier. Vous pouvez fuir, les belles, la poursuite ne sera pas longue ! Le souffle des chevaux lacère d’un nuage les vestes des piqueurs et les disperse comme il ne peut advenir qu’à l’approche du Grand Veneur en personne. Vous n’arriverez pas jusqu’à la grille… C’était bien la peine, votre gorge est un flot de bouvreuils. Saviez-vous qu’à la cathédrale de Sens on montra des grelots de vermeil dont le rôle fut de tinter aux franges d’une étole et d’un manipule ?

LE PASSAGE DE L'OISEAU DIVIN

Le monde se distend comme la pelure en impeccable hélice d'un citron vert. En scintille la boucle de celle qui supplia : « Encore une minute, monsieur le bourreau ! » Et la bouleversante cornemuse, conçue en des temps toujours reculables pour épouser les mouvements du cœur auquel elle s'applique étroitement quoi qu'il arrive, donne de tous ses bourdons à l'étoile du berger. Où se délace – d'un flot de rubans de Riemann – la beauté, qui l'appréhende a déjà le pied sur la pédale : « La partie matérielle de la plante est tout à fait consentante à être mangée. » C'est très volontiers que la chenille qui la dévore, se fit-elle arrogante comme celle de la dicranure vinule, s'expose, dans le subtil du devenir, à être la proie de l'oiseau. Plus rien n'en transparaît dans l'aromal : « Un oiseau, un papillon ne sont jamais tristes. Les papillons sont très élevés en esprit ; ils jouent avec les enfants ; le papillon le sait et s'en amuse : il s'échappe toujours, même quand on l'attrape et qu'on le tue. »

Paris, octobre-décembre 1958.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2018

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : GuyL, FrançoiseS, Coolmicro.

1 *RIMBAUD PARLE.*

2 Non publiés dans le Mont de piété, et Clair de terre. *(ELG.)*

3 Tant de vraie grandeur oui en dépit de ce que peut avoir d'indisposant
Un côté du personnage extérieur du marquis
Cette réserve aussi bien vaut pour le montreur de poulpe fâcheux attirail
Son rocher ses tables tournantes *il se sentit saisir par le pied*
Mais je passe outre plus que jamais assez du goût

4 C'est un grand papillon vert amande finissant en clé de sol qui passe vers minuit. Je ne le connaissais pas avant de me rendre en Amérique. Il me visita peu après dans une maison située en plein bois. Sa venue et son insistance me parurent augurales.

5 *« Los geólogos han descurbierto un hecho adicional que presta una fuerte base a la hipótesis de que la cuenca del Pacífico es realmente el « agujero » dejado en la superficie de la Tierra por la separación de su satélite* » (George Gamow, *Biografia de la Tierra).*

6 La série des planches de Miró auxquelles se rapportent ces textes ne sont pas libres de droit. Mais la valeur de ceux-ci leur permet d'être reproduits isolément. *(ELG.)*

Table des matières

Guide